

***RIRA BIEN QUI
RIRA LE
DERNIER...***

ROMAN

ANDRÉE SAURIOL

Le lieutenant-détective, Alexandre Denis, est de retour au boulot après quelques mois d'absence. Dans une forme resplendissante et prêt à aborder de nouvelles enquêtes avec son équipe. Restera-t-il resplendissant pendant les prochains mois ?

C'est ce que nous verrons...

20 heures, mi- septembre, dans un boisé près du Jardin Botanique.

Trois ados se passent un joint.

"Jerry, faut que je parte bientôt. Ma mère va s'inquiéter. Pis, a va m'en donner toute une."

"Ben voyons, arrête de freaker Mélanie. Y est pas tard."

"Ouais ben, tu connais pas mère, toi. Johnny la connaît lui, y sait qu'est pas facile."

"C' tu vrai ça, Johnny ?"

"Johnny ?"

"Y doit être allé pisser. Johnny, réponds-nous au moins."

(....)

"Aye ! Johnny, as-tu fini de niaiser ?"

"Venez voir ça, vous autres."

Qu'est -cé qu'y a encore ?"

"Arrivez hostie, ça presse."

"Qu'est- cé que... ? Oh ! Maudite marde."

Les trois jeunes avaient complètement perdu l'envie de "tripper"

1

Quand les patrouilleurs arrivèrent sur place, les trois adolescents grelottaient. Et pas de froid. Et quand ils virent ce qui les faisaient flipper, les deux agents comprirent.

Sortant de terre, une main et... ce n'était pas une main de plastique. Autour de la main, le sol avait été remué. Comme si le détenteur de la main avait essayé de... quoi exactement ? En fait, il s'agissait de...

L'aîné des patrouilleurs prit rapidement l'initiative des opérations. Il appela des renforts. Le plus jeune, au mépris de tout ce qu'il avait appris à l'École de Police, c'est-à-dire : ne pas perturber une potentielle scène de crime, se mit en frais de gratter le sol pour dégager le...

Au bout de la main apparut un bras. Pas besoin d'être un spécialiste de la physique quantique pour déduire que le bras devait appartenir à un corps. Déduction qui fut vite confirmée à l'arrivée des renforts. Indéniablement, il y avait un corps enterré à cet endroit mais... dans quel état, bon Dieu !

C'était un homme, sûrement. Impossible d'en dire plus. Aucune pièce d'identité, ni rien. Nu comme à sa naissance. Le corps couvert d'ecchymoses et de brûlures. Complètement défiguré. Les dents arrachées, plus d'yeux, de nez, de lèvres. Un homme sans visage... Il avait été jeté là, dans cette fosse creusée à quelques pouces de la surface du sol. Enterré vivant ? Probablement pas très vivant mais assez pour que...

Le médecin légiste mandé sur les lieux fit un premier examen : "Il a été sauvagement battu puis aspergé d'un acide quelconque, déclara-t-il. On en saura davantage à l'autopsie. Il n'a pas pu durer très longtemps après la mise en terre. Quelques secondes, une minute tout au plus."

"Une minute quand on est enterré vivant, c'est une éternité, non ? s'exclama le jeune flic, celui qui avait perturbé la scène de crime et qui se mettait maintenant un pied dans la bouche. Le médecin lui jeta un regard peu amène : "En effet, grommela-t-il.

"Et ça serait produit quand, ce ... cet enterrement ?" Cette fois, la question venait d'un autre flic guère plus expérimenté que son collègue et tout aussi impressionné.

"Difficile à dire. Probablement, il y a une couple de jours, articula le pathologiste d'un air ennuyé et, disons-le, paternaliste.

Penché sur le corps, il continuait à marmonner tout en poursuivant son examen. Puis relativement satisfait, il fit signe aux ambulanciers, lesquels mirent la dépouille dans un sac à glissière pour ensuite démarrer en direction de la morgue.

Un périmètre de sécurité avait été dressé et sous la lumière éclatante des projecteurs, le boisé avait pris des allures fantomatiques. Les spécialistes en scènes de crime, revêtus de leurs combinaisons blanches s'y activaient pour recueillir un maximum d'indices.

Traces de pas, de pneus et de... tout ce qu'on voudra.

Le type n'était certainement pas arrivé là tout seul. Pas dans l'état dans lequel on l'avait trouvé. On en aurait sans doute pour des heures de ratissage. Par chance et malgré que l'on était déjà en octobre, la température était clémente. Ça facilitait le travail.

.....

Les trois adolescents furent emmenés au poste pour y être interrogés.

Que savaient-ils au juste ? Avaient-ils l'habitude de fréquenter les lieux ? Si oui, avaient-ils remarqué quelque chose de suspect ? Et ainsi de suite... Il devint vite évident qu'ils ne fréquentaient pas l'endroit régulièrement et ne savaient strictement rien.

C'était simplement trois petits malins qui avaient déjoué l'attention de leurs parents pour aller *chiller* un peu. Et bien, la fête était finie pour eux. Bien finie !

Comme il se devait, avant de les questionner, les policiers avaient rejoint leurs familles respectives. Et ça bardait dans le poste de police. Les parents étaient "déçus" de leur progéniture et ne le cachaient pas. Ça gueulait en masse.

La mère de la jeune Mélanie, douze ans, lui refila une de ces mornifles dont la jeune se souviendrait longtemps. Pour sa part, Jérémie, alias Jerry, treize ans, écopa de quelques taloches bien appliquées. Son paternel n'avait pas l'air de la trouver drôle du tout. Quant au père de Jean-Christophe, Johnny pour les intimes, treize ans également, il émit quelques jurons et à voir son air peu commode, le fiston ne perdait rien pour attendre.

Les dépositions signées, on laissa les jeunes repartir sous bonne garde parentale. Tout était à parier que les trois "fêtards", non seulement seraient privés de sorties pour un bon bout de temps mais, n'auraient peut-être même pas le goût de sortir après ce qu'ils avaient découvert.

2

L'enquête fut confiée à l'équipe dirigée par le lieutenant Alexandre Denis, chef-enquêteur à la section Homicides des Crimes majeurs du SPVM. Sa première affaire depuis son retour de congé sabbatique. Enquête qui démarrait plutôt mal si l'on veut. Et même si l'on ne le voulait pas.

Pendant son absence, les choses avaient bougé dans son équipe. D'abord, Duclos avait pris sa retraite. On l'imaginait à la pêche au barracuda en Floride comme il se l'était proposé. Bravo Duclos ! Et Ménard, qui ne s'était jamais vraiment intégré au groupe, avait obtenu un transfert aux Crimes contre la personne. Bon vent, Ménard !

Évidemment, les deux "disparus" avaient été remplacés. Donc deux nouvelles figures avaient fait leur apparition dans l'équipe.

Il s'agissait d'abord du sergent-déetective Judith Chomsky des Crimes contre la personne. Peu banale, cette Judith. Fille d'un juif polonais et d'une mère québécoise francophone pure laine. Son père, un francophile déclaré, était l'un des rares petits commerçants à avoir conservé sa boutique de vêtements, souliers et autres "gugusses" sur la rue Saint-Laurent, après la réfection de cette grande artère de la métropole.

Judith, un prénom évocateur. Et veut veut pas, enfin pour ceux et celles qui étaient au courant, en la voyant on pensait à la Judith de la Bible. Vous savez, celle qui avait tranché la tête du général Oloferme. Or dans l'équipe, tout le monde ne connaissait pas cette Judith là. Si bien que Léo Nguyen, le "théologien" de service, avait tenu à donner des précisions en citant le Livre de Judith :

"C'est un ouvrage biblique qui reflète l'affrontement entre le judaïsme et l'hellénisme aux temps anciens de la révolte des Macchabées et de... "

Un silence, qu'on pourrait qualifier d'indifférent, avait accueilli ses propos. En fait de macchabées, disons qu'aux Homicides on était servi et pas qu'un peu. Visiblement, cette belle histoire des beaux pays de la Bible ne passionnait personne. Du coup, Nguyen abandonna tout espoir d'éclairer la lanterne de ces "ploucs finis".

Exit la Judith de la Bible et bonjour la Judith des Crimes majeurs du SPVM.

Judith Chomsky faisait près de six pieds en talons plats. Trente ans et toutes ses dents, très blanches, elle avait une beauté sauvage et un magnétisme qui ne laissaient pas les mâles indifférents. Elle ne tranchait pas de têtes, mais on pouvait facilement imaginer qu'elle pourrait le faire au besoin. Donc, pas touche, messieurs !

L'autre recrue s'appelait Dave Sans-Souci. Ce dernier paraissait très content de son transfert. La raison : les rumeurs de corruption qui couraient au SPVM visaient, entre autres, l'unité des Enquêtes sur le crime organisé. L'unité à laquelle il appartenait et qu'il avait quittée, à cause du "climat pourri qui y régnait", avait-il dit.

Pour le prénom de Sans-Souci, précisons que Léo Nguyen renonça à chercher des références. Sage décision. Il n'en aurait pas trouvées ni dans la Bible, ni dans les Évangiles. Que ce fut selon Saint-Mathieu, Saint-Jean ou Saint-Luc. De toute manière, tout le monde s'en fichait éperdument.

Dave Sans-Souci était un blondinet, de taille moyenne, plutôt frêle d'apparence. Mais comme les apparences sont souvent trompeuses, dans son cas, ça s'appliquait. Un peu plus âgé que sa collègue Judith, il avait une feuille de route impressionnante. Aux Enquêtes sur le crime organisé, il s'était illustré par quelques bonnes prises et disons que les mafieux ne le portaient pas dans leurs cœurs.

Sans-Souci était un faux doux. Le genre de gars dont on ne se méfie pas mais qui peut vous démolir une mâchoire en un rien de temps. Provoquez-le et vous verrez ce que ça donne !

Bref, Judith et Dave représentaient, chacun à sa manière, d'excellentes acquisitions pour l'équipe. Et pour l'instant du moins, l'atmosphère était au beau fixe. Ou à peu près. Il y avait tout de même une légère ombre au tableau : cette nouvelle enquête qui partait sur des chapeaux de roues. Ou sur des roues sans chapeaux, c'est comme vous préférez.

Pour sa part, le lieutenant était revenu au travail tout requinqué et prêt à affronter l'adversité, s'il le fallait. Et sans doute qu'il le faudrait.

Évidemment, le fait qu'on ait apprécié la série de conférences, qu'il avait données à l'université pendant six mois, y était sans doute pour quelque chose. On lui avait même offert un poste de professeur à temps plein, s'il le désirait. Pour l'instant, il ne le désirait pas. Mais ça faisait quand même un petit velours à l'ego de se le faire offrir, non ?

Par ailleurs, à son retour, la Direction du SPVM lui avait offert un poste de commandant aux Affaires internes. Poste qu'Alexandre Denis avait refusé. Non seulement parce qu'un poste dans l'administration ne l'intéressait pas, mais surtout parce que : "plus tu montais en grade dans cette fichue boîte, plus les couteaux volaient bas".

Intimidation, fabrications de preuves, faux témoignages et *tutti quanti*. Comparées à ça, les quelques escarmouches, qui se produisaient dans son équipe, avaient l'air de querelles de cour d'école. Le lieutenant ne détestait pas la polémique. Mais pas de la manière dont on la pratiquait dans les hautes officines de la police.

3

Le rapport d'autopsie précisa le premier diagnostic. Avec quelques "détails" en sus. L'homme avait été horriblement torturé. On avait aspergé son visage d'un mélange d'azote liquide et de nitrotoluène. Ouche ! Le moment du décès : deux jours tout au plus avant la découverte du cadavre. Vu l'état du corps, on ne pouvait être plus précis. Et c'était déjà beau.

Enfin beau n'était peut-être pas le bon terme car il n'y avait rien de beau dans le sort réservé au "macchabée du boisé". Une certitude, cependant. L'homme dans la cinquantaine avancée avait été emmené sur les lieux dans un SUV. Des traces de pneus relevées tout près en faisaient foi. Donc, le joli travail opéré sur lui avait été exécuté ailleurs, mais où, par qui et pourquoi ? Et qui était-il ?

L'homme n'étant pas fiché, impossible de comparer ses empreintes digitales et par conséquent, l'identifier. Restaient les tests d'ADN dont on attendait toujours les résultats. En parallèle, des spécialistes en reconstruction morphologique s'affairaient à lui redonner un visage. Ce qui permettrait de publier un portrait robot par la suite. Compte tenu que le visage du défunt avait pratiquement explosé ça risquait de prendre pas mal de temps avant de débloquer de ce côté là.

Quand même, les enquêteurs firent ce qu'ils faisaient en pareil cas, ils épluchèrent la liste des récentes disparitions. On chercha un mâle de race blanche, de taille moyenne, dans la cinquantaine. Or des mâles répondant à cette description, disparus récemment dans la région, il n'y en avait pas des masses. On en trouva seulement deux. Vérifications faites, le premier, et ça devint vite clair, était un type qui avait pris la clé des champs pour échapper au joug de son épouse.

Chose qui peut arriver dans les meilleures familles, croyez-le ! À preuve : quand les flics interrogèrent sa femme, ils purent difficilement blâmer le pauvre homme de s'être enfui. Sa "dame" était une mégère à faire trembler les plus coriaces.

Le second disparu était un mafieux recherché pour meurtre. Dans son cas, comme dans beaucoup de disparitions reliées au monde du crime organisé, soit le type était planqué quelque part, ou soit on retrouverait son corps dans les eaux du fleuve. Ou encore, on ne le retrouverait jamais.

.....

Mine de rien, trois semaines s'étaient écoulées depuis la découverte de l'homme sans visage et pas le moindre indice valable. Décourageant... Le cas risquait de se retrouver aux affaires non résolues, quand finalement, le centre d'appels du SPVM reçut un signalement suffisamment intrigant pour que le lieutenant Denis rencontre la personne qui avait placé l'appel. Il la reçut dans son bureau.

Il s'agissait d'une dénommée Sheila Patterson. Elle s'inquiétait pour son mari, dont elle n'avait plus de nouvelles. Et qui était le mari ? Et bien, nul autre que le directeur de l'Institut de recherches en microbiologie et biochimie, affilié à l'Université de Montréal, l'IRMBC. L'homme, un scientifique de réputation mondiale, selon son épouse, n'avait pas reparu depuis trois semaines.

Alors, pourquoi avoir attendu aussi longtemps avant d'avertir la police ?

La question méritait d'être posée et elle le fut. Madame Patterson ne répondit pas tout de suite. Croyant qu'elle avait mal entendu, le lieutenant la lui répéta poliment : "Madame, pourquoi avoir attendu trois semaines avant de nous signaler la disparition de votre époux ?"

"Quand il s'absente, mon mari ne me dit pas tout."

C'était manifestement une façon d'éluder une question pourtant bien simple : "Ah, non ? fit le lieutenant, un peu moins poliment cette fois.

"Et bien non, lieutenant."

La femme Patterson avait pincé les lèvres, qu'elle avait fort minces. Si bien qu'on ne distinguait plus qu'un trait et ça lui donnait un air mesquin : "Et pourquoi votre mari ne vous dit-il pas tout quand il s'absente, madame Patterson ? Vous devez bien avoir une idée ?"

"Oui, lieutenant, j'ai une idée."

Pas bavarde la dame. Alexandre Denis attendit. Laisser macérer un témoin dans son jus : une bonne méthode pour amener quelqu'un à s'ouvrir. Ça marchait quasiment à tous les coups. Et ça marcha avec Sheila Patterson. Mais elle le fit sur un ton aussi sec que son physique peu séduisant.

La femme devait avoir dans les quarante-cinq ans et des poussières mais le problème n'était pas là. Sheila Patterson était dépourvue de ce "je ne sais quoi" qui rend certaines femmes de quarante ans plus séduisantes que des minettes de vingt ans. Une sorte de féminité assumée dans toute sa plénitude.

Non, elle ne l'avait pas, pensa le lieutenant alors que la femme se décidait à être un peu plus volubile : "Il a une maîtresse, fit-elle en grimaçant. En fait, il en a eu plusieurs au fil des années. Des affaires sans importance. Cette fois, je pense que c'est différent."

"Différent ?"

"Je suis quasiment certaine qu'il s'est enfui avec son assistante. Une scientifique elle aussi." Qu'y avait-il exactement dans la voix de la femme Patterson ? Du mépris, du dépit, de l'envie ou simplement de l'inquiétude... : " Vous connaissez cette personne, madame ?"

"Mmmm... oui !" L'expression du visage de la femme se durcit encore davantage. Chose qui n'améliora en rien son apparence revêche : "Il ne se gêne pas pour l'amener à la maison. Quand elle est là, il s'enferme avec elle dans son bureau pour discuter boulot, prétend-il. Quelque fois, il me l'impose pour le dîner. Puis, ils repartent, soi-disant pour aller travailler au laboratoire et... "

"Et ?" Le lieutenant se demandait où allait aboutir cette entrevue. Jusque- là, rien d'autre qu'une histoire de femme trompée et de mari en cavale. Mais quand même, ce n'était pas tous les jours qu'un scientifique disparaissait sans laisser d'adresse. D'autant que, d'après la photo que la femme lui montra, par l'âge et par la taille, le directeur de l' IRMBC correspondait aux rares indices dont il disposait.

Il décida d'attendre encore un peu avant d'éconduire son interlocutrice.

"... il ne revient qu'aux petites heures du matin. Et il pense que je ne me doute de rien." Sheila Patterson s'agita sur sa chaise, comme si elle ne pouvait plus contenir un trop plein d' amertume.

"Lui est-il arrivé de s'absenter aussi longtemps avec sa... soi-disant maîtresse, madame ? "

"Pas soi-disant, lieutenant, c'est sa maîtresse. Mais la réponse est non. Il ne s'absente jamais aussi longtemps avec elle, non plus que sans elle, d'ailleurs."

"Dites-moi, ce que vous attendez de nous, madame."

"Et bien... Il devait assister à un congrès quelque part en Europe."

Ah ! enfin, quelque chose d'un peu plus sérieux... : "Quelque part en Europe ? À quel endroit en Europe ? L'a-t-il précisé ?"

"Il me l'a sans doute dit mais je n'y ai pas prêté attention."

"Et pourquoi donc ?"

Pas facile de lui tirer les vers du nez à celle-là.

Le lieutenant commençait à en avoir plus qu'assez des demi-réponses de la femme. D'autant qu'il ne savait pas encore très bien où elle voulait en venir.

"Voyez-vous, lieutenant, au début, il me donnait des numéros de téléphone et des noms d'hôtels mais je me suis vite rendu compte qu'il n'était pas toujours à l'endroit indiqué. Alors, j'ai laissé tomber."

Bon, ça c'était plus clair. *Pas beaucoup plus clair mais, un peu ...*

"Avez-vous tenté de communiquer avec ses collègues, madame ?"

"Très certainement. Mais au laboratoire, ils n'ont pas eu de nouvelles, eux non plus."

"Et son assistante, elle ?"

"Dans les affaires de mon mari, j'ai trouvé son numéro de téléphone portable. J'ai laissé plusieurs messages. Mais je n'ai eu aucun retour d'appel."

Le lieutenant réfléchissait. Que monsieur Untel parte en goguette avec sa maîtresse était une chose, mais que le directeur de l'IRBCM et son assistante ne donnent plus de nouvelles, pendant aussi longtemps, en était une autre. Il posa encore quelques questions mais il était visible que la femme Patterson ne pouvait ou ne voulait rien ajouter à sa déposition.

Disait-elle la vérité, ou bien affabulait-elle ? Ou encore aurait-elle trucidé son mari ? Ou bien... ? N'empêche qu'il y avait une réelle inquiétude chez cette femme. Se pourrait-il que... ? Le docteur Guy Patterson serait-il l'homme sans visage ?

Avant de la laisser aller, le lieutenant lui demanda si elle pouvait lui faire parvenir un objet appartenant au docteur Patterson. La femme farfouilla dans son sac à main et lui présenta un mouchoir usagé, avec les initiales du savant dessus. Le tout emballé dans un sachet de plastique : "J'avais prévu que cela vous aiderait, lieutenant, fit-elle, prouvant ainsi qu'elle avait une tête sur les épaules.

Mais pas nécessairement la conscience tranquille : "Incidemment, madame, comment se nomme l'assistante de votre mari ? "

Quand Sheila Patterson prononça le nom, le lieutenant sursauta.

4

"Alors, Régimbald, s'enquit le lieutenant, as-tu fait les vérifications à l'IRMBC ?"

"Oui et ils n'en savent pas plus long. Ils commencent à peine à se questionner sur l'absence prolongée de leur directeur."

"Ce qui revient à dire ?"

"Qu'il arrive au docteur Patterson de prolonger un séjour suite à un congrès. Mais aussi longtemps que ça, c'est une première. Enfin c'est ce qu'ils m'ont assuré."

"Y avait-il vraiment un congrès ?"

"Et oui, au moment de sa disparition, il y avait bel et bien un congrès international à Paris."

"Ah ! bon. Donc c'est très possible qu'il soit encore en Europe."

"Et bien non, justement, lieutenant. Ses collègues ont tenté de communiquer avec lui et là-bas, on leur a dit que Patterson ne s'était jamais présenté. Après, ils ont essayé de le rejoindre sur son téléphone portable et rien. Ou bien le téléphone est fermé ou bien... "

"Ça leur a pris un joli bout temps pour se poser des questions, non ? intervint Judith Chomsky."

"Oui mais, semble-t-il, que ça fonctionne comme ça dans ce milieu-là. Très individualiste et extrêmement compétitif. C'est chacun pour soi, tu comprends, Judith."

Au fond, ce que décrivait Régimbald pouvait s'appliquer à bien des milieux. Au sein de l'équipe, il y eut un court moment de flottement ou... de recueillement. On peut le définir comme on veut.

"Et du côté de l'assistante de Patterson ? Était-elle avec lui ? T'es-tu renseigné, Régimbald ?"

Le lieutenant se mérita un regard torve.

"Bien entendu que j'ai fait ça, lieutenant. Était-elle avec lui ? Je ne sais pas. J'ai tenté de la rejoindre. Mais elle ne retourne pas les appels. Je me suis même rendu à son domicile. Il n'y avait personne. Les voisins m'assurent qu'ils ne l'ont pas vue depuis un certain temps."

"Et à l'IRMBC, ça donne quoi ?"

"Au travail, les gens savaient à propos de sa liaison avec le docteur Patterson. Ils ont d'abord cru qu'elle l'avait accompagné en Europe. Mais vu que Patterson ne s'y est apparemment jamais rendu, ils ont appelé chez-elle. Sans succès."

Le lieutenant soupira. Ce qu'il n'avait pas encore révélé à son équipe (il le ferait en temps et lieu) c'était qu'il connaissait la personne en question. Immacolata Orsini, nièce de Giullia Orsini, une amie. Par Giullia, il savait qu'Immacolata Orsini poursuivait des études postdoctorales. Mais ignorait tout le reste à son sujet.

"J'ai aussi appelé à l'université, poursuivait Régimbald. Rien de ce côté-là, non plus."

"Donc, Immacolata Orsini ne travaillait pas à temps plein. Se partageait entre ses études..."

"... et le docteur Patterson, oui, lieutenant." Second regard torve et ton aigrelet.

Alexandre Denis frissonna. Et ça n'avait rien à voir avec les regards torves et le ton aigrelet du sergent-détective Régimbald.

5

Immacolata Orsini, nièce de Giullia Orsini, la compagne de Claire Toupin. Toutes deux, des amies intimes du couple Lemelin-Denis.

"Kim, savais-tu pour Immacolata, sa liaison avec... ? demanda Alexandre à sa femme, alors que le couple prenait le café après le repas du soir.

"Et bien non, mon chéri, tu me l'apprends. Giullia et Claire ne parlent plus jamais d'elle."

Cinq ans auparavant, Immacolata Orsini était venue d'Italie pour poursuivre des études à l'Université de Montréal. Pendant trois ans, elle avait habité chez Giullia et Claire. Puis, la jeune femme les avait quittées pour aller vivre en appartement. Ce qui en soit, n'avait rien d'anormal. Arrive un moment où les jeunes veulent faire leur vie.

Le problème était que suite à ce départ quelque peu précipité, Immacolata avait rompu tous liens avec sa tante. Laquelle, après une enquête discrète auprès d'amis de sa nièce, avait appris que la jeune femme poursuivait ses études tout en travaillant mais, rien de plus.

De toute évidence, Giullia Orsini souffrait de ce silence.

Le silence. Même le reste de la famille en Italie n'avait plus de nouvelles. Que s'était-il réellement passé? Kim et Alexandre avaient posé des questions. Mais Claire et Giullia n'avaient visiblement pas envie d'en parler. Ils n'avaient pas insisté. D'ailleurs, pourquoi l'auraient-ils fait ?

C'était à peine s'ils connaissaient Immacolata. On pourrait même ajouter que Kim n'avait aucune envie de la connaître davantage.

Non. Kim n'avait pas oublié...

C'était la veille du jour l'An, quelques mois après le mariage du couple Lemelin-Denis. Les nouveaux mariés avaient convié leurs proches à venir célébrer avec eux.

Il y avait là, les parents de Kim, Jacques Michèle Lemelin. Élise, la soeur d'Alexandre et son mari Bertrand Mongeau. Louise et le notaire Saintonge qui n'étaient pas encore mariés à l'époque. Steve et Rita, enceinte de leur premier enfant et bien sûr, Claire et Giullia. Par amitié pour Giullia, Kim avait également invité sa nièce, Immacolata, qui vivait avec les deux femmes depuis peu.

Donc une fête qui se voulait intime, joyeuse, paisible.

Et qui l'aurait été si Immacolata ne s'était pas comportée comme elle l'avait fait. Elle avait tenté de séduire tout ce qui portait pantalons dans pièce. Sur le coup de minuit, alors qu'on se souhaitait la bonne année, la très pulpeuse et très belle Immacolata s'était dénudé la poitrine et avait amorcé une danse lascive qui n'avait vraiment pas sa place dans le contexte.

Folle de son corps ou folle tout court, ou trop de champagne ? Qu'importe. Sa conduite avait plongé tout le monde dans la stupéfaction. Tant et si bien que la fête avait rapidement pris fin. Un fiasco ! Kim l'avait très mal pris. Disons que depuis l'incident, les deux femmes n'étaient pas à inviter au même party et... non, Kim n'avait pas oublié.

.....

"Kim, je sais que tu ne l'aimes pas beaucoup. Mais il semble qu'elle ait disparu, fit Alexandre.

"Disparue ? Ça fait tout de même un joli bout de temps qu'elle a levé les feutres, non ?"

"D'accord mais là, quand je dis disparue, c'est disparue complètement."

"T'es-tu informé auprès de Giullia et Claire ? Elle leur a peut-être donné signe de vie ?"

"Je ne l'ai pas encore fait. Je ne veux pas les inquiéter inutilement."

"Mais... Alexandre, tu viens de me dire que... "

" En fait, j'ai pensé que toi, tu pourrais leur donner un coup de fil. T'informer délicatement et...

Ça passerait mieux comme ça, non ?"

"Tu veux que je fasse tes commissions comme d'habitude. C'est ça, Alexandre ?"

"Oh là, Kim, tu es de mauvaise foi !"

Quand il s'agissait d' Immaculata, Kim était effectivement de mauvaise foi. Mais elle s'entêtait à le nier : "Absolument pas, merde ! Appelle-les, toi. Moi, je n'ai pas le temps."

"Ah bon, madame est trop occupée pour appeler ses amies, maintenant !"

"Je te ferai remarquer qu'elles sont aussi les tiennes."

"Oui mais, elles étaient tes amies avant d'être les miennes et... Ah ! écoutes nous sommes parfaitement ridicules ! Arrêtons ça, avant que ça tourne au vinaigre, veux-tu, ma chérie."

"Tu as raison, Alexandre. On a l'air de deux idiots !"

Kim et Alexandre formaient un couple très uni. Mais comme tous les couples très unis, ils avaient leurs moments de confrontation. Heureusement, ils avaient aussi le sens de la dérision. Si bien que mari et femme pouffèrent de rire en même temps. Ils riaient encore quand Zoé et Chloé, les jumelles, vinrent réclamer leur attention.

"Paaapa... maaamaaman..."

Les deux petits bouts de femmes de quinze mois, jambes vacillantes s'avançaient vers leurs parents. Deux irrésistibles blondinettes qui menaient leur père par le bout du nez. Le lieutenant les souleva dans ses bras et se mit en frais de leur faire des chatouilles.

Le sort d' Immaculata Orsini fut relégué au second plan. Pour l'instant.

6

Le surlendemain, l'équipe d'enquête avait une confirmation.

Le docteur Guy Patterson était bel et bien le macchabée découvert dans le boisé près du Jardin Botanique. On avait comparé l'ADN sur le mouchoir, qu'avait apporté son épouse, et celui prélevé sur le cadavre et les deux coïncidaient parfaitement. Donc ? Pourquoi avait-on tué Patterson et qui avait fait le coup ? Et y avait-il un lien avec la disparition d'Immacolata Orsini ?

Lambert et Marie Garneau furent délégués auprès de l'épouse de Patterson pour lui confirmer le décès de son mari. Annoncer à quelqu'un la mort d'un proche n'est pas chose facile mais en l'occurrence, décrire comment ce proche a été tué l'était encore moins. Sauf qu'il fallait bien que quelqu'un s'en charge.

Lambert et Marie Garenau, qui s'en tiraient fort bien, étaient souvent les personnes désignées pour accomplir cette tâche, aussi nécessaire que délicate.

De son côté, Régimbald fut "mis" sur le cas d'Immacolata Orsini.

D'abord, le sergent-détective téléphona à maîtresse Giullia Orsini. Rejointe à son bureau, celle-ci parut très ébranlée par la nouvelle de la disparition de sa nièce : "Oh mon Dieu, je..." L'avocate assura ne pas l'avoir vue depuis fort longtemps. Dit qu'elle n'habitait plus chez-elle. Sembla réticente à en préciser la raison.

Régimbald n'insista pas et lui demanda plutôt les coordonnées des parents d'Immacolata en Italie. Après lui avoir fourni les renseignements demandés, Giullia Orsini se fit suppliante :

"Sergent, je vous en prie, tenez-moi au courant. Je suis affreusement inquiète."

" Maître Orsini, vous pouvez compter sur moi. " Une formule consacrée. Celle que tout détective prononçait en pareil cas. Maître Giullia Orsini le savait. Et Régimbald savait qu'elle savait.

Douloureux...

Les appels en Italie ne donnèrent pas plus de résultat. Les parents d' Immaculata ignoraient totalement où était leur fille et eux aussi s'inquiétaient. Régimbald avait fait chou blanc sur toute la ligne. Immaculata Orsini demeurait introuvable. Ce n'était pas de bon augure.

.....

Pour le docteur Patterson, il n'était plus question de bon ou de mauvais augure. Son sort était réglé. Définitivement réglé.

"On peut dire que Patterson en a pris pour son rhume avant de mourir !"

Qui dans l'équipe avait dit ça ? Aucune importance. Tout le monde pensait la même chose. Le lieutenant en tête de file. Il se revit à l'Institut médico-légal quelques jours auparavant. Dans la mesure du possible, il évitait d'y aller, mais cette fois, il n'avait pu y échapper.

Réjean Bourque, le médecin légiste en chef, ne lui avait pas laissé le choix : "Ramène ta grande carcasse et ne m'oblige pas à aller te chercher par la peau du cou, lui avait-il intimé.

Comment résister à pareille invitation ! Le lieutenant avait donc ramené "sa grande carcasse". Et à nouveau, il avait pénétré dans le macabre royaume de son tortionnaire et néanmoins ami, Réjean Bourque. L'ambiance déprimante d'une salle d'autopsie. Les odeurs de viscères, le bruit des scies à découper, l'éclairage blafard. Nausées et sombres pensées.

La mort de Patterson étant un cas de violence extrême, Bourque avait estimé que le lieutenant devait en faire le constat *de visu*. Parfois, ça aidait au déroulement de l'enquête. Parfois.

Mais est-ce qu' un tel spectacle donnait la joie de vivre ? Sûrement pas.

L'étendue des dégâts sur le corps de Patterson était considérable. On lui avait fait la peau. Littéralement. Après avoir été battu et édenté, l'homme avait été aspergé d'acide. D'où l'absence d'yeux, de nez, de lèvres. On lui avait arraché les dents, cassé les deux jambes et ainsi de suite...

Patterson avait affreusement souffert et malgré tout, il vivait encore quand on l'avait enterré. Réjean Bourque l'avait confirmé. C'était bien d'en avoir la confirmation mais c'était superflu. Un type enterré qui réussit à sortir sa main de terre est forcément encore en vie.

Qui pouvait lui en vouloir à ce point ? Était-ce pour le faire parler ? Mais parler de quoi exactement ? Et si tel était le cas, était-ce bien utile de finir la session en l'enterrant vivant ?

Patterson avait même de la terre dans l'œsophage, une preuve de plus qu'il respirait encore. Il n'y avait pas de limites à la cruauté de certains êtres humains. Mais "humains" était-il le bon qualificatif ? Le lieutenant ne comptait plus les fois où il s'était posé la question. Et ça continuait. On pinçait un criminel et tout de suite, un autre encore plus cruel et plus dément prenait sa place.

.....

Les mandats de perquisition tardaient à arriver. Fallait s'armer de patience dans ce foutu système ! Mais comme "tout vient à point à qui sait attendre", les mandats furent enfin produits. Cinq jours plus tard. C'était long. Trop long. Mais bon...

Ce fut, flanqués d'une kyrielle de techniciens de l'Identification judiciaire que les enquêteurs se ramenèrent chez les Patterson.

La routine. Mesurages, épandage de luminol (pour les tâches de sang, s'il y en avait), fouille dans les moindres recoins. Examen de la literie, contenus des poubelles, paniers à linge sale, tiroirs de cuisine, etc... Le concept d'intimité, oubliez ça !

Dans le sous-sol, on trouva des caisses et des caisses de papiers divers. Des documents scientifiques pour la plupart. Du charabia ! Les détectives renoncèrent à les éplucher sur place.

On emporta le tout. Pour sûr, les gars et les filles de la police scientifique ne s'ennuieraient pas. Également, on saisit deux ordinateurs et un téléphone portable. Selon sa veuve, le savant en avait un second sur lui au moment de son départ. Téléphone portable qui demeurerait introuvable. Patterson ne l'avait pas dans sa tombe de fortune. Ou si vous préférez, sa tombe d'infortune.

Les mêmes opérations furent effectuées à l'IRMBC. À la différence près que, dans ce "cénacle", les flics durent montrer patte blanche. Plus blanche que blanche, disons-le. Paraît-il qu'on y conduisait des recherches extrêmement pointues sur le génome humain et pas question de sortir du matériel de ce sanctuaire !

Quand même, on interrogea les collègues de Patterson et tout le personnel technique.

Expérience qui s'avéra assez décevante. Mais si besoin était, on reviendrait à la charge. Et à en juger par les réponses sibyllines qu'on leur fournit, on pouvait supposer que, besoin serait. Le bilan de cette première incursion à l'IRMBC. Peu de choses.

Sinon que les détectives savaient maintenant à peu près tout ce qu'ils ne voulaient pas savoir sur le patrimoine génétique, la thérapie génique et les biotechnologies. De toute évidence, laborantins et flics ne parlaient pas la même langue. Peut-être que des notions d'espéranto auraient facilité les choses.

Mais, sur ce point du moins, scientifiques et détectives étaient sur la même longueur d'ondes. Personne n'avait appris "cette langue internationale et conventionnelle, fondée en 1887 par un dénommé Zamenof".

Ces détails, au sujet de l'espéranto, les enquêteurs les apprendraient plus tard. Une gracieuseté de leur collègue, la sergent- détective Liliane Thomas.

Liliane, une littéraire à la langue bien pendue, leur expliqua que : "Zamenof était parti de racines courantes dans les langues les plus répandues et..."

Faisant fi des regards ennuyés posés sur elle, la policière continua à dispenser son savoir : "... initialement et encore maintenant, l'espéranto est censé faciliter les échanges spirituels et matériels entre les gens. Et sachez-le, chers collègues, au jour d'aujourd'hui, près de 200,000 personnes le parlent dans le monde."

À bon entendeur, salut ! Whoa...

7

Pendant que quelques membres de l'équipe prenaient un cours 101 sur le génome humain à l'IRBCM et que par la suite, ils apprenaient que 200,000 personnes parlaient l'espéranto, les autres fouillaient les moindres recoins de la ville dans l'espoir de retrouver Immacolata Orsini.

Les détectives s'étaient même rendus au dépot municipal au cas où... Une démarche moins offensante que de se faire snober par une bande de microbiologistes et de biochimistes, mais beaucoup plus salissante et qui ne donna strictement rien.

Dans un deuxième temps, ils visitèrent l'appartement d'Immacolata Orsini. Elle habitait dans une grande tour à condos sur la Côte Sainte-Catherine. Le concierge de l'immeuble, un homme assez bougon (il en avait vu d'autres et probablement des meilleures) les introduisit dans le logement.

"Ça fait un bon bout de temps qu'elle est absente, la p'tite dame, maugréa-t-il. Mais sa voiture est toujours dans le garage du sous-sol."

"Ah bon !"

"Ouais... Mais faut dire que ça lui arrive souvent de laisser sa voiture là."

Les flics posèrent quelques questions sur les habitudes de vie la jeune femme. Heures de rentrées et de sorties. Visiteurs, beaucoup, peu ? Malheureusement, le concierge ne fut pas d'un grand secours. L'immeuble comportait un grand nombre de logements et l'homme aboya qu'il en avait plein les bras avec l'intendance l'immeuble : "Y'a toujours quéqué chose qui cloche dans ce maudit building, tabanark ! J'ai pas qu'à faire, moé, surveiller les allées et venues des locataires."

Les détectives pensèrent que, justement, cela faisait aussi partie de ses tâches. Mais n'insistèrent pas parce que, eux aussi n'avaient pas que ça à faire, écouter les jérémiades d'un concierge mal engueulé.

.....

Crimes majeurs du SPVM, salle de conférences.

"Et la perquisition dans l'appartement d' Immacolata Orsini, ça donne quoi ?

"Lieutenant, on a ramené tout ce qu'on pouvait. Entre autres, elle a tout un stock d'amphétamines. Si c'est pour consommation personnelle, c'est énorme. Alors, peut-être qu'elle en fait le trafic, non ?"

"Peut-être ? Faudra vérifier. Au pis aller, on pourra refiler le dossier aux gars des stups. Mais pour l'instant, on garde ça pour nous. Bon autre chose digne de mention ?"

"Trois ordinateurs dernier cri, dont un, flambant neuf."

À n'en pas douter, Immacolata Orsini était une femme bien de son temps. Chez-elle, peu de paperasses, mais trois ordinateurs dernier cri : "Je vois, elle met tout sur ordinateur."

Le lieutenant avait en tête l'image de son fils de douze ans. Le jeune faisait quasiment corps avec son ordinateur et son téléphone intelligent. À croire qu'il était né avec des touches tactiles au bout des doigts, celui-là !

"Ben oui, lieutenant. On est pas des dinosaures, nous !" Judith Chomsky avait son franc-parler et le lieutenant tiqua. Il se sentait visé mais passa outre. Il se tourna vers Liliane Thomas : "Liliane, as-tu eu le temps d'examiner le contenu des ordinateurs ?"

"J'ai jeté un coup d'œil. Mais pour une analyse en profondeur, je vais avoir besoin de l'aide de la police scientifique. Immacolata est une scientifique, ne l'oublions pas."

Alexandre Denis opina du chef. Au SPVM, il existait d'excellents services spécialisés et c'était parfait comme ça. S'il y avait quelque chose à trouver, ils trouveraient : "Bon, mis à part les trois ordinateurs... Appels, factures, compte d'épargne, rendez-vous ?"

"Lieutenant, on vient de dire qu'elle fait tout par ordinateur. Tout veut dire tout. Y inclus, les paiements de factures !" Décidément Judith Chomsky n'en laissait pas passer une. Alexandre Denis toussota : "Elle doit bien avoir un téléphone fixe chez-elle, non ?"

"Oui mais, il n'y avait rien sur le répondeur."

"J'imagine qu'elle a un téléphone portable aussi, ou peut-être même deux ?"

"Si l'on se fie aux paiements effectués, elle en possède un, mais on ne l'a pas trouvé." Judith prit un air excédé : "Pensez- y deux secondes lieutenant, elle doit certainement l'avoir avec elle."

"Bon. On y reviendra plus tard, grinça le lieutenant. *Et en même temps, ma chère Judith, j'aurai deux mots à te dire au sujet de ton attitude qui ne me plaît guère.*

Une pause café était de mise.

.....

Pendant la pause, le lieutenant "invita" Judith Chomsky à le suivre dans son bureau et lui parla calmement, mais fermement. La policière se rebiffa, faisant valoir qu'elle avait un droit de parole comme tout le monde.

"Tout dépend de quelle façon on exerce ce droit de parole, Judith, fit Alexandre Denis sans se départir de son calme. Judith finit par comprendre qu'elle avait affaire à plus forte partie qu'elle.

On verrait, à l'usage, si cette mise au point amicale porterait fruit.

8

Au retour de la pause, le lieutenant s'adressa au sergent-détective Sans-Souci : "Et toi Dave, pour les ordinateurs de Patterson, as-tu des nouvelles ?"

"Je viens de recevoir un premier rapport. Fait à noter : Patterson était en communication avec des grosses huiles du milieu pharmaceutique américain. Entre autres, une entreprise plutôt controversée en matière de manipulations génétiques et de... "

Dave Sans-Souci marqua une pause, laissant entendre qu'il réservait le meilleur pour la fin. Peut-être pour impressionner ses nouveaux collègues, Dave en mettait toujours un peu plus qu'il ne le fallait. Manie qui n'avait pas l'heur de plaire à tout le monde. Notamment à Régimbald qui l'apostropha sans ménagement : "Aye ! Sans-Souci, cesse tes sparages et aboutis."

Sans-Souci respira par le nez : "Hum... et bien cette entreprise, l' American Genetics & Survival Inc. fait l'objet d'une enquête du FBI, en ce moment."

"Survival ! Ça fait un peu penser aux survivalistes. Ces maudits crack-pots, paranos au boutte, qui se préparent pour la fin du monde." Le sergent Blondin venait de se manifester à sa manière.

"Euh... si tu veux... ouais, mais... " Dave Sans-Souci n'était pas encore familier avec le style "Blondin". Sa façon d'intervenir à tort et travers, ou de dire des évidences ou encore de s'énerver pour un oui ou un non. Blondin pouvait être assez "déboussolant" parfois.

Voyant que les autres ne bronchaient pas, Dave poursuivit : "... apparemment, ça va bien au-delà de ça. L'entreprise serait sponsorisée par l'extrême droite américaine."

"Intéressant ! Mais sait-on en quoi consistaient les échanges de Patterson avec ces gens-là ?"

"Bien lieutenant, c'est là le hic. Ce sont des échanges codés. Les techniciens du service informatique essaient de percer le code. Ils m'ont laissé entendre que ça prendrait pas mal de temps."

Le lieutenant soupira. Encore une fois, l'équipe jouait dans les grandes ligue. Guy Patterson était un généticien et un microbiologiste de réputation internationale. Qu'il ait été en communication avec une entreprise dans la mire du FBI ne lui disait rien qui vaille : "... et le téléphone portable ?"

"Peu de choses. Des rendez-vous chez le coiffeur, le dentiste, le... et des échanges de mots doux avec la belle Immaculata. Quant à celui qu'il avait avec lui, on ne l'a toujours pas retrouvé. Peut-être qu'il contenait de précieux renseignements. Allez savoir !"

"Ouais... pas très concluant tout ça."

"Je sais lieutenant, mais on fait ce qu'on peut. Et pour le moment, on a pas grand chose !" Sans-Souci avait la mine déconfite.

"Dave, ne le prends pas comme ça. Ça ira mieux demain, fit le lieutenant. Il venait subitement de se rendre compte que, malgré sa réputation, Dave Sans-Souci avait l'épiderme sensible. Faudrait qu'il s'y fasse. On ne gagne pas à tous les coups. Il se tourna vers Marie Garneau : "Et toi, Marie, as-tu fait le suivi pour les papiers scientifiques de Patterson ? "

Le sergent Marie Garneau avait fait le suivi.

Les techniciens de la police scientifique étant présentement débordés, pour activer les choses, elle avait cherché quelqu'un capable de leur donner un coup de main. Toujours d'une redoutable efficacité, la policière avait trouvé. Il s'agissait d'un dénommé Tim Lefèvre, un jeune microbiologiste prometteur, présentement en quête de boulot.

"Donc, si je te suis bien, Tim Lefèvre est tout à fait qualifié."

"Absolument lieutenant. En plus, il fonctionne bien en équipe et... "

"Parfait. Est-ce qu'ils y arrivent, au moins ?"

"Pour l'instant, ils n'ont rien trouvé qui sorte des sentiers battus. Du moins c'est ce qu'on m' affirme. Comme je n'y connais rien, je n'ai pas d'autre alternative que de les croire sur parole."

"Oui, je comprends Marie, fit Alexandre. Évidemment, pensa-t-il, si Patterson avait des activités louches, il n'avait peut-être pas envie de mettre ça sur papier. Pas plus que sur ordinateur..."

Qui était exactement ce Patterson ? Le lieutenant avait en main le rapport décrivant les possessions du couple Patterson. Maison dans Ville Mont-Royal évaluée à dix millions. Ameublement acheté chez Roche-Machin. Deux voitures sports, dont une Lamborghini. Que dire de la garde-robe de monsieur et de madame ! Vêtements haute couture, sacs et souliers Louis Vuitton etc...

"Un train de vie que Patterson ne pouvait certainement pas soutenir uniquement avec son salaire de directeur de l' IRMBC, commenta-t-il.

"Et sa maîtresse ne vivait pas dans une soue à cochons, non plus, fit Judith Chomsky moins agressive, pour l'instant. Puis avec une mimique dont on se demandait si c'était du dédain ou de l'envie, la policière se mit en frais de décrire le décor : "Et le mobilier ne venait pas de chez IKEA. Ça sentait l'argent à plein nez. Tapis de haute laine, sofas hyper modernes, cuisinette dernier cri. La chambre à coucher somptueuse. Et en passant, c'est Patterson qui payait le loyer !"

"Mouais... pour une scientifique, la Orsini faisait pas mal poule de luxe, s'exclama Régimbald. Et Judith de renchérir : "En tout cas, à en juger par sa garde- robe, elle ne s'habillait pas chez Walmart, vous pouvez en être sûrs."

"Serais-tu jalouse par hasard, Judith ? demanda Régimbald.

Judith Chomsky haussa les épaules mais ne rétorqua rien.

Bon, se dit le lieutenant, peut-être que mon petit laïus aura servi à quelque chose. Puis sa pensée revint à Patterson, Sheila Patterson, Immaculata Orsini. Triangle amoureux ou... Il avait noté que tout le monde dans l'équipe avait parlé d' Immaculata Orsini au passé. Il n'avait aucune raison d'apprécier la fille, mais de là à prendre sa mort pour acquise. Non. Pas encore.

"OK, on continue les recherches, décréta-t-il.

9

Beaucoup de questions, peu de réponses. Les points d'interrogation se multipliaient et à ce stade de l'enquête, les détectives se perdaient en hypothèses.

Tout d'abord, la femme de Patterson, Sheila de son prénom, avait au moins une raison de vouloir la mort de son mari. Des infidélités à répétitions, ça finit par porter sur les nerfs, pas vrai ? Les Patterson n'ayant pas de rejetons, faudrait aussi voir du côté du testament. Sans doute que Sheila hériterait, à moins que Patterson ait décidé de léguer ses biens à une fondation quelconque. Un amour déçu et l'appât du gain, constituent un mélange explosif, non ?

Immacolata Orsini, envolée ! Victime ou... complice ? Elle était peut-être de mèche avec Sheila Patterson ? Cela c'était déjà vu : une maîtresse et une épouse faire front commun pour se débarrasser d'un homme encombrant. À moins que la belle italienne ait trouvé un amant plus riche, plus jeune et plus brillant ? Peut-être qu'elle filait le parfait amour aux îles Mouk Mouk ?

Puis, il y avait la piste américaine qu'il ne fallait pas négliger. Que pouvait bien foutre Patterson avec l' American Genetics & Survival Inc. ? Je vous le demande un peu ?

Et enfin, il y avait la question (et non la moindre) du moyen utilisé pour asperger le visage de Patterson. Qui pouvait disposer d'azote liquide et de nitrotoluène ? Quelqu'un de l' IRMBC ou quelqu'un de l'entourage. Certes, il y avait moyen de s'en procurer sur le marché noir. Mais encore ?

Les détectives discutaient de tout cela et de bien autre chose autour de la table dans la salle de conférences. Table qui était jonchée de papiers divers et de gobelets de café presque vides.

"Euh... lieutenant, j'ai fait une recherche sur Google et... le docteur Patterson serait un descendant de Lord Durham." Liliane eut un rire gêné. "Bien sûr, c'est anodin et je... "

La policière fut interrompu par son collègue Sans-Souci : "Lord Durham ? Le lord Durham ! Et bien dis-donc, Liliane. C'est peut-être moins anodin que tu ne le crois et... "

Dave Sans-Souci avait un côté amateur d'Histoire avec un grand H, figurez-vous ! : "... en fait, c'est pas anodin du tout. Le comte de Durham, gouverneur du Canada en 1838. Son rapport préconisait l'union du Haut et du Bas-Canada et visait à l'assimilation pur et simple des canadiens français, ce n'est pas rien."

"Dave, on savait ça, **OK !**" Régimbald ne cachait pas son agacement.

Définitivement agressif, le ton de Régimbald. Malaise.

Le lieutenant sourcilla. Régimbald était très compétitif et Sans-Souci avait l'air de l'être également. Ce qui n'était pas forcément mauvais mais, il y avait compétitif et compétitif. Le lieutenant se promit d'ouvrir l'oeil et le bon. Pas de chicane dans la cabane, comme dirait l'autre.

Marie Garneau relança la discussion : "Le mouvement nationaliste n'est pas près de s'éteindre au Québec. Notamment, avec les gens de la Cellule Papineau."

"La Cellule Papineau, ben oui ! C'est pas eux qui ont fait du grabuge à l'Assemblée nationale, y a pas si longtemps ? Sur leurs pancartes, il y avait la tête de Papineau. Si Patterson est un descendant de Lord Durham, c'est peut-être eux qui ont fait l' coup, non ? Ouais, ça ben du bon sens !"

"Blondin, tu dis n'importe quoi."

"Comment ça, je dis n'importe quoi ! Tu te prends pour qui, Sans-Souci ?"

"Faudrait que tu relises ton histoire. Oui, Papineau a défendu les droits des canadiens français. Oui, il a été l'un des instigateurs de la rébellion de 1837, mais... "

"Ben, c'est ça que je disais aussi !"

"... précisons qu'il a joué un rôle plutôt ambigu lors de la bataille de Saint-Denis. Et d'ailleurs à ce moment-là, ça l'avait forcé à fuir aux États-Unis pour échapper à..." Dave Sans-Souci était lancé et ça devenait un peu fastidieux. Soupairs.

"... et j'ajouterais que les membres de la Cellule Papineau sont complètement dans le champ parce que... et je persiste à le croire, ils..."

"Coudonc, Sans-Souci, as-tu fini d'étaler ta culture à deux cennes."

Encore Régimbald. Au premier assaut, Dave Sans-Souci avait simplement serré les dents. Cette fois, il serrait les poings. Du coup, le dénommé Régimbald risquait de se retrouver en très fâcheuse posture. Il avait couru après, mais quand même...

"Bon, bon ! On se calme les transports, intervint le lieutenant, en pensant qu'il aurait dû se douter que la paix ne durerait pas indéfiniment au sein de l'équipe. Et quand ça commençait à dérailler, on finissait par s'égarer. Mais s'égarait-on vraiment ?

La Cellule Papineau ? Lord Durham... Hum...

10

Parmi les nombreux éléments non concluants dans l'affaire, la visite des enquêteurs à l'IRMBC tenait une place de choix. Ils étaient restés sur leur appétit et c'était peu dire. Alexandre Denis décida donc "d'inviter" le directeur intérimaire du laboratoire aux locaux du SPVM pour un "complément d'informations".

Et comme il voulait éviter de donner un caractère trop officiel à cette rencontre, il le reçut, non pas dans une salle d'interrogatoire mais, dans son bureau. Bien lui en prit, car le docteur Cyprien Nelson arriva drapé dans sa dignité et flanqué d'un avocat spécialisé dans les litiges d'ordre scientifique. *Hum...* déjà sur ses gardes, le directeur...

Cyprien Nelson. *Nelson* ? La passion de Dave Sans-Souci serait-elle contagieuse ? Toujours est-il que le lieutenant sourcilla en entendant le nom. Il avait, lui aussi, quelques notions d'histoire, peut-être avec un grand H, mais certainement avec un petit *h*.

Il fit immédiatement un rapprochement avec... *Wolfred Nelson*. Celui-là même qui, deux cents ans auparavant, avait rédigé la déclaration d'indépendance qu'aurait signé Papineau. *Bon Dieu ! Nan, pure coïncidence. À moins que...*

Grand, mince et plutôt bel homme, le docteur Cyprien Nelson devait avoir la cinquantaine. Il était visible qu'il n'était pas heureux d'être là et qu'il n'avait pas l'intention de s'en laisser imposer. D'entrée de jeu, il se mit en frais de servir "un plat" de langage scientifique sur coulis de mots à n'en plus finir. Entendait-il par là noyer le poisson ? Et bien, ça ne se passerait pas comme ça.

Le lieutenant lui coupa ses effets : "Quels étaient vos rapports avec le docteur Patterson ? "

"Cordiaux, je crois."

"Mais encore ?"

"Sur le plan scientifique nous étions à peu près sur la même longueur d'ondes."

"À peu près ?"

"Lieutenant, dans notre domaine, il est rare que l'on soit complètement du même avis. "

"Et au plan personnel ?"

"Si vous entendez par là que nous nous fréquentions à l'extérieur du travail, c'est non."

"Que pensiez-vous de sa liaison avec son assistante ?"

"Pas grand-chose. Mis à part le fait que tromper sa femme ne soit pas dans mes principes."

"Vous êtes marié, docteur Nelson ?"

"Avec la même femme depuis près de vingt ans."

"Que pensez-vous d' Immacolata Orsini ?"

"Beaucoup de bien. Très prometteuse. Très ambitieuse aussi et selon moi, c'est une qualité."

Bon là, mon bonhomme, assez jouer ! : " Docteur Nelson, la prise d'amphétamines, c'est courant dans votre profession ?"

"Mais non ! Qu'allez-vous chercher là ?"

"Vous connaissez sans doute mieux que quiconque les propriétés de ce médicament qui excite le système nerveux central. Non ?"

"Mais bien sûr que si... et... c'est justement pour ça que... je ne tolérerais pas ce genre de chose dans mon laboratoire." Pour la première fois depuis le début de l'entrevue, le scientifique avait hésité.

Cyprien Nelson mentait. Alexandre Denis en aurait mis sa main au feu.

"Docteur Nelson, n'est-il pas vrai qu'il y a un trafic de médicaments chez-vous, à l' Institut de... ?" Le lieutenant allait à la pêche et ça commençait à mordre.

Cyprien Nelson s'énerma : "Je croyais que vous vouliez parler des recherches que nous faisons en ce moment. Pas de la vie privée des gens. Et certainement pas de trafic de médicaments. Nous sommes des gens dédiés et intègres, nous."

"Docteur Nelson, pour le volet scientifique, nous avons ici, des spécialistes. Et pour le reste, croyez-moi, nous finirons bien pas aller au fond des choses."

La guerre était officiellement déclarée.

Le lieutenant n'avait ni le temps ni le goût de se laisser emberlificoter par des mots creux. Sauf qu'il avait affaire à un sérieux débateur. Les phrases se mirent à crépiter de part et d'autre et vint un moment où le ton monta sérieusement. Et ça n'allait nulle part.

Si bien qu' avant même que l'avocat mette fin à l'entrevue (parce que ça s'en venait), le lieutenant battit en retraite. Pour l'instant du moins. Il se leva et reconduisit poliment les deux hommes à la porte du bureau : "Merci messieurs de vous être déplacés."

Néanmoins, tout juste avant que le scientifique et son avocat passent la porte, il fit un Columbo de lui-même. Il posa une dernière question : "Docteur Nelson, saviez-vous que le docteur Patterson était un descendant de Lord Durham ?"

L'autre, peut-être parce qu'il pensait avoir gagné la partie, eut un haussement d'épaules : "Évidemment, il n'en faisait pas mystère."

Le lieutenant en fut pour ses frais. Il avait eu la faiblesse de souscrire aux théories du complot et bien, tant pis pour lui ! *Nelson, Lord Durham, Papineau. Un cul- de- sac ?*

11

Se pouvait-il que Cyprien Nelson soit un descendant de Wolfred Nelson ? Et il aurait voulu régler un vieux compte de près deux cents ans avec un descendant de Lord Durham, le type qui voulait l'éradication pure et simple des canadiens français.

"C'est pousser le bouchon un peu loin, tu ne trouves pas, mon chéri ? demanda, fort judicieusement, Kim Lemelin à son flic de mari, alors que le couple s'apprêtait à se mettre au lit.

"Je te l'accorde. Mais j'ai déjà vu plus étrange. Pense à l'affaire Gélinas."

"Mmm... ouais. Sauf que..." Kim repensa à son ancien collègue et mentor, l'animateur-vedette, Maxime Gélinas. Trucidé par sa femme à l'instigation d'un gourou hermaphrodite et sanguinaire. Une affaire de société secrète et de sacrifices humains. Des enfants en bas âge dont on tranchait la tête :

"C'est vrai. Cette affaire était très spéciale, mais..."

"Au début, ça paraissait si simple. Et au fur et à mesure que l'enquête avançait, mon équipe et moi avons été plongés dans le moyen-âge, l'Égypte ancienne, le sanskrit, la démonologie et j'en passe. Alors pourquoi pas une histoire de nationalisme exacerbé et de vieille rancune ?"

Le lieutenant sourit mais ne plaisantait qu'à demi.

C'était un fait, il écopait souvent d'enquêtes aux rebondissements étonnants : "Je ne peux pas me permettre de négliger une piste, fit-il. Même si elle paraît improbable. Tu couvres la politique depuis suffisamment longtemps, Kim, pour savoir que tout est souvent affaire d'apparence et de perception."

Kim hocha la tête. Animatrice d'une émission d'affaires publiques à la télé, elle en connaissait

un bout sur les politiciens et autres conteurs de bobards : " Je vois, dit-elle avec petit sourire en coin, que le docteur Nelson te plaît assez en coupable, mon chéri."

"Mmmm... Lui ou quelqu'un de l' IRMBC... ou encore..."

"En tout cas, selon ce que tu me racontes, ce ne sont pas les pistes qui manquent."

"En effet. Oh, et en veux-tu une autre. Figure-toi qu'on a trouvé des amphétamines dans l'appartement d' Immacolata."

"Ah, oui ! Et bien dis-donc, ça pourrait expliquer le mystère de son brusque départ de chez Giullia et Claire."

"J'ai donné un coup de fil à Giullia aujourd'hui. Elle n'était pas au courant pour les amphétamines. Elle m'a assuré que du temps où sa nièce habitait chez-elle, il n'a jamais été question de drogue."

"Mais comment peut-elle en être certaine ? Immacolata a pu agir en cachette, non ?"

"Je ne te parle pas d'une réserve pour consommation personnelle, il s'agit d'un stock important fait pour le trafic. Giullia est avocate et assez familière avec les manipulateurs de tout acabit, je pense qu'elle aurait deviné."

"Bien je n'en suis pas si sûre, Alexandre. Je la trouvais très indulgente avec sa nièce."

"Ouais, mais pas ce point-là. Giullia n'aurait jamais toléré ça. D'autant que pour elle, Immacolata est un peu l'enfant qu'elle n'a jamais eue."

"Et maintenant qu'elle sait pour les amphétamines, elle doit s'imaginer le pire."

"Ça ne met pas un baume sur ses plaies, c'est certain."

"Selon toi, Alexandre, que peut-il être arrivé à Immacolata ?"

"Aucune idée. Elle a aussi coupé les liens avec sa famille en Italie. Ça ne sent pas bon."

"Crois-tu que... ? Ce serait horrible si... "

"Nous devrions inviter Claire et Giullia à dîner, un soir. Elles ont toujours été là pour nous dans les moments difficiles. La moindre des choses serait de leur rendre la pareille, non ?"

"Tu as raison, je vais les inviter. " Kim hésita, puis... : "Le problème, Alexandre, c'est que je n'ai pas beaucoup de temps en ce moment. Le retour au travail, les jumelles et Nicolas qui... "

Nicolas. Alexandre soupira. Son fiston, si gentil, si ouvert, si rieur quand il était tout petit : "Je ne sais plus par quel bout le prendre, celui-là. Il est devenu tellement... et puis cette manie des jeux vidéo, ça m'inquiète. Et il n'a pas encore treize ans, bon Dieu !"

"Imagine, quand les jumelles auront cet âge !"

"Heureusement qu'avec elles, nous avons encore quelques bonnes années devant nous."

Les jumelles. Quand le lieutenant arrivait à la maison, les petites exigeaient qu'il les prenne sur son dos et fasse le cheval. "Tour de wawa... paaa... pa..." Il était fou d'elles et se pliait de bonne grâce à toutes leurs fantaisies. *Ses deux princesses. Tout le portrait de leur mère...*

Alexandre regarda sa femme. Elle lui parut un peu lasse. Kim avait repris le boulot depuis quatre mois. Elle avait sa propre émission d'affaires publiques, maintenant. Politique nationale et internationale. En même temps, elle réussissait à gérer la maisonnée.

C'était beaucoup. Un peu trop peut-être ?

Comme si elle avait deviné ce qu'il pensait, Kim lui dit : "Au moins, nous avons de l'aide à la maison. Armande adore les petites et ça me rassure de les savoir avec elle pendant la journée..."

Alexandre approuva en silence. *Bien sûr, Armande, une perle !* Dans la jeune cinquantaine, veuve et sans enfants, Armande demeurait chez-eux depuis quelques mois. Elle s'était attachée aux enfants comme s'ils étaient les siens. En plus elle était une excellente cuisinière. Ce qui ne gâtait rien.

"Autrement, continua Kim, j'aurais cessé de travailler."

Pour l'instant, pas question de garderie pour les jumelles. "Pour les socialiser, avait-elle déclaré, il serait bien assez tôt quand elles iraient à la maternelle." Si elle n'avait pas trouvé quelqu'un de fiable, elle aurait mis sa carrière en veilleuse. Alexandre n'en doutait pas. Mais il savait également que cela aurait été un énorme sacrifice. Elle tenait autant à son boulot que lui au sien.

Et c'était de bonne guerre.

.....

Tout en conversant, Kim avait terminé ses préparatifs pour la nuit.

Visage démaquillé, peau fraîche, chignon dénoué. Boucles indisciplinées, incroyable tignasse blonde. Odeur de fleurs. La nuisette : un tee shirt extra-large. Longues jambes nues, bien galbées. Assis au bord de lit, en boxers, Alexandre était tout yeux : "Mmmm... viens un peu par ici, beauté fatale !"

Le moment était venu de fermer la porte de la chambre à double tour.

12

Le lieutenant avait réparti les tâches.

Judith Chomsky et Léo Nguyen s'occuperaient de la filière américaine. Marie Garneau et Lambert regarderaient de plus près le possible trafic de drogues à l'IRMBC. Liliane Thomas et Dave Sans-Souci se pencheraient sur les activités de la Cellule Papineau et assureraient le suivi pour le déchiffrement des papiers et des ordinateurs de Patterson. Régimbald et Blondin enquêteraient sur l'entourage immédiat de Patterson ainsi que sur la disparition de la belle Immaculata.

Pour sa part, Alexandre Denis examinerait le volet scientifique de l'enquête.

Et c'était d'autant plus méritoire que les sciences dites "pures" n'avaient jamais été parmi ses matières de prédilection. Il décida donc d'aller musarder à l'IRMBC, le fief du docteur Cyprien Nelson. Et ce, au risque d'encourir les foudres de l'irascible nouveau directeur de l'IRMBC. Et oui, il l'avait eue sa promotion, maintenant que le décès de Patterson était officiellement confirmé. Un motif pour zigouiller son ancien collègue, peut-être ?

.....

Et comme le lieutenant s'y attendait, dès son arrivée à l'Institut de recherches, Cyprien Nelson l'apostropha : "Que faites-vous ici ? Ne m'aviez-vous pas laissé entendre, qu'à la police, vous aviez une unité qui s'occupait du contenu scientifique ?"

"L'un n'exclut pas l'autre, docteur Nelson."

Le scientifique maugréa : "Bon, que voulez-vous savoir exactement ?"

"Exactement ? Je ne sais pas. Je veux simplement m'imprégner de l'ambiance et si vous le permettez, (sous-entendu, permettez ou ne permettez pas, c'est pareil) j'aimerais faire le tour du proprio."

Le lieutenant s'était muni d'un mandat en bonne et due forme qu'il brandit sous le nez de Cyprien Nelson. Lequel n'eut d'autre choix que de s'incliner mais il le fit sur un ton glacial qui aurait cloué sur place n'importe qui, sauf Alexandre Denis. Ça lui en prenait beaucoup plus que ça pour le désarçonner.

"Je vous laisse avec le docteur Lamer, il travaillait avec Patterson, fit le scientifique avec hauteur. Il était clair qu'entre lui et le lieutenant, "le courant" ne passait pas et ne passerait sans doute jamais.

.....

Le docteur Jean-Christophe Lamer avait la jeune trentaine. Très décontracté. Queue de cheval, anneaux aux oreilles. Son sarrau de laborantin était ouvert sur un tee shirt bariolé et des jeans déchirés aux genoux (comme c'était la mode). Avec cela, volubile, aimable et sans complexe.

Et pour sûr, le jeune scientifique connaissait sa matière.

Il promena le lieutenant à travers les tubes, les éprouvettes, les centrifugeuses et tout le reste. Le jeune homme lui parla de particules subatomiques, de cellules souches, de plasma sanguin, de bactéries, de virus et... : "Justement ici, nous avons un bouillon de culture. Allez-y lieutenant. Regardez dans le microscope. Voyez les toutes petites cellules qui... les minuscules particules et les... "

Lamer fit tant et si bien qu'au bout de deux heures, le lieutenant avait la vue embrouillée et les idées presque autant : "Avez-vous quelques minutes de plus à me consacrer docteur Lamer, fit-il, j'aimerais heu..."

"Mais très certainement, lieutenant. Pourquoi n'irions-nous pas prendre un café à la cafétéria, ils en font du très bon."

"Excellente suggestion ! Allons-y." Le lieutenant n'était pas fâché de quitter le laboratoire, ultramoderne, certes, mais il n'y aurait passé sa vie.

L'IRMBC était situé dans un vieil édifice tout près du campus de l'Université Montréal. Et ce fut à travers un dédale de couloirs, d'escaliers et d'ascenseurs brinquebalants que les deux hommes arrivèrent enfin à la cafétéria.

Cafés fumants et odorants, brioches "maison" délicieuses.

"Côté café et bouffe, vous êtes choyés ici, s'exclama le lieutenant.

"Remarquez que, pour les autres repas, c'est moins fort !"

Bon. Cela dit, on n'allait quand même pas passer l'heure à se répandre en banalités. Le lieutenant se lança à l'abordage : "Vous connaissiez bien le docteur Patterson, me dit-on."

"Assez, oui. Enfin... si tant est qu'on ait pu le connaître."

Le ton du scientifique avait fraîchi. Le lieutenant avait vu juste. Le docteur Lamer avait des choses à dire. Des choses qui ne relevaient peut-être pas nécessairement de la microbiologie et de la génétique. Mais quoi exactement ? Il ne tarda pas à être fixé.

"Vous savez lieutenant, Patterson n'était pas facile d'approche. C'était un type d'extrême droite. Quasiment à droite de la droite, si vous voyez ce que je veux dire."

"Et vous ?"

"Je suis plutôt de gauche. Bien entendu, nous n'étions pas de la même génération. Et nos vues sur la société, la vie en général et la façon d'aborder la recherche scientifique n'étaient pas les mêmes du tout."

"Ah ?"

"Écoutez lieutenant, je sais qu'on ne doit pas parler en mal d'un mort mais c'est peut-être important pour votre enquête. Patterson préconisait des solutions, disons... eugéniques. Comme la stérilisation des dégénérés, par exemple."

"Vous en avez la preuve ?"

"Non. Mais... je l'ai vu faire certaines expériences en laboratoire qui allaient dans ce sens-là. L'amélioration des caractères propres aux populations selon la race, l'hérédité et tout le reste. Ça ne vous rappelle pas les travaux ordonnés par un certain Führer, lieutenant ?"

"La race supérieure, les aryens. "

"Exactement, lieutenant. La pureté de la race et toute l' idéologie nazie."

"Vous en avez discuté avec lui ?"

"Un peu oui. Il a tenté de me servir sa rhétorique mais ça n'a pas duré. Quand je lui ai dit que ma mère est d'origine juive, il s'est refermé comme une huître."

"Donc ?"

"Oui, lieutenant. Donc... " Lamer s'était tu. Comme s'il regrettait d'en avoir trop dit. Si tant est que ce qu'il venait de raconter fut vrai. Le lieutenant n'en était pas tout à fait convaincu mais laissa filer : "Et Immaculata Orsini, vous la connaissez aussi."

Était-ce l'effet de l'éclairage, il lui sembla que Lamer avait pâli.

"Immaculata ... heu... oui... " Lamer, si prompt à casser du sucre sur le dos de Patterson, semblait maintenant chercher ses mots.

"Que pensez-vous de sa disparition ?"

"Bien... tout le monde au labo est très perplexe."

"Ce n'est pas ce que je vous ai demandé, docteur Lamer. Vous, avez-vous une opinion ?"

La question était directe. La réponse, le fut également : "Une opinion sur sa personne, oui. Mais pas sur sa disparition."

Le lieutenant se fit conciliant, presque paternel : "Dans ce cas, parlez- moi d'elle."

Lamer parut rassuré : "Nous nous sommes connus à l'université. Je terminais mes études alors qu'elle les commençait. Nous nous sommes plus et... un peu fréquentés."

"Qu'entendez-vous par un peu fréquentés ?"

De pâle qu'il était, Lamer devint rouge : "C'est-à-dire que nous sommes sortis ensemble à quelques reprises." Le jeune homme n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet. Ça paraissait. Mais il s'y étendrait quand même. "Docteur Lamer, Immacolata Orsini a-t-elle été votre maîtresse ?"

La question était brutale. Lamer se résigna : " Je... je n'ai pas été tout à fait honnête avec vous, lieutenant. En réalité, nous avons été amants pendant deux ans."

"Avant qu'elle vienne travailler à l' Institut ?"

"Oui. Peu après son arrivée au pays."

"Donc, au moment où elle habitait chez sa tante Giullia Orsini ?"

"C'est bien ça... Mais nous évitions de... "

"Pour vos rapports sexuels, où alliez-vous ?" Encore fois, c'était brutal, indiscret. Mais que ça plaise ou non, fouiller les moindres replis d'une vie faisait partie du boulot d' enquêteur. Lamer parut le comprendre : "Dans un appartement que je partageais à l'époque avec deux copains. Sauf que... "

"Sauf que ?"

"Immacolata était jeune et volage. Un jour, je l'ai surprise au lit avec un de mes coloc. Je ne l'ai tout simplement pas pris."

Normal, pensa le lieutenant. À sa place, il ne l'aurait pas digéré, lui non plus :

"Vous ne croyez pas au partage ?"

"En ce sens, lieutenant, je suis plutôt vieux jeu."

"Après ce... cet épisode, que s'est-il produit ?"

"Nous avons rompu. Puis, les choses se sont tassées. Au bout d'un certain temps, nous nous sommes revus en camarades, sans plus. J'étais passé à autre chose. De toute évidence, elle aussi !"

"Sa liaison avec le docteur Patterson vous a-t-elle étonné ?"

"Un peu, mais pas autant que vous le pensez, lieutenant. Immaculata est une femme ambitieuse, très ambitieuse ! Alors, elle s'est collée au pouvoir. Patterson étant une sommité, pour elle, ça valait mieux que d'être avec un simple quidam !"

"Oui, je vois." Puis, sans crier gare : "Saviez-vous pour les amphétamines ?"

"Non."

La réponse avait fusé. Un peu trop rapidement : "Non ?"

"Non... mais ça ne m'étonne pas. Ce n'est pas rare, les étudiants qui se droguent aux amphétamines ou à la caféine pour pouvoir tenir le coup. Surtout quand on poursuit des études avancées et qu'on travaille en même temps."

"Vous, en prenez-vous, des... ?"

"Non. C'est contre mes principes."

Décidément, on avait beaucoup de principes dans la place. D'abord, Nelson qui disait que tromper sa femme était contre ses principes. Et maintenant Lamer qui ne prenait pas d'amphétamines, par principe. On était très pur à l' IRMBC ! *Un peu trop pur, peut-être ?*

Le lieutenant regarda sa montre.

Il était attendu ailleurs et dut mettre fin à l'entrevue.

"Merci, docteur Lamer, pour votre coopération."

"Ça m' a fait plaisir, lieutenant."

Qu'y avait-il dans la voix du jeune homme ? Un soupçon de raillerie, une touche de satisfaction ou du soulagement ? À défaut de rendre Alexandre Denis plus "savant", la rencontre avec le docteur Jean-Christophe Lamer avait certainement stimulé son accélérateur de particules subatomiques...

13

"Alors, cette histoire d'accélérateur de particules, comment ça se déroule?"

Le lieutenant était assis devant son supérieur immédiat, le commandant Brière. Depuis son retour de sabbatique, il ne l'avait pas vu souvent. Et ce n'était pas plus mal. Sauf que cela ne pouvait pas durer, malheureusement ! La veille, il avait reçu la convocation. Il avait cherché un moyen de se défilier mais n'avait pas trouvé.

Si bien qu'il était là, dans le bureau du patron, à perdre bêtement son temps et sa salive : "Chef, comme je vous le disais, ce n'est pas exactement un histoire d'accélérateur de particules, c'est plutôt... "

"Ben voyons donc, Alexandre ! Ça fait un quart d'heure que tu me parles de bactériologie, de microbiologie, de virologie et de mycologie. J'en ai rien à foutre moi. Tout ce que je veux savoir c'est : où tu en es avec le meurtre de Patterson et la disparition de la fille heu... Imma... quelque chose. Un nom à coucher dehors !"

Brière n'était pas con. Sauf qu'en matière de mauvaise foi, il était champion.

Le lieutenant s'arma de patience. Et quand on dit s'armer de patience, ça impliquait une cotte de mailles et un solide bouclier : "Commandant, je vous ferez poliment remarquer que c'est une mise en contexte, laquelle a son importance. Le docteur Patterson était un éminent généticien. Ce meurtre est possiblement lié à son statut au sein de la communauté scientifique."

"Ouais. Toi et tes mises en contexte. Ça ne te tenterait pas d'aller droit au but pour faire changement, Alexandre."

Le lieutenant s'était juré de rester calme. Mais c'était dans des moments comme celui-là qu'il avait envie de tout balancer et d'accepter l'offre d'enseigner à l'université. Parler à des gens qui savaient écouter intelligemment. Il déglutit : "Pour l'instant, nous n'avons pas grand-chose. Enfin quelques pistes. Rien de plus. Nous avons d'abord envisagé la culpabilité potentielle de l'épouse. Il la trompait depuis des années et... "

"Je vois mal une femme perpétrer ce genre de crime. Patterson était un homme en bonne forme physique à ce qu'il paraît. Comment une femme aurait-elle pu en venir à bout, même si... ?"

"Même si les analyses démontrent qu'il avait consommé une bonne quantité d'alcool. Vous avez raison, commandant. Cependant, elle aurait pu s'acoquiner avec quelqu'un. Nous continuons à regarder de ce côté-là. Notez que si Sheila Patterson a trempé dans l'affaire, ce n'est pas pour une question de gros sous. Nous avons découvert que de l'argent, elle en possède plus qu'il n'en faut."

"C'est-à-dire ? "

"Sheila Patterson est une riche héritière. Son père, c'était William Sanders, le..."

"Pas celui des eaux embouteillées !"

"Précisément. D'après ce qu'elle a dit à des gens de mon équipe qui sont retournés la voir, Patterson l'aurait épousée pour son argent. Elle a insisté sur ce fait-là."

"Ouais. Donc le mobile de l'argent ne tient pas. Reste la jalousie. Le dépit d'une femme trompée."

"On en tient compte, commandant."

"Mais tu n'y crois pas vraiment ?"

"Bof, tout est possible !"

"Ensuite ?"

"Ensuite et bien...." Alexandre regarda son chef. Il avait encore pris du poids et avait de plus en plus l'allure d'un mangeur de pizzas toutes garnies, double fromage, extra poutine. Ses sourcils broussailleux, ses cheveux, ou ce qui en restait, grisonnants et clairsemés, complétaient un portrait assez pathétique.

L'espace d'un instant, le lieutenant eut envie de lui conseiller une diète yin-yang. Mais il pensa que son conseil ne serait pas le bienvenu : "Il y a aussi la Cellule Papineau. Vous savez, les ultranationalistes qui..."

"Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ? Es-tu capable de me le dire, Alexandre ?"

"Et bien non, chef. Je ne sais pas ce que ça vient faire là-dedans. Mais Patterson serait un descendant de Lord Durham et c'est..."

"Ah, non, non et non ! Tu ne vas pas me refaire le coup d' une histoire sans queue ni tête."

Comme si ces histoires "sans queue ni tête", Brière n'en prenait pas tout le crédit, quand elles étaient résolues, pensa Alexandre : "Si vous me laissiez terminer chef, ça serait peut-être un plus clair pour vous après."

Brière s'étouffa avec la gomme qu'il mâchouillait depuis le début. Elle ne devait plus avoir de goût. Il la jeta au panier et en prit une autre sans en offrir une à Alexandre qui l'aurait refusée, de toute manière. Pas bon pour la dentition . Imperturbable, celui-ci profita du moment pour continuer :

"La Cellule Papineau se compose d'individus de toutes provenances et de tous âges. Des gens de la Société Saint-Jean Batiste, des militants marxistes, altermondialistes, d'autres qui dénoncent l' islamophobie, d'autres qui..."

"OK, j'ai compris. Mais je le répète, ça vient faire quoi dans l'affaire ?"

Alexandre Denis soupira : "Le lien qui unit tout ce monde c'est la défense du fait français."

"Le Québec aux Québécois ? "

"Grosso modo, oui. Or Guy Patterson était farouchement opposé à la mouvance indépendantiste et n'était pas spécialement francophile, donc, il se peut que..."

"C'est pas une raison pour..."

"Je vous l'accorde chef. Cela ne constitue nullement un mobile pour l' assassiner mais..."

"C'est mince en maudit ton affaire. Je me demande si ça vaut la peine de suivre cette foutue piste. La Cellule Papineau, franchement !" Brière affichait un sourire sarcastique qui déplut à son vis-à-vis : "Nous la suivrons quand même, commandant. Dans quelques jours, j'ai deux enquêteurs qui doivent assister à une assemblée du groupe."

"Du vrai gaspillage de temps. Avez-vous juste ça à faire ? Je ne peux pas croire que tu envoies du monde là-bas, Alexandre."

"Chef, je sais que mes méthodes vous déplaisent. Mais c'est à prendre ou à laisser."

Cette fois, le lieutenant était fermement décidé à tenir son bout. *Ça coûterait ce que ça coûterait, mais flûte et merde !* Et comme il dépassait son chef d'une tête et était en excellente forme physique, Brière parut se rallier : "Bon, OK ! Mais si j'apprends que ça ne donne rien, fais gaffe !"

"C'est tout, commandant ?" Dépliant ses longues jambes, Alexandre Denis s'apprêtait à s'esquiver quand...

"Et les contacts de Patterson avec l'extrême droite américaine ? Qu'est-ce que ça donne, Alexandre ?"

"Vous voulez dire avec l' American Genetics and Survival Inc. Il semble qu'il ait été question de la signature d'un contrat. De quelle nature, ça reste à déterminer. On continue à essayer de décrypter son charabia. Enfin pas nous, mais l'unité scientifique avec l'aide de... "

"Mais cette entreprise, l' American Genetics and... "

"... est dans la mire du FBI, commandant. Encore là, les gens qu'on a rejoints là-bas sont réticents à nous fournir des renseignements. Mais nous ne déclarons pas forfait. Il y a d'autres moyens d'obtenir de l'information. Et nous en obtiendrons." Alexandre Denis avait hâte d'en finir.

Il décida de ne pas livrer ses impressions au sujet de Cyprien Nelson et du jeune Lamer. Et pour le trafic d'amphétamines, ça pouvait attendre aussi. Autrement, on n'en sortirait pas.

"Autre chose, Alexandre ?"

Le cabot jappeur continuerait à japper, tant et aussi longtemps qu'il n'aurait pas d'os à gruger. Le lieutenant lui en jeta un tout petit : " Pour la disparition d' Immacolata Orsini, nous explorons quelques pistes mais jusqu'ici, ça ne donne pas grand-chose." Il s'attendait à une bordée d'épithètes peu flatteurs, mais cela ne se produisit pas.

"Et bien moi, j'ai quelque chose à te demander, Alexandre." Brière avait pris un ton mielleux. Le lieutenant fut immédiatement sur ses gardes.

"Nous attendons la visite de l'inspecteur Tristan Delanoix de la Sûreté de Paris. Il arrive demain. Il a manifesté le désir de passer quelques jours à la division des Crimes majeurs. Il veut voir de plus près comment on fonctionne. Se dit très intéressé par nos méthodes, tu comprends, Alexandre, alors..."

Merde ! Le lieutenant ne comprenait que trop bien. *Merde ! Merde ! et re- merde !* Comme s'il n'avait que ça à faire. Piloter un gars qui allait sans doute lui faire le coup, du- cousin- de- France- en visite -chez le- p' tit- cousin-d'Amérique.

"... j'ai pensé que tu étais le mieux placé pour... Un gars comme toi, Alexandre, avec un doctorat et une maîtrise. Articulé et tout. Et puis la série de conférences que tu as données à l'université ! Tu vas lui en mettre plein la vue, j'en suis certain."

Ô, comme il savait y faire quand il voulait obtenir une faveur, le Brière ! Alexandre Denis connaissait bien son commandant. Le ton était peut-être enduit d'une couche de miel mais sous le miel, il y avait un soupçon de ciguë. Vous savez le poison que Socrate a avalé et qui lui a été fatal.

"Oui, Alexandre, vois-tu il s'agirait de... "

C'était bien ça, de la ciguë, un poison très dangereux... Le lieutenant grimaça.

14

Le surlendemain, l'inspecteur Tristan Delanoix de la Sûreté de Paris se pointait aux locaux du SPVM. Le lieutenant, qui l'attendait de pied ferme, fut étonné de rencontrer un homme affable, sans prétention. Taille légèrement sous la moyenne, mince et nerveux. Le genre, qui ne paie pas de mine, mais l'oeil vif, attentif. Et à en juger par sa poignée de main, possédant probablement des nerfs d'acier.

"Heureux de vous rencontrer, inspecteur Delanoix." Le lieutenant savait se montrer poli.

"Ravi de faire votre connaissance, lieutenant. Chez-nous à la Sûreté de Paris, votre réputation n'est plus à faire. Nous avons suivi avec beaucoup d'intérêt votre spectaculaire coup de filet de l'année dernière. La capture du gourou Théberge et de sa bande."

Alexandre Denis ne fit pas le modeste. Pas son genre : "Oui en effet, ce ne fut pas de tout repos. Nous avons joué serré mais ça valait la peine."

L' autre hocha la tête en homme habitué à jouer serré.

Cela dit, on n'allait quand même pas passer toute la journée en salamalecs. Fallait passer aux choses sérieuses. Le lieutenant offrit un café au visiteur.

"Mais volontiers."

"Sucre, crème ?"

"Merci lieutenant, je le prends noir."

"Inspecteur Delanoix, je n'irai pas par quatre chemins. Qu'attendez-vous de nous, exactement ?"

Delanoix ne parut pas surpris. Sembla même apprécier le côté direct de la question.

Peut-être n'était-il pas plus heureux d'être là qu'Alexandre Denis ne l'était de sa venue.

"Écoutez, lieutenant, vous avez des patrons, j'en ai également. On m'a demandé de venir étudier vos méthodes. Je n'en sais pas plus. J'espère qu'à nous deux, nous réussirons à trouver ce que nos patrons respectifs attendent de nous." C'était dit avec un sourire désarmant.

La glace était rompue.

.....

Les deux hommes firent tant et si bien qu'en fin de journée, ils s'appelaient par leurs prénoms et se tutoyaient. L'inspecteur Delanoix fut présenté à tout le monde. Avec son style bon enfant, il se gagna rapidement la sympathie des sergents-détectives. Chose peu facile, en temps normal.

On débarrassa une table de travail où s'amoncelaient des documents bons pour la récupération. L'inspecteur Tristan Delanoix s'y installa sans façon. Il mit très peu de temps à savoir tout ce qu'il y avait à apprendre au sujet de l'affaire Patterson. C'est-à-dire, peu de choses en fin de compte.

"Et bien dis donc, Alexandre, tu te spécialises dans des enquêtes pas piquées des vers."

Delanoix n'avait pas dit : enquêtes inimaginables, indescriptibles ou encore "indubitablement inextricables". Non. Il avait choisi le qualificatif "pas piquées des vers". Aurait-il pris des cours de québécois 101, histoire de s'imprégner de la langue du terroir ? Le lieutenant restait tout de même un peu méfiant : "Ouais... si tu veux. Pas piquées des vers comme tu dis. Et jusqu'à maintenant, ça nous mène nulle part... ou partout."

"Oui je vois. Et la maîtresse italienne, elle ? Toujours pas de nouvelles ?" Bien entendu, en digne représentant de la "France galante", Tristan Delanoix, s'intéressait beaucoup aux femmes. D'ailleurs à le voir reluquer les jolies femmes de la Division, on ne s'y méprenait pas. Les belles nanas, quoi ! Dont une en particulier, Judith Chomsky. Et quand on dit que les contrastes s'attirent...

Croyez-le ou non, "ça cliquait" entre le petit inspecteur parisien et la grande Judith !

"Immacolata Orsini ? Non, toujours rien. Aurais-tu une hypothèse, Tristan ? fit le lieutenant avec une pointe de sarcasme dans la voix. Tristan Delanoix fit mine de ne pas le remarquer. Ou peut-être était-il trop occupé à zieuter la belle Judith ?

"Alexandre, tu sembles soupçonner Patterson d'avoir trempé dans quelque chose de pas clair. Et s' il avait mis sa maîtresse dans le secret ? Immacula Orsini travaillait étroitement avec lui, pas vrai ?"

"Où veux-tu en venir ?"

"Bien voici. Partons du postulat qu'elle ait été mise au courant. Introduisons monsieur X, quelqu'un qui aurait eu intérêt à faire parler Guy Patterson. Celui-ci aurait résisté. Mal lui en a pris, le pauvre ! À sa place j'aurais choisi de cracher le morceau... X aurait alors enlevé l'italienne pour l'obliger à poursuivre les travaux de son amant. Lesquels travaux, X voudrait voir achevés, pour une raison Y. "

"Ah, c'est une façon d'envisager la chose, oui." Ça faisait un peu : scénario éculé pour films à la con, mais c'était un angle que le lieutenant n'avait pas envisagé. Il s'en mordit le front, *mais bon...*

"Si seulement on avait une idée de ce sur quoi travaillait Patterson, ça aiderait, fit-il. Le contenu des ordinateurs n'a rien donné. Et l'unité scientifique en est encore à éplucher les monceaux de paperasses qu'il avait chez-lui."

"Et si tu demandais au dénommé Lamer de donner un coup de pouce ? Après tout. Lui aussi travaillait en étroite collaboration avec Patterson."

"Mouais... Mais je ne suis pas sûr de lui. Et puis c'est tout de même un témoin et un suspect potentiel."

"Je comprends mais il faut parfois contourner certaines règles ! Qu'en dis-tu, là ?" Clin d' œil.

Le lieutenant en disait , qu'il était un peu surpris des méthodes policières "à la française".

"Je ne suis pas ici pour te corrompre, Alexandre, protesta Delanoix. Mais au point où tu en es, qu'as-tu à perdre ?"

Ce qu'il avait à perdre ! Ça paraissait que Tristan Delanoix connaissait très peu Brière.

Ce n'est pas lui qui allait se prendre une volée de noms d'oiseaux : "Mouais... je peux toujours essayer."

Devant le peu d'enthousiasme manifesté par son vis-à-vis, le parisien ajouta : "Comme ça nous serons en mesure de voir de quel bois il se chauffe, ce Lamer."

Nous serons en mesure de ... Bon Dieu ! Delanoix était-il en train de prendre les rênes de l'enquête ? *Et bien, ça ne se passera pas comme ça. Non monsieur!* Delanoix perçut-il la lueur assassine dans le regard d'acier trempé posé sur lui ? Toujours est-il qu'il se hâta d'arrondir les angles :

" Bien évidemment, la décision t'appartient, Alexandre."

.....

À la fin de la journée, Tristan Delanoix quitta en compagnie de Judith Chomsky.

"Ils ne perdent pas de temps, ces parisiens ! fit amèrement Léo Nguyen qui avait la belle Judith dans sa mire. Nguyen avait rompu ses fiançailles et depuis lors, on l'avait vu avec différentes minettes à son bras. Apparemment, il rêvait d' ajouter Judith à son palmarès. Cela n'aboutirait pas dans l'immédiat, en tout cas.

Le charme "discret" de Tristan Delanoix semblait avoir opéré.

15

Que se passa-t-il entre Judith Chomsky et l'inspecteur Delanoix ? On ne le sut pas.

Toujours est-il que le samedi suivant, l'inspecteur était libre pour la soirée. Et organiser les loisirs du visiteur faisait également partie des tâches du lieutenant. Service commandé. Brière avait été clair à ce sujet. Le côté "ciguë", voyez-vous !

Or les Lemelin -Denis recevaient Claire Toupin et Giullia Orsini, ce soir-là. Le lieutenant demanda à Tristan Delanoix s'il voulait se joindre à eux. Ce dernier accepta avec plaisir. D'autant qu'il désire sans doute en apprendre un peu plus sur la vie des "autochtones" pensa méchamment Alexandre.

Delanoix s'amena avec fleurs, magnum de champagne et présents pour les enfants. D'entrée de jeu, il fut séduit par l'élégance et la beauté de l'hôtesse. Gracieuse, celle-ci l'autorisa à l'appeler Kim. L'inspecteur de la Sûreté de Paris s'inclina devant elle, et très "vieille France", lui fit le baise-main.

On passa au salon pour l'apéro. Claire et Giullia étaient déjà arrivées et les présentations faites, la conversation s'engagea aisément. Le charme "discret" de Tristan Delanoix faisait merveille auprès des dames. "Ce qui me plaît ici, ce sont vos manières chaleureuses, roucoula-t-il. C'est infiniment rafraîchissant. Chez-nous en France, le climat est pourri, là. Avec la montée du populisme de droite à la Marine Le Pen et son Front national, pour l'ouverture aux autres, nous repasserons."

En l'entendant célébrer la Belle Province, Alexandre songea, non sans un certain amusement, que Tristan Delanoix disait n'importe quoi. Le "parisien" n'était sûrement pas au courant du débat autour de la question identitaire.

Il devait probablement tout ignorer de la mouvance anti "Islam" habilement entretenue par quelques grandes gueules qui confondaient ou faisaient mine de confondre, "musulmans" et islamistes radicaux.

Et il n'avait sans doute pas lu les propos sexistes, voire dégradants, des trolls sur les réseaux sociaux au sujet des "femmes de têtes" comme Kim Lemelin, par exemple. Non, le cousin de France ne connaissait pas bien le Québec. Parce qu'autrement, il aurait peut-être été moins enthousiaste.

Sur les entrefaites, Nicolas vint saluer la compagnie. Ou plutôt, il marmonna quelque chose qui ressemblait à un vague : "Salut".

L'adolescent se fendit quand même d'un "merci" pour le DVD du dernier blockbuster à la mode que Tristan Delanoix lui avait acheté. Il s'agissait d'un truc mettant en vedette un certain Robert Downey Jr. qu'Alexandre ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Kim, beaucoup plus branchée, savait qui c'était, elle. Enfin bref...

Toujours est-il que l'ado s'apprêtait à filer en douce, quand son père l'intercepta : "Nicolas, nous mangeons à 20h00, ne l'oublie pas."

"Ouin..." Sur ce commentaire énigmatique, l'ado mit les voiles. Alexandre leva les yeux au ciel : "Pas moyen de le décoller de son ordinateur, celui-là." Tristan Delanoix sourit benoîtement.

"As-tu des enfants, Tristan ? s'enquit le père, ennuyé par le comportement de son rejeton.

"Non, mais j'ai des amis qui en ont et c'est partout pareil. Même comportement de zombies !"

Là, Alexandre était pleinement d'accord avec "le parisien". Lequel avait reporté son attention sur les jumelles qui s'amusaient sur le tapis avec les nouveaux joujoux apportés par le tonton français.

Et comme les tantines Claire et Giullia avaient, elles aussi, apporté des jouets, les jumelles étaient aux anges. C'était une joie de les entendre babiller et rire.

"Dommage que cet âge heureux ne dure que ce que durent les roses ! s'exclama Tristan Delanoix, sans doute poète à ses heures.

.....

Les jumelles couchées, on passa à table.

Pour l'occasion on avait mis les petits plats dans les grands. Et que dire du menu ! Armande, la nounou et cuisinière émérite, s'était surpassée. Vichyssoise, crevettes en papillotes, blanquette de veau à la sauce "machin", carottes glacées au "quelque chose", pommes de terre à l'ail et au romarin. Clafoutis aux fraises parsemé de framboises et de brisures de chocolat "équitable".

Nicolas vint manger en vitesse et remonta dans sa chambre quasiment en courant. C'était grossier au possible. Le moment ne s'y prêtant pas, Alexandre ravala ce qu'il avait envie de lui dire. Cependant, le fiston ne perdait rien pour attendre, il lui parlerait entre quat' z' yeux ...

Quant aux autres convives, le bon vin aidant, leur conversation allait bon train. Giullia Orsini faisait de louables efforts pour paraître joyeuse mais il était visible qu'elle était rongée d'inquiétude au sujet de sa nièce. Et incidemment, Alexandre avait prévenu son collègue parisien :

"On ne parle pas boulot. Et surtout, aucune allusion à la disparition d' Immacolata Orsini. Trop douloureux, tu comprends." Il faut croire que Tristan Delanoix avait le sens des convenances, car il évita systématiquement le sujet. En revanche, il entreprit de distraire la compagnie avec des anecdotes parisiennes, toutes plus hilarantes les unes que les autres.

Il se permit même quelques boutades à l'endroit de l'actuel président de la République et de ses frasques extra-conjugales : "Tous nos présidents ont couru le guilledou, souligna-t-il, comme si c'était une affaire de fierté nationale.

Kim le relança : "À une exception près, si je ne m'abuse. Le général De Gaulle."

"Mais, très chère Kim, qu'en sait-on vraiment ? De toute manière, il était trop laid et trop occupé à écrire ses Mémoires pour s'amuser à trousser les nanas. Alors, il se rabattait sur sa gonzesse."

"Vous y allez fort, Tristan ! Qualifier Yvonne de Gaule de gonzesse, fit Kim en riant à gorge déployée. La conversation continua sur ce ton léger et quelque peu paillard. Tristan Delanoix était impertinent, truculent et très amusant. Il réussit même à dérider Giullia.

Puis, ce qui allait de soi, il célébra la beauté de l'hôtesse : son teint de pêche, ses yeux de rêve, sa blondeur scandinave, son sourire éclatant, sa taille de guêpe ... Tous les clichés y passèrent.

La cour faite à son épouse agaça-t-elle le lieutenant ? Pas vraiment. D'autant qu'il était pleinement d'accord sur le fond. Les clichés en moins, Kim était tout ce que le "parisien" décrivait et même davantage. Et puis, à aucun moment, Delanoix ne se montra déplacé.

Prévisible, mais pas déplacé...

De toute manière, les Lemelin-Denis se faisaient mutuellement confiance. C'était un couple qui savait cultiver son bonheur et ça marchait !

Somme toute, ce fut un soirée réussie.

.....

Tristan Delanoix repartit la panse pleine, un peu pompette, satisfait de lui-même et enchanté de son samedi soir. En remerciant ses hôtes, il ne manqua pas d'insister sur la chaleur de ce "foyer typiquement québécois". Mentalement, Alexandre ironisa : à quoi peut bien ressembler un foyer "typiquement québécois" dans l'esprit de ce moineau-là !?

Puis ce fut au tour de Claire et Giullia de tirer leur révérence. Avant de quitter, Giullia implora Alexandre du regard. À regret, il fit non de la tête. Il n'y avait pas de bonne façon de le dire...

Immacolata demeurait introuvable.

16

Lundi 9h00, Place Versailles, locaux des Crimes majeurs, salle de conférences.

Le lieutenant avait quelques minutes de retard. Il avait reconduit son fiston à l'école, histoire d'avoir une bonne conversation avec lui. Conversation qui avait duré un plus longtemps que prévu. Qu'est-ce que ça donnerait ? En tout cas, Nicolas paraissait avoir compris. Mais peut-être qu'il voulait simplement que son père lui fiche la paix...

Après avoir déposé son ado, Alexandre avait été pris dans un embouteillage. Des choses qui arrivent. Quand il entra dans salle, l'équipe au grand complet était déjà là. Marie Garneau, Lambert, Judith Chomsky, Léo Nguyen, Liliane Thomas, Dave Sans-Souci, Régimbald, Blondin.

Et... Tristan Delanoix. Qui faisait quoi ?

Il pérerait devant les autres qui buvaient ses paroles comme du petit lait.

L'inspecteur à "la voix d'or" racontait avec force gestes et mimiques une histoire de meurtre crapuleux à la Sorbonne. Il y était question d'une poursuite en Vespa dans les rues de Paris. Poursuite qui s'était terminée par une chute spectaculaire dans la Seine : "Figurez-vous que le coupable était le doyen de la faculté de..."

"Bonjour tout le monde, claironna le lieutenant. Tous les visages se tournèrent vers lui. Qui était cet intrus qui osait rompre le charme ?

Alexandre se sentit brusquement de trop : *Ne suis-je pas chez moi, ici ? À moins que je me sois trompé d'étage ? Surréaliste !*

"Hem... Tristan, fit-il un peu plus sèchement que ne l'exigeait la situation, si tu permets, nous poursuivrons plus tard ce récit sans doute passionnant."

"Mais très certainement, Alexandre, je me tais. Comme tu tardais à arriver, j'amusais la galerie en attendant, fit Delanoix en souriant. Mine de rien, le "parisien" venait de mettre traîtreusement l'emphase sur le léger retard du lieutenant.

Que cherchait-il à accomplir, ce Delanoix ? Alexandre Denis se promet de trouver un prétexte, n'importe lequel, pour occuper le temps et l'esprit de ce visiteur par trop encombrant. Exemple : lui demander de classer des dossiers ou entrer des données dans l'ordinateur. Ou encore, laver le plancher à la brosse à dents. *Ça lui apprendrait à faire ses petits coups par en -dessous.*

.....

"Bon, alors qui commence ?" Le lieutenant ouvrit la session avec un entrain un peu feint, mais ça valait mieux que d'étriper Delanoix. Marie Garneau fut la première à émerger de l'envoûtement général : " Heu... concernant le trafic d'amphétamines, Lambert et moi avons une piste solide, enfin je crois. Raconte, Lambert."

Lambert engouffra en vitesse un muffin aux bleuets, prit une gorgée de café, faillit s'étouffer, mais finit tout de même par articuler : "Nous sommes allés faire un tour sur le campus de l'université et nous avons interrogé pas mal de monde. Des étudiants et des professeurs. Finalement, nous avons trouvé quelqu'un et..."

Afin de permettre à son collègue de finir son café, Marie reprit le crachoir.

"En fait nous avons deux témoins potentiels. Deux étudiantes en biochimie qui ont fait un stage à l' IRMBC. Elles nous ont confirmé l'existence d'un trafic d'amphétamines sur le campus et disent que ça vient du laboratoire et..."

Lambert qui avait terminé son café l'interrompit en plein vol : "Je suppose lieutenant, que vous allez nous demander comment les deux étudiantes peuvent être certaines de ce qu'elles avancent, railla-t-il. Lambert, qui pesait toujours ses mots et ne coupait jamais la parole à qui que ce soit, surtout pas à Marie, sa grande amie, venait de le faire. Et pour dire une ineptie en plus. Du jamais vu.

Le facteur Delanoix ?! Plus agacé que perplexe, le lieutenant se fit grinçant : "Puisque tu lis si bien dans les pensées, Lambert, éclaire-nous."

"Euh... oui. Les étudiantes connaissent bien Immaculata Orsini et jurent que c'est elle qui écoulait le stock sur le campus. Par contre, elles n'ont pas réussi à savoir si Orsini travaillait en solo ou bien si..."

"Elle était de mèche avec quelqu'un. Incidemment, ça me rappelle une enquête que j'ai menée, il y a quelques années. Il s'agissait de..."

Encore ce satané Delanoix ! Quand repartait-il en France, celui-là ? Le lieutenant fit mine de ne pas avoir entendu : "Avez-vous autre chose, Marie ? Lambert ?

"C'est tout pour l'instant, lieutenant." Marie et Lambert auraient pu faire beaucoup mieux. Le lieutenant pensa le leur signaler mais se ravisa. Inutile de laver "son linge sale" en présence d'un étranger : "OK, vous deux. Continuez à fouiller."

"Bien entendu, lieutenant, on ne lâche pas !"

Railleur, leur ton ou... ? Regardant sa montre, le lieutenant constata qu'il venait de perdre une heure à se faire narguer. Il ressentit un urgent besoin d'aller prendre un bol d'air.

"OK, on fait une pause, déclara-t-il, morose.

17

Au retour ... bruits de chaises, papiers, crayons, toux discrètes, rires vite étouffés.

"En ce qui a trait à la filière américaine, où en sommes-nous ? Judith, Léo ? s'enquit Alexandre Denis qui avait, en fait de bol d'air, respiré l'air vicié du terrain de stationnement.

Judith Chomsky prit la parole : "On a finalement trouvé quelqu'un au FBI. La source demande à garder l'anonymat. Paraît-il qu'il y a un complot pour attenter à la vie du Président des États-Unis et..."

Le lieutenant se fit l'avocat du diable. Exercice qu'il n'eut pas trop de mal à faire vu son humeur chagrine : "Oui et alors ? Ce n'est quand même pas le premier complot contre un président en fonction."

"Lieutenant, c'est du sérieux. Assez sérieux pour qu'aux États-Unis, toutes les forces de l'ordre soient sur un pied d'alerte, intervint Nguyen.

"Léo, où est le lien avec le meurtre de Patterson et ses rapports avec l' American Genetics ?"

"Bien, c'est là que le bât blesse, lieutenant. Nous ne le savons pas." Et Nguyen d' amorcer une explication : "Au FBI, la source prétend qu'il n'y avait rien d'autre que des échanges de données scientifiques sans importance et que... En un mot, les américains s'en fichent éperdument. Quand une affaire ne les touche pas de près , ils ne sont pas intéressés. De notre côté... heu... "

Nguyen semblait distrait... : "... les techniciens de la police scientifique ont réussi à isoler une formule dans les papiers de Patterson. Mais ils n'arrivent toujours pas à la relier à quoi que ce soit."

Le sergent-détective haussa les épaules, presque indifférent.

À l'entendre et le voir agir, le lieutenant songea qu'il n'y avait pas que les américains qui s'en fichaient. Aussi, décida-t-il de le laisser tranquille, pour un temps : "Et ton microbiologiste, Marie, qu'est qu'il dit de tout ça, lui ?"

La réponse fusa : "Que ce soit bien clair, lieutenant, Tim Lefèvre n'est pas **mon** microbiologiste. Monsieur Lefèvre est terrassé par une mauvaise grippe et doit momentanément... "

"... se reposer, c'est bien ça ?" Voix cinglante, ondes négatives. Dans la salle l'air se raréfia. Marie Garneau amorça un virage en douce : "Lieutenant, soyons patients. Une grippe, même une grippe d'homme, dure tout au plus quelques jours."

Se rendant compte qu'il exagérait, le lieutenant gratifia Marie d'un sourire. Sourire que la détective lui rendit. Une accalmie bienvenue mais qui ne dura pas, hélas ! Because...

"As-tu tenté d'approcher le dénommé Lamer, comme je te l'ai conseillé, Alexandre ?" C'était encore Tristan Delanoix qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas.

Alexandre Denis serra les mâchoires. Comment faire comprendre à ce type que son rôle était d'observer et d'écouter. Point à la ligne... *Et non*, il n'avait pas repris contact avec Lamer pour lui demander son aide. Et il ne le ferait pas. Et ce n'était certainement pas Tristan Delanoix qui lui dicterait sa conduite. *Merde !*

"Lamer est à Vancouver pour toute la semaine. Une conférence internationale, offrit mollement Léo Nguyen.

"Comment ! Vous ne leur avez donc pas signalé à l'IRMBC qu'ils devaient rester à Montréal. Tant et aussi longtemps qu' un meurtre n'est pas résolu, c'est la marche à suivre, là !"

Et "rebelote", Tristan Delanoix ?!? Le lieutenant prit une longue, très longue respiration avant de questionner ses enquêteurs : "Léo et Judith, expliquez-moi ce qui s'est passé, exactement."

"Nous avons pensé que... pour une conférence à Vancouver... on pouvait faire une exception et nous l'avons laissé aller, bafouilla Nguyen.

Faire une exception ! Ô, comme Delanoix se "bidonnerait" à son retour en France : "Ça ne vous est pas venu à l'esprit de me consulter avant de prendre cette initiative ? articula le lieutenant, s'efforçant de ne pas hurler.

Il y avait du relâchement dans l'équipe. Judith et Léo travaillaient comme des amateurs. Lambert et Marie en faisaient le moins possible. Avant de dire des choses qu'il regretterait sans doute, Alexandre Denis décida d'expédier rapido le reste de la séance de travail.

.....

Le tandem Liliane Thomas et Dave Sans-Souci avait peu de choses à raconter. L'assemblée de la Cellule Papineau se tiendrait le mercredi suivant. Ils y assisteraient et peut-être qu'ils en sauraient davantage à ce moment-là.

Régimbald et Blondin, qui avaient pour mission d'interroger l'entourage de Patterson, en avaient un plus à dire, mais guère plus. Patterson n'avait pas d'amis et ses voisins n'avaient aucune idée de qui il était. Sa famille : outre sa veuve, il n'avait qu'une sœur qui vivait en Angleterre. Laquelle ne s'était même pas déplacée pour les obsèques de son frère.

Bien sûr, il y avait Sheila, sa femme.

Certes, la jalousie est un puissant mobile. Sauf que le meurtre de Patterson ne ressemblait ni de près ni de loin à un drame passionnel. Par ailleurs, Sheila étant riche à craquer, il était clair que l'argent n'était pas pour elle un motif valable. À moins qu'elle soit complètement détraquée et que... :

"Sheila Patterson n'est pas une psychopathe, ça me paraît évident, offrit Régimbald. Reste une hypothèse, un amant."

"Ça t'ennuierait de développer un tout petit peu ? fit sèchement le lieutenant.

"Sheila Patterson était une femme délaissée par un mari qui la trompait à tour de bras. Elle se prend un amant, lequel flaire tout de suite la bonne affaire. Devenir le prince consort d'une femme multimillionnaire, ça donne un fichu bon motif pour tuer le mari, non ?"

Sans-Souci intervint : "Régimbald, sur quoi te bases-tu pour affirmer que Sheila n'est pas une psychopathe ? Es-tu subitement devenu docteur en psychologie !" Le détective venait de servir à son collègue, la médecine que l'autre lui administrait quotidiennement. Oeil pour œil, dent pour dent.

Le lieutenant en eut soudain raz-le bol. Ajoutez au climat déplaisant qui s'installait dans l'équipe : la mort de Patterson, la formule mystérieuse, la Cellule Papineau, la filière américaine, la disparition d'Immacolata Orsini, le trafic d'amphétamines et vous obtenez une bouillabaisse assez indigeste. Alexandre Denis détestait la bouillabaisse. Et comme il en avait suffisamment consommé en présence du visiteur d'outre-Atlantique, il mit fin à *cette session de c-u-l*.

De retour à son bureau, il s'empressa d'appeler la secrétaire du commandant Brière. Celle-ci lui confirma que le départ de l'inspecteur Delanoix était prévu pour le samedi suivant. Soupier de soulagement.

.....

Un autre indice du départ imminent de "l'irrésistible" inspecteur Delanoix.

Le "parisien" sortit tous les soirs de la semaine avec la grande Judith Chomsky. Le couple devait vouloir mettre les bouchées doubles, triples et même quadruples avant le départ du séducteur. Du moins, c'est ce qu'en conclut le lieutenant.

Grand bien leur fasse ! On allait enfin pouvoir travailler en paix.

18

Travailler en paix ! Pas tout à fait. Pas du tout, même.

Tout d'abord, Tristan Delanoix ne repartait pas en France. La secrétaire de Brière s'était-elle mal exprimée ? Le lieutenant avait-il pris ses désirs pour des réalités ? Bref, il y avait eu maldonne. Le "parisien" entreprenait simplement une tournée des régions du Québec. Pour ensuite revenir à Montréal, compléter son stage.

Mais, il y avait pire.

Le mardi suivant le départ du "cousin parisien" pour le Saguenay, on repêcha un corps dans le canal Lachine. Le corps était recroquevillé dans une bâche dont la toile avait été partiellement endommagée par les quelques poissons (pas encore empoisonnés au mercure) qui survivaient dans les eaux glaciales à ce temps de l'année.

Le sexe de la victime. Féminin. Sur elle aucune pièce d'identité. Cependant, elle portait des vêtements signés qui avaient dû coûter une fortune. Elle avait au bras, un bracelet avec le label d'un joaillier montréalais très connu. Donc, il ne s'agissait pas d'une misérable. Qui était-ce ? L'autopsie et les tests d' ADN confirmèrent ce que le lieutenant et son équipe avaient déjà deviné.

C'était Immaculata Orsini.

Probablement tuée un peu avant le moment où Patterson subissait le "traitement de choc" que l'on connaît. Après avoir séjourné dans la flotte pendant deux mois, le corps de la jeune femme n'était pas en très bon état et déterminer de façon précise le moment du décès était à peu près impossible.

C'était même un miracle que l'on ait réussi à tracer un profil génétique et assurer qu'elle n'avait été ni torturée, ni violée. Seule ombre au tableau, on lui avait logé une balle dans la tête. Petit détail, direz-vous, mais détail non négligeable, du point de vue de la victime en tout cas.

La balle étant restée dans le crâne, les tests balistiques prouvèrent que l'arme utilisée était un Colt, modèle américain (11,4mm). Un modèle courant et qui pouvait être la propriété d' à peu près n'importe quel détenteur de permis de port d'arme. Et il y en avait un certain nombre au Québec. Pas autant qu'aux États-Unis, mais quand même.

.....

Salle de conférences, meeting des enquêteurs, sans la présence de Tristan Delanoix, toujours en tournée des régions.

"Ouais, ben, on ira pas loin avec ça ! s'exclama Blondin. On pouvait toujours compter sur lui pour la pensée "éclairante".

"Oh, ça va Blondin. Trouve autre chose, veux-tu."

Régimbald qui faisait équipe avec Blondin, donnait des signes d'exaspération. De plus en plus évidents, d'ailleurs. Sauf que signes d'exaspérations évidents ou pas, le meurtre de la belle italienne ouvrait un autre champ de mines. Avait-elle été tuée pour les mêmes motifs que Patterson ? Motifs dont on ignorait tout. Ou était-ce à cause du petit commerce d'amphétamines, ou encore... ?

Des questions, des questions et encore des questions. Et toujours pas de réponses. Étant donné, qu' Immaculata était la nièce d'une grande amie, des réponses, le lieutenant en cherchait autant, sinon plus que ses collègues : "Bon, désormais, fit-il, Régimbald et Blondin, vous vous concentrez uniquement sur le meurtre d' Immaculata Orsini. Compris."

"Compris, lieutenant." Le "compris" de Régimbald manquait d'enthousiasme.

Ses collègues le remarquèrent, mais personne ne se porta volontaire pour faire équipe avec Blondin à sa place. Bon, cette question réglée ou à peu près, le lieutenant se tourna vers le tandem Liliane Thomas et Dave Sans-Souci : " Votre incursion chez les membres de la Cellule Papineau, ça donne quoi ?" La question manquait de conviction et ça s'entendait.

Depuis quelques jours, Alexandre Denis avait été très pris à droite et à gauche. Dépôts au Palais de justice pour d'autres affaires, visites au labo de médecine légale, rapports d'étapes à fournir, sans parler des engueulades avec Brière. Le tout, pas forcément amusant.

Mais certainement, rien de comparable au jour où il avait dû accompagner Giullia Orsini à la morgue; celle-ci devant identifier formellement le cadavre de sa nièce. L'immense chagrin de son amie lui était allé droit au cœur.

Quand un être cher disparaît, les regrets sont inévitables. Mais quand il ou elle meurt de façon tragique, il y a d'abord cet affreux sentiment d'injustice, de cruel abandon. Ensuite, s'installe la culpabilité du survivant, celle-là dure très longtemps.

Le lieutenant en savait quelque chose. Ses propres parents étaient morts dans un accident d'avion alors qu'il n'avait que quinze ans. Sa première épouse, la mère de Nicolas, était décédée dans d'atroces souffrances. Cancer généralisé.

Oui, le lieutenant savait et comprenait. *Pauvre Giullia.*

"Lieutenant !?"

Perdu dans ses pensées, Alexandre Denis sursauta : "Oui Liliane, tu disais ?"

"Je disais que j'arrive mal à définir les... La Cellule Papineau est un regroupement assez hétéroclite. Des jeunes, des moins jeunes, des cols bleus, des cols blancs, des étudiants, des... J'ai tout de même été étonnée de ne pas voir plus de gens du milieu syndical et du milieu communautaire."

"Et pourquoi donc ?"

"Parce que les discours portaient précisément sur la lutte des classes, le néo-libéralisme, l'hégémonie anglo-saxonne et j'en passe. Incidemment, ils veulent fonder un nouveau parti politique."

Sans-Souci intervint : "À propos de nouveaux partis politiques, si nous remontons un peu dans l'histoire du..." Nul doute, le sergent-détective s'apprêtait à se livrer à son dada favori, l'Histoire avec un grand H. Le lieutenant s'interposa : "Pas de digressions. Tenons-nous en au sujet, s'il-vous-plaît."

Dave Sans-Souci s'inclina, bon prince : "Pour en revenir à l'assemblée, moi aussi je croyais qu'on aurait surtout affaire à des gens de la gauche et bien ce n'est pas du tout comme ça que ça s'est passé. J'ai même repéré quelques skin heads, des néo-nazis et... Bon, à chacun son style bien sûr, mais je me suis demandé pourquoi on les tolérait dans l'assemblée. Faut croire qu'ils ont besoin de nouveaux membres et qu'ils ne sont pas regardants quant à la qualité des adhérents."

Liliane hocha la tête : "Dave a raison de dire que... Tout au long de la réunion, les dirigeants n'ont pas cessé de répéter qu'ils voulaient être inclusifs, rassembleurs. N'empêche que c'était étrange. "

"Dites donc vous deux, allez-vous aboutir ? Ou bien vous parlez seulement pour parler."

Régimbald cherchait la bagarre. Et tout était à parier qu'il finirait par la trouver. On avait qu'à examiner le langage corporel de Dave Sans-Souci pour s'en assurer.

Le lieutenant songea avec nostalgie au "zéphyr" qui soufflait sur son équipe à son retour de sabbatique. Des années-lumière avant ? Mais non, à peine une couple de mois.

"On fait une pause, déclara-t-il.

19

Une vingtaine de minutes plus tard, tout le monde était de retour. Les esprits semblaient s'être calmés. Et peut-être que les idées seraient plus claires aussi. *Était-ce trop demander ?* Malgré les vents contraires, le lieutenant se voulut positif : "Alors, Liliane et Dave, je me trompe ou vous vous préparez à nous dire des choses importantes ?"

Les deux sergents-détectives souriaient. C'était bon signe.

"Raconte Liliane, c'est toi qui l'a repéré en premier, fit galamment Dave Sans-Souci. Liliane rosit : "Merci Dave. Lieutenant, vous savez le grand type, celui qui est venu vous rencontrer, il y a quelque temps. Je l'ai aperçu à la sortie."

"Le directeur de l'IRMBC, Cyprien Nelson ?"

"Lui-même, lieutenant. Il était en compagnie d'un jeune punk."

"D'un jeune punk ?!" Le lieutenant imaginait mal Cyprien Nelson flanqué d'un jeune punk. Et qui plus est, assistant à une assemblée à caractère... *au fait, quel caractère exactement ?*

"Lieutenant, j'ai même pris une photo avec mon "cell". Voyez."

Le lieutenant examina la photo. C'était effectivement Cyprien Nelson, une main sur l'épaule d'un tout jeune punk : "J'espère que tu as fait en sorte de ne pas être repérée, Liliane." Il aurait dû le savoir pourtant. On ne mettait pas impunément en doute les compétences de la détective.

Elle lui lança un regard furibond : "Lieutenant, je ne suis pas née de la dernière pluie. Je vous prierais de le noter, une fois pour toutes."

Dave Sans-Souci se hâta d'intervenir : "D'ailleurs, nous étions déguisés, lieutenant.

"En militants altermondialistes, précisa Liliane, comme si ça allait de soi.

"En... militants altermondialistes ! Et selon toi, ma très chère Liliane, ça ressemble à quoi un militant altermondialiste ?"

"Lieutenant, rappelez-vous, le style que j'avais il y a cinq ans, fit la très chère Liliane, légèrement redescendue "de ses grands chevaux". Elle avait même un soupçon de regret dans le regard en repensant à l'époque où elle portait fièrement ses cheveux hérissés en pointes et colorés en vert lime, jaune citron ou bleu cobalt : "Il m'a suffi d'un shampoing colorant et d'un peu de gel dans les cheveux, un pull noir et un jeans troué et voilà, le tour était joué."

"J'ai procédé à peu près de la même façon, compléta Sans-Souci.

"Oh, wow ! Génial. Quelle finesse, quelle imagination, vous deux ! raila Régimbald.

"Tu aurais fait quoi à notre place, toi ? Monsieur- je- suis- parfait !" Liliane menaçait de remonter à l'attaque, si bien que le lieutenant s'interposa rapidement :

"Donc, vous comptiez vous fondre dans le décor. Fort bien. Mais ça ne m'explique pas ce que fabriquait le docteur Cyprien Nelson en compagnie d'un jeune punk dans une assemblée, ma foi... d'un genre difficile à définir."

L'intervention porta fruit.

Tout le monde commença à s'interroger sur la présence d'un scientifique de haut niveau, accompagné d'un jeune punk, dans une assemblée d'un "genre difficile à définir". Des hypothèses saugrenues, voire complètement folles furent mises de l'avant.

Finalement, on s'entendit pour reconnaître qu'on ne trouverait pas d'explication au mystère. Enfin, pas tout de suite. On passa donc aux autres aspects de l'enquête.

Primo : la filière américaine.

Judith Chomsky et Léo Nguyen n'avaient rien de nouveau à raconter. Toutefois, et ça n'avait certainement rien à voir avec l'enquête en cours, la grande Judith, étrangement rêveuse depuis le départ de Tristan Delanoix pour le Saguenay, vérifiait régulièrement ses textos et souriait aux anges.

Secundo : la mystérieuse formule trouvée dans les papiers du docteur Patterson.

Marie Garneau donna des nouvelles du microbiologiste Tim Lefèvre. Enfin remis de sa grippe, le scientifique à la pige était de retour. Et en compagnie des techniciens de la police scientifique, il s'activait au décodage de la dite formule. Laquelle continuait à donner beaucoup de fil à retordre à toutes ces têtes bien faites et hautement scientifiques. À suivre...

Le lieutenant ne fit aucun commentaire. Il opta pour une neutralité bienveillante.

Tertio : l'IRMBC et le trafic d'amphétamines.

Deux détails. À l'IRMBC, le docteur Lamer était revenu de Vancouver. Et sur le campus de l'université, le marché noir d'amphétamines continuait de plus belle : "Pour l'instant, rien ne permet de penser qu'il y a un lien de cause à effet entre le retour de Lamer et le marché noir, affirma Nguyen. Depuis le cafouillage autour de la conférence à Vancouver, Nguyen était prudent.

"Bon. Autre chose ? "

"Non, rien d'autre. À l'impossible, nul n'est tenu, lieutenant ! fit Nguyen, très ferme."

À l'impossible nul tenu. *Et ben dis-donc, un nouveau leitmotiv !* Le lieutenant éprouva une autre bouffée de nostalgie mais décida de la balayer sous le tapis. Inutile de troubler une paix déjà très fragile. Et comme le monde du crime ne s'était pas arrêté de tourner après les décès de Patterson et d'Immacolata Orsini, on passa aux autres dossiers.

Et il y en avait plusieurs.

20

Les obsèques d' Immacolata Orsini eurent lieu à la fin de la semaine.

L'église était pleine à craquer. Ses collègues de l' IRMBC, des professeurs de l'université, des étudiants, ses parents venus d'Italie, Claire et Giullia, leurs collègues, leurs amis. Kim et Alexandre, presque de la famille et... les inévitables reporters.

Étrangement ou peut-être pas, le meurtre d' Immacolata Orsini avait fait plus de bruit que celui du docteur Patterson. Certes le meurtre de Patterson était plus horrible dans sa facture mais l'assassinat de sa maîtresse ajoutait un côté croustillant à l'affaire. Du point de vue de certains médias : sexe et meurtres, quelle aubaine !

Évidemment, la présence de Kim et Alexandre, un couple charismatique, connu du public, ne passa pas inaperçue. Dès qu'ils les avaient vus, les reporters s'étaient rués sur eux. Kim Lemelin signala poliment à ses collègues de la presse à potins que : c'était à titre privé qu'ils étaient là. Kim avait de la considération pour ses confrères, alors qu'Alexandre en avait beaucoup moins.

Pour une certaine catégorie de reporters en tout cas : "Heureusement que tu es là pour nous débarrasser de cette engeance, murmura-t-il à l'oreille de sa femme.

"Ils ne font que leur boulot, Alexandre, lui rétorqua-t-elle à mi-voix.

"Mouais, fit distraitement le lieutenant. Même s'il était là pour offrir son support à des amies très chères, il se considérait un peu en service commandé. Depuis le début, il n'avait cessé de scruter attentivement l'assistance.

Qui sait, peut-être que parmi tous ces gens, se dissimulaient un ou des meurtriers ? Ça c'était déjà vu. Une sorte de besoin de s'assurer que la victime était bien la bonne. Une façon de se repaître du chagrin des proches. Un tueur est un tueur jusqu'au bout.

Alexandre s'intéressait spécialement aux gens de l'IRMBC. Il y avait parmi eux des têtes qui ne lui plaisaient guère. Cyprien Nelson, pour n'en nommer qu'une. Le docteur Lamer, lui, brillait par son absence. *Tiens ! Tiens !* Il faudra tirer ça au clair, pensa-t-il. Il allait poursuivre son survol quand Kim lui toucha le bras : "On s'en va au Crématorium, Alexandre."

Merde ! le Crématorium. S'il y avait un endroit qui lui répugnait quasiment autant que le laboratoire de médecine légale, c'était bien le Crématorium. Les rares fois où le lieutenant y avait mis les pieds, il en avait eu des sueurs froides. Des sueurs froides dans un endroit où l'on incinère !? Paradoxal, mais on ne choisit pas ses allergies.

Les parents d'Immacolata avaient demandé la crémation. Alexandre leur jeta un coup d'oeil discret. Beau couple dans la cinquantaine. La mine dévastée, mais très digne. Le père lui rappelait vaguement Marcello Mastroianni, l'un de ses acteurs favoris au temps, très lointain, où il avait le loisir de fréquenter les cinémas de répertoire. Les films d'Antonioni, de Fellini, d'Ettore Scola.

La mère était très belle. Et pour continuer dans les références cinématographiques, le lieutenant lui trouva une ressemblance avec Sophia Loren. D'ailleurs de son vivant, Immacolata avait, elle aussi, une allure à la Sophia Loren. De quoi aurait-elle eu l'air à cinquante ans ? Question oiseuse.

Immacolata n'aurait jamais cinquante ans. Le lieutenant ressentit une sorte de tristesse. Pour elle, pour ses parents, pour Giulia. *Quel gâchis !* Se tournant vers Kim, il vit qu'elle se faisait la même réflexion. Ils pensaient souvent la même chose au même moment. Brusquement, il éprouva un besoin irrésistible de lui serrer la main, très, très fort. Kim lui sourit. *Sa Kim. Dieu qu'il l'aimait !*

La cérémonie terminée, la famille immédiate et quelques intimes se retrouvèrent dans un restaurant. Le restaurant d'un lointain cousin de la famille Orsini, rue St-Laurent dans la petite Italie. Le même, où presque six ans auparavant, Kim et Alexandre avaient célébré l'anniversaire de Claire Toupin en compagnie de Giullia Orsini et d'amis très proches.

Ç'avait été une fête mémorable. Aux autres tables, les convives s'étaient joints à leur groupe pour chanter "Bonne anniversaire ma chère Claire, c'est à ton tour de... "

Cette fois, personne ne chanta.

21

"Lieutenant, lieutenant, ils ont trouvé !"

Marie Garneau, les yeux brillants, venait de faire irruption dans le bureau du lieutenant.

"Qui a trouvé quoi, Marie ? fit-il, la regardant comme s'il la voyait pour la première fois. Marie, la calme, la pondérée, était entrée en coup de vent dans son bureau, sans frapper ni rien. Chose qu'elle ne se permettait jamais.

"Ah, lieutenant, c'est tellement excitant ! Tim Lefèvre et la police scientifique ont enfin décodé la formule de Patterson. Tenez, regardez." La sergent-détective braqua une feuille sous le nez du lieutenant.

H₂O, Po; m. at. 210; no. at. 84 – /+ Ra G, Pu.94 / U at. 238,03; no. at. 92, dens. 18,95 = O, m. at. 16, no. at. 8 = 429 + H, no. at. 1 \ D, at. 2 (ADN P 14.16 * 03% = B12) x 2 40 # 740* 0,4 ' H₂O, 5545 # O, CO₂..... et ça continuait sur une demi- page !

"Intéressant, mais beaucoup trop simple ! Personnellement, j'aurais préféré des équations plus élaborées, plus subtiles. Ouais, définitivement pas assez pointus, ces calculs !"

"Lieutenant, ne vous moquez pas. C'est sérieux." Marie n'avait pas l'air de goûter la plaisanterie. L'humour n'étant pas au rendez-vous, le lieutenant prit le parti d'écouter.

"Il s'agit d'une molécule dont on a modifié les... Vous savez lieutenant, au début du XIX, on définissait la molécule comme un ensemble électriquement neutre d'atomes unis les uns aux autres par liaison chimique qui... "

Où va-t-on avec ça, Marie ? Le lieutenant se tassa sur sa chaise.

Et Marie de continuer sur le même tempo. Plus elle parlait, plus il avait l'impression d'être traité comme un vieil oncle dur de la feuille et un peu crétin sur les bords. Marie détachait les syllabes et à l'entendre, on aurait cru qu'elle dévoilait les secrets du Grand Architecte de l'Univers ou encore de l'Oeuf Cosmique.

"À ce qu'il paraît, Patterson aurait trouvé le moyen de modifier la molécule d'un corps, qui comme chacun le sait, est formée d'atomes et..."

Comme chacun le sait ! *Ô Marie, vas-tu finir par aboutir à du concret ?* Le lieutenant écoutait toujours mais, de moins en moins patiemment.

"Pour faire une histoire courte..."

Ah, enfin !

"... et c'est là que ça devient inquiétant. Introduite dans un corps humain, cette molécule modifiée vise à changer radicalement le comportement humain. Elle brasserait les atomes de telle façon que le cerveau en serait complètement chamboulé. Exemple : quelqu'un avec des idées de gauche se mettrait à penser à droite de la droite et vice-versa ou encore, ne penserait plus du tout."

"Ouais... ce que tu me décris-là, Marie, ressemble étrangement à certaines expériences de lavage de cerveau. Et ce n'est pas vraiment nouveau, nouveau."

"En effet mais, supposons que quelqu'un décide de mettre cette formule en application, soit en ciblant une personne, soit par diffusion en aérosol dans l'atmosphère. Vous saisissez le danger, lieutenant ?" Le lieutenant ne pipait mot. Marie se méprit et crut qu'il ne comprenait pas : "À la limite, cette molécule génétiquement modifiée pourrait être introduite en chacun de nous et nous transformer en robots sans que nous puissions nous protéger de quelque manière que ce soit."

"Remarque que ça ne changerait pas grand-chose. Beaucoup se comportent déjà en robots."

"Lieutenant, vous êtes de mauvaise foi. Laissez-moi vous expliquer, je... "

Venons-en au fait, Marie... Le lieutenant était à deux doigts de perdre patience : "Ne le prends pas mal, mais es-tu certaine d'avoir bien saisi ce qu'ont dit les membres de la police scientifique et hum... monsieur Tim Lefèvre ?"

"J'ai fait de mon mieux, lieutenant. Mais j'avais prévu que vous me feriez ce coup-là."

Marie s'était légèrement braquée : "Voici les notes explicatives, **qu'à ma demande**, ils ont préparées **à votre intention**." Le ton avait monté d'au moins une octave. Visiblement, la sergent-déetective n'était pas contente. Le dossier, qu'elle avait en main, atterrit brutalement sur le bureau du lieutenant. Elle s'apprêtait à sortir du bureau, drapée dans sa dignité, quand...

"On fait la paix, Marie ?" Alexandre Denis avait dit ça avec un sourire, qu'il croyait désarmant, mais qui ne réussit qu'à être piteux. Marie Garneau était parmi les meilleurs éléments de son équipe d'enquête. Une femme intelligente, une femme de cœur, une mère exceptionnelle et il la respectait infiniment. Ne voilà-t-il pas, qu' en voulant jouer au plus fin, il venait de la blesser. *Pas génial !*

"Mmmm... oui, on fait la paix." Marie Garneau n'en voulait jamais très longtemps à quelqu'un. Toutefois... : "Mais faites-moi plaisir, lieutenant, lisez le rapport au complet. Attentivement de préférence." Sur ces paroles aigres-douces, la policière quitta la pièce.

Une demi-heure plus tard, le lieutenant convoquait tout le monde pour une réunion d'urgence. Marie Garneau ne s'était pas trompée. C'était très sérieux.

22

Quand le chef-enquêteur arriva dans la salle de conférences, toute l'équipe était sur un pied d'alerte. Et ... Tristan Delanoix était de retour. Alexandre n'était pas heureux mais fit comme s'il l'était : "Ça va Tristan ? Content de ta tournée des régions ?"

"Ah, mon vieux, c' était quelque chose, là ! J'ai goûté à des plats savoureux. La tourtière du Lac-St-Jean, le sirop de poteau, les oreilles de criss, les pets de sœur et j'en passe."

Oui c'est ça, Delanoix, fais nous grâce du reste ! Les vœux secrets du lieutenant furent exaucés. Tristan Delanoix se tut car, pas plus que les autres, le "parisien" n'avait pas le cœur aux anecdotes, ce matin-là. Marie Garneau les avait déjà mis au parfum.

Des mots comme plutonium, polonium, silicium, uranium, deutérium et des phrases finissant par "hautement toxiques, potentiellement mortels amalgamés à... détournés de... soumis à..." résonnaient dans leurs têtes, comme autant de glas. Les plus imaginatifs se voyaient déjà essayant de subsister dans un monde à l'air devenu irrespirable et peuplé de zombies. Car...

... dans les notes explicatives remises au lieutenant, il y avait également un volet encore plus explosif, si l'on peut s'exprimer ainsi : "Diffusé en aérosol dans l'atmosphère, le produit pourrait détruire l'équilibre écologique de la planète."

Alors... oublions, les gaz à effets de serre, la bombe atomique, la bombe à hydrogène, le gaz Sarin, le virus Ebola, la crise de la vache folle, le SRAS etc... Ce qui menaçait le monde était pire que pire ! Toute l'équipe attendait fébrilement le verdict du lieutenant.

On voulait une prise de décision, n'importe laquelle, pourvu qu'elle fut la bonne. Bien conscient, des attentes à son égard, le lieutenant s'exprima avec plus d'assurance qu'il n'en éprouvait : "Bon, vous êtes bien conscients tout le monde, que si cette "trouvaille" tombe dans de mauvaises mains, c'est la fin de l'humanité telle qu'on la connaît."

Personne ne le contredirait sur ce point.

"Je propose donc de regrouper nos forces. Fini les tandems."

"Bonne idée, lieutenant, je suis d'accord." C'était dit avec un enthousiasme démesuré. Et qui venait d'approuver une solution aussi simpliste ? Nul autre que Régimbald. Soulagé de ne plus faire équipe avec Blondin, le sergent-détective en avait perdu tout sens critique.

En revanche sa collègue Judith Chomsky était loin d'être satisfaite de la mesure annoncée : "OK, lieutenant, mais on fait quoi à part ça ?"

"On fait quoi ? C'est précisément pour en discuter que nous sommes réunis, Judith. Je n'ai certainement pas la prétention de savoir quoi faire en ce moment." C'était un fait, Alexandre Denis n'avait aucun plan précis à présenter. Qu'est-ce qu'ils s'imaginaient tous, qu'il avait la science infuse !

C'était trop récent, cette bombe qui leur tombait dessus. La modification du code génétique, l'équilibre écologique menacé et éventuellement la destruction de toutes les espèces, végétales et animales ! Le lieutenant n'avait que des questions : "Qui aurait intérêt à exploiter une pareille découverte, ne serait-ce qu'à petite échelle. Qui ? Le personnel de l'IRMBC ? Possiblement les gens de la Cellule Papineau ? Certains gouvernements, les... ?"

"Sans compter les gens de l' American Genetics and Survival Inc. " Dave Sans-Souci tenait à sa filière américaine. Et il n'avait peut-être pas tort. Ses collègues en remirent et s'ensuivit un concert de réflexions et d'extrapolations toutes plus farfelues les unes que les autres.

Ce qui eut pour effet de déstabiliser Blondin qui l'était déjà suffisamment : "Oui, mais on oublie une chose, dit-il, la voix tremblante. Ça fait des semaines que la police scientifique pioche dans les papiers de Patterson et on vient juste de trouver. Alors, j' vois pas... "

"Tu ne vois pas quoi, Blondin ? demanda doucement Alexandre Denis.

"Ben, on n'a rien trouvé dans ses ordinateurs, ça fait qu'on peut penser que personne d'autre que nous est au courant de la maudite patente. Et pis, y a- tu quelqu'un d' assez fou pour mettre en pratique ces torrieuses d'idées-là ?"

Sans-Souci se fit un devoir de nuancer : "Oui, il y a du monde assez fou pour vouloir en profiter. Sinon, pourquoi aurait-on torturé Patterson ? Es-tu capable d'expliquer ça, Blondin ?"

"Et si on avait affaire à un simple maniaque plutôt qu'à... ?"

"Je ne crois pas, Blondin, intervint le lieutenant. Un simple maniaque aurait tué à nouveau. Enfin c'est l'évolution normale dans ces cas-là. Avec ce qu'on vient d'apprendre, il nous faut chercher ailleurs. Analyser davantage le profil du docteur Patterson. On ne l'a pas suffisamment fait."

"Lieutenant, puisque vous parlez du profil de Patterson, j'ai effectué certaines recherches. Quelque chose me tracassait concernant ses soi-disant origines. Lord Durham, vous vous souvenez lieutenant ?"

"Mais oui, Sans-Souci. Et alors ?"

"Je me suis rendu à la Bibliothèque nationale et j'ai parlé à quelqu'un qui s'y connaît en généalogie et voici ce que j'ai rapporté."

Pour appuyer ses dires, Sans-Souci produisit une copie de l' arbre généalogique de la famille Patterson. Il était clair qu'aucun Durham n'y était mentionné. On aurait pu en rester là et cela aurait sans doute été une bonne idée. Mais Sans-Souci n'avait pas terminé sa démonstration :

"J'ai fouillé dans mes livres de références et j'ai trouvé un détail concernant son séjour au Canada. Durham aurait eu une aventure avec une autochtone, une certaine Katéri Tékanaki."

Ce n'était pas le genre de profil auquel le lieutenant avait fait allusion : "Mouin..., fit-il, incapable de cacher sa déception.

En dépit de la mine déconfite de son chef, Sans-Souci continua : "Katéri Tékanaki figure dans l'arbre généalogique de Patterson. 1839, elle épouse un certain John Patterson. Elle lui donne cinq enfants, dont Edward qui épousera par la suite une dénommée... "

"Excellente recherche, Dave, mais je ne vois pas ce que ça change."

"Moi non plus, lieutenant. Mais au moins, on sait que l'ancêtre de Patterson était un enfant naturel de Durham et d'une autochtone. Je tenais à ce que ce soit précisé, c'est tout."

Dave Sans-Souci avait l'air froissé.

"Encore une fois, bravo Dave !"

Sur cet encouragement plus ou moins sincère, le lieutenant mit fin à la session. Inutile de prolonger une réunion qui ne passerait pas à l'histoire. *Une de plus*. Le monde était au bord de l'abîme mais ça n'empêchait pas les ego d'être à fleur de peau. *Navrant...*

23

Dans les jours qui suivirent, des ego, le lieutenant allait en froisser au moins deux autres. Et pas les moindres. Il s'agissait de ceux des docteurs Nelson et Lamer qu'il convoqua au Centre d'enquêtes. Histoire d'arrondir les angles, il les rencontra dans son bureau, séparément bien entendu.

À tout seigneur tout honneur, il commença par Cyrien Nelson, lequel se présenta flanqué de son avocat. Alexandre Denis aurait pu tout aussi bien le convoquer dans les toilettes du département. Même l'offre d'un café n'arrondit rien du tout. La condescendance "naturelle" du directeur de l'IRMBC se mua rapidement en ce que l'on pourrait qualifier de rage non contenue : "C'est une véritable inquisition ! glapit-il. Je refuse de répondre à cette question."

Le lieutenant venait de lui demander ce qu'il faisait à l'assemblée de la Cellule Papineau et manifestement, cela ne lui plaisait pas. "Vous refusez de collaborer avec la justice, Nelson ?" Plus question de donner du "docteur" à son interlocuteur.

Cependant, s'il croyait le déstabiliser, il se gourait. L'autre le menaça de se plaindre en haut lieu : "Lieutenant, j'ai des relations et je vous préviens, à ce rythme, vous risquez de vous retrouver simple patrouilleur dans très peu de temps."

"Vous n'êtes pas sans ignorer, Nelson que je peux apprendre par d'autres sources, ce que vous fabriquez ce soir-là avec un jeune punk."

"Et bien cherchez, lieutenant, si vous en êtes encore capable qu'en j'en aurai terminé avec vous." Exit, le directeur de l'IRMBC. Une rencontre brève mais intense.

Nelson sortit en claquant la porte, certain d'avoir rivé son clou à cet impertinent lieutenant. C'était très mal connaître Alexandre Denis. Pas une minute, il n'avait été ébranlé. Pas même une seconde. Des "Nelson" il en avait vu d'autres et des plus coriaces.

Le scientifique pouvait toujours mettre ses menaces à exécution. Au pis-aller, il aurait droit à une "session intensive" avec le commandant Brière. Ça tomberait bien parce qu'il se sentait d'attaque.

.....

"Ouais... lieutenant, c'était toute une prise de bec ça. Pas commode, le Nelson !"

Régimbald avait assisté en silence à la rencontre. De toute manière, même s'il avait voulu placer un mot, il n'en aurait pas eu l'occasion.

"Pas commode, en effet, ricana Alexandre.

"Euh... venez-vous manger un morceau avec nous ? On va à..."

"Non pas aujourd'hui, je vais prendre un sandwich à la cafétéria. On se voit plus tard. N'oublie pas, on voit Lamer à 14h00." Luncher avec l'équipe était une forme de détente qu'Alexandre Denis pratiquait à l'occasion. Sauf que ce coup-ci, il préférait rester seul dans son bureau.

Pour réfléchir et fourbir ses armes.

Quelque chose ne tournait pas rond dans cette affaire. Mais quoi ? Son équipe et lui faisaient-ils les bons recoupements ? Il y avait tant de haine dans la façon dont Patterson avait été tué. Et le meurtre d'Immaculata était-il lié à celui de son amant ? Ce n'était pas le même modus operandi, en tout cas. Et pour la formule de Patterson, Nelson était-il au courant ?

Le lieutenant aurait aimé lui poser la question. Dommage, il n'en avait pas eu le loisir. Chose certaine, Nelson était sur la défensive. Et Lamer, lui, savait-il pour... ? Les pensées se bouscuaient dans la tête un peu trop pleine du lieutenant.

Si bien qu'il se mit à divaguer sur le cas de Tristan Delanoix.

Qu'est-ce qu'il foutait réellement au Québec, celui-là ? Mis à part bouffer des pets de soeur et s'envoyer en l'air avec la belle Judith ? D'ailleurs, cette relation, ça rimait à quoi ? Tristan Delanoix était beaucoup plus âgé que Judith. Il devait bien avoir dans la cinquantaine alors que Judith... Étrange que l'arrivée du "parisien" ait coïncidé avec le début de l'affaire Patterson.

Delanoix était-il bien qui, il prétendait être ou... ?

.....

14h00 : rencontre avec le docteur Lamer.

D'entrée de jeu, le lieutenant souleva la question de son absence aux obsèques d' Immaculata

Orsini : "Tous vos collègues y assistaient, Lamer. Alors pour quelle raison, n'y étiez-vous pas ?"

"Là, lieutenant, vous allez trop loin. Je n'ai pas à répondre à ça."

Lamer grimaçait comme quelqu'un qui aurait mal digéré un repas surgelé passé date. Son attitude différait complètement de celle qu'il avait eue quand le lieutenant l'avait rencontré à l' IRMBC. Ce coup-ci, Lamer ne paraissait nullement disposé à s'expliquer.

Et bien, ça n'allait pas se passer comme ça. Le lieutenant se mit à le mitrailler de questions sur sa relation avec Immaculata. Les dates, les lieux, les gens qu'ils fréquentaient. Ce qu'ils mangeaient au petit déjeuner. Allaient-ils souvent dans les bars ? Quels bars ? Allaient-ils dans des motels ? Tout juste s'il ne demanda pas la couleur des draps et des serviettes de bain.

Alexandre revint sur la rupture. Quand s'était-elle réellement produite ? Était-ce avant ou après que la jeune femme fut devenue la maîtresse de Patterson ? Lamer répondait par monosyllabes. Et ça commençait à être très irritant.

"Vous avez intérêt à collaborer, Lamer. Parce que nous n'en resterons pas là, croyez-moi."

Encore une fois, pas de "docteur Lamer". C'était Lamer tout court. Réduire le statut d'un témoin récalcitrant à sa plus simple expression était une bonne vieille tactique qui finissait par payer la plupart du temps. Avec Lamer, ce n'était pas donné. Mais petit à petit, la carapace se fissurait.

Lors de son premier entretien avec le lieutenant, Lamer n'avait pas joué franc jeu, et ça n'était pas un tour à lui jouer. Lamer l'apprenait à ses dépens.

Tant et si bien qu'il finit par "s'ouvrir" un peu. Contrairement à ce qu'il avait prétendu, sa relation intime avec Immaculata durait encore au moment de la disparition de la jeune femme. Et oui, elle couchait avec les deux. Patterson et lui. Lamer offrit une précision qu'on ne lui demandait pas : "Pas en même temps, évidemment."

"Patterson était-il au courant de votre liaison ?"

"Je... ne crois pas... non." Lamer avait hésité. Le lieutenant le nota mais n'insista pas : "Et les amphétamines, vous en preniez, vous aussi ?"

"Oui, lieutenant... mais pas autant qu'elle."

"Donc, prendre des amphétamines n'est pas contre vos principes, fit le lieutenant, sarcastique.

"Non, ce n'est pas contre mes principes."

"Et le marché noir, est-ce contre vos principes ?"

"Je... je vous le jure, lieutenant... je n'ai rien à voir avec ça."

"Mais vous n'ignoriez pas qu' Immaculata faisait du marché noir." Quand le lieutenant passait quelqu'un aux rayons X, ça pouvait faire mal. Dans le cas présent, à voir le désarroi du jeune scientifique, ça commençait à être très douloureux : "Je... je... j'étais au courant ... mais..."

Les hésitations et les non-dits de Lamer augmentaient en fréquence.

"Lamer, avez-vous tué votre maîtresse ?"

"Non, je vous jure que non !" Lamer avait quasiment hurlé.

Un cri du cœur ? : "Vous savez qui l'a tuée ?"

"Mais... non voyons ! Comment le saurais-je ? Je vous jure que non."

Décidément, Lamer "jurait" beaucoup. Un peu trop au goût d'Alexandre Denis. À l'en croire, le jeune scientifique ignorait à peu près tout sur tout.

.....

Lamer parti, Régimbald, qui avait suivi attentivement la joute, dressa, à sa manière, le portrait du personnage : "Ouais, je ne lui donnerais pas le bon Dieu sans confession à celui-là."

Côté caractère, Régimbald s'était amélioré depuis qu'il avait dit adieu à la bamboche en épousant la mère de son enfant, Monique, une sympathique urgentologue. Certes, il n'avait pas beaucoup d'indulgence pour les petits travers des autres, mais qui en avait ?

Côté métier, le sergent-déetective avait un pif très sûr et le lieutenant lui faisait confiance : "Moi non plus, Régimbald, fit-il, je ne lui donne pas le bon Dieu sans confession. Mais ça n'en fait pas un assassin, pour autant. À ton avis ?"

"Disons-le comme ça, lieutenant, lui et Nelson ne sont pas blancs comme neige."

"Quelque chose nous échappe dans tout ça. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus."

"On va trouver, lieutenant. On va trouver."

"Si tu le dis, Régimbald, on va trouver."

24

Ça brassait pas mal dans la Belle Province. Les mesures d'austérité implantées par le gouvernement en place et rentrées de force dans la gorge des contribuables passaient mal. À peu près tout le monde écopait. Sauf les très riches, bien entendu. Ceux-là continuaient à engranger des profits faramineux au dépens de tout un chacun.

Et tout un chacun commençait à trouver que ça allait bien faire, les paradis fiscaux, les primes de départ démesurées, les comptes de dépenses injustifiés, les hausses de tarifs, les réductions de services et tout le reste.

Parmi les formules que les politiciens utilisaient pour endormir le "bon peuple", une expression avait refait surface : en amont. "Dans l'intérêt de tous, nous devons aborder la situation en amont, racontaient-ils à qui mieux mieux et à tort et à travers.

En amont, dans l'intérêt de tous ?!? Ben, dis-moi donc !

Alors que le gouvernement ramait "en amont", les manifestations se multipliaient "en aval". La morosité ambiante était si forte que beaucoup cherchaient une solution de rechange. Et lentement, plusieurs se tournaient vers le nouveau parti politique issu de la Cellule Papineau.

Le Parti du peuple.

Affirmer que ce parti avait le vent dans les voiles était peut-être un peu prématuré, n'empêche qu'il faisait son petit bonhomme de chemin. Son site WEB comptait les "J'aime" par milliers. Et les médias traditionnels s'intéressaient de plus en plus à son chef, un certain Normand Bérubé.

Le lieutenant Denis n'avait pas vraiment pris au sérieux la Cellule Papineau. Mais sa transformation en parti politique redonnait un "nouveau souffle" à son enquête. Du coup, la présence de Cyprien Nelson à une assemblée de la Cellule Papineau devenait urgente à tirer au clair.

Et comme Nelson ne voulait rien entendre et avait effectivement porté plainte contre lui, le lieutenant allait prendre le taureau par une autre corne.

Et cette autre corne avait pour nom, Normand Bérubé, le chef du Parti du peuple, lequel se proclamait "un vrai citoyen du pays du Québec." !?!

.....

Ce fut en compagnie du sergent-détective Marie Garneau qu'Alexandre Denis se rendit rencontrer le nouveau chef de parti. Pourquoi Marie Garneau ?

Un : parce qu'elle était une excellente détective et deux, parce que depuis qu'il avait commis l'impair de mettre ses capacités en doute, Marie Garneau restait sur son quant-à-soi et le lieutenant en éprouvait du chagrin. Si bien que dans son esprit, demander à Marie de faire équipe avec lui était une façon comme une autre de faire amende honorable.

Normand Bérubé les reçut dans un modeste local. Son parti n'avait peut-être pas encore eu le loisir d'organiser des levées de fonds en utilisant des prête-noms comme ça se pratiquait dans d'autres partis. Et puis, quand on prétend lutter contre les excès du néo-libéralisme, on a tout intérêt à la jouer modestement. Et pour la jouer modestement, "on" la jouait modestement.

Il était clair que Normand Bérubé ne s'était pas mis en frais pour recevoir les flics. Il portait des jeans qui auraient eu besoin d'un bon lavage et un pull élimé aux coudes. À ses côtés, se tenait un homme qu'il présenta, brièvement : "Voici mon bras droit, Fernando Paz." Le bras droit, lui, portait un vieux pantalon en velours râpé et son pull était tout aussi défraîchi que celui de son chef.

Les détectives eurent tôt fait d'apprendre que Fernando Paz était chilien d'origine. Aucune surprise, là. C'était bien connu, parmi les néo-québécois, les chiliens étaient de ceux qui épousaient le plus volontiers la cause du nationalisme. Et comme plusieurs d'entre eux n'avaient pas oublié les horreurs du régime dictatorial de Pinochet, ils étaient généralement plutôt "champ gauche".

.....

Maintenant les lieux !

Des murs sales, couleur caca d'oie. Une table brinquebalante couverte de cernes de café. Des chaises bancales occupées par quelques militants qui s'affairaient à on ne sait quelle tâche. Les mines peu réjouies de ces "travailleurs du peuple" en disaient long sur l'opinion qu'ils avaient des flics. Peut-être avaient-ils en mémoire certains matraquages opérés par quelques matamores de la police ?

Bien que n'étant ni l'un ni l'autre des "matraqueurs du peuple", Marie et Alexandre avaient l'habitude d'être reçus assez fraîchement. Ainsi, ne se formalisèrent-ils pas outre mesure des regards peu engageants que plusieurs leur lancèrent.

Ils suivirent Normand Bérubé, toujours flanqué de son bras droit, dans un petit réduit, encore plus misérable, que la salle qu'ils venaient de quitter. Là, les murs lézardés étaient d'un orange brûlé qui avait sans doute connu des jours meilleurs, soixante ans auparavant.

Le cagibi devait servir à la fois, d'office et de cuisinette.

Décor rétro. Chaises droites aux sièges recouverts d'une matière plastique déchirée par endroits. Table en métal débordant de tracts et de papiers de toute sorte. Dans un coin, seuls rappels qu'on était bien au 21^{ème} siècle, trônaient un ordinateur dernier-cri, un réfrigérateur grand format et une machine à café au design futuriste.

Quand même !

Pendant que Fernando Paz s'activait à débarrasser la table de quelques paperasses, Normand Bérubé invita les deux enquêteurs à s'asseoir. Une fois les quatre protagonistes, le derrière posé sur les chaises plus qu'inconfortables, il y eut un moment de flottement.

Tout le monde se jaugeait en silence. Et dire que Bérubé et Paz regardaient les détectives d'un œil torve ne serait pas exagéré. Finalement, Normand Bérubé parut se rappeler quelques éléments de politesse. Il offrit du café à la ronde.

Offre qui fut acceptée avec empressement. La partie s'annonçait ardue.

25

"Messieurs, commença le lieutenant, nous sommes ici dans le cadre d'une enquête pour meurtre. Nous pensons que vous êtes peut-être en mesure de nous éclairer sur certains points." En prenant rendez-vous, il avait volontairement omis de donner la raison de sa visite. Il comptait sur l'effet de surprise et il avait eu raison, semblait-il.

Enquête pour meurtre ! Normand Bérubé et Fernando Paz, ouvrirent grands les yeux, froncèrent les sourcils et se trémoussèrent sur leurs chaises. Une réaction qui n'avait rien d'anormal. Le meurtre étant l'ultime offense, le mot seul pouvait rendre les gens paranoïaques. Le politicien et son second avaient l'air de se demander ce qu'ils avaient à voir avec une telle horreur.

En tout cas, c'est l'impression qu'ils donnaient. Le lieutenant profita du *momentum* pour en allonger une autre : "Vous connaissez Cyprien Nelson." C'était une affirmation.

Normand Bérubé avait dû réussir à surmonter son malaise initial puisqu'il répondit très vite : "Ce nom ne m'est pas inconnu, mais je ne me rappelle pas où je l'ai entendu."

À coup sûr, le type ferait un bon politicien. Il retombait sur ses pattes comme pas un. *Donc fallait jouer serré. OK !* : "C'est pourtant un de vos bailleurs de fonds." Le lieutenant n'en savait strictement rien, mais avait quand même pris le risque.

Bérubé cilla imperceptiblement. Assez pour deviner le calcul qu'il faisait en se tournant vers son bras droit : "Toi, Fernando, es-tu au courant ?" Décidément, Bérubé ferait un bon politicien. Déjà, il s'en remettait à un bouc émissaire.

Le pauvre Fernando bredouilla : "Euh... je ne sais pas... heu... " Bérubé lui lança un regard qui laissait présager que Fernando en prendrait pour son rhume après le départ de la "flicaille".

"Écoutez lieutenant, fit le chef du **Parti du Peuple**, nous avons effectivement des gens qui contribuent financièrement à notre cause, mais je ne les connais pas tous. Il se peut que le... Qui dites-vous exactement ?"

Le lieutenant demeura silencieux. Marie Garneau aussi. Le renseignement demandé ne venant pas, Bérubé fit mine de chercher et... : "Ah oui... Nelson... c'est bien le nom, n'est-ce pas ?"

(.....)

"Oui... oui... le nom me revient. Je l'ai entendu dans un reportage télévisé qui faisait état du changement de garde à l'IRMBC. Le docteur Nelson en devenait le nouveau directeur, je crois." Sa carte de " la mémoire est une faculté qui oublie" n'ayant pas fonctionné, Bérubé tentait de rectifier le tir.

Oui, il ferait un bon politicien, songea à nouveau, le lieutenant : "Cyprien Nelson a pourtant été vu sortant d'une de vos assemblées, fit-il. Vous persistez à affirmer que vous ne le connaissez pas personnellement. C'est bien ça ?"

"C'est bien ça, en effet."

Cette fois, Bérubé ne se tourna pas vers Fernando Paz. Peut-être craignait-il un autre bafouillage ? En tout cas, l'air ahuri du pauvre Fernando annonçait que c'était ce qui se serait produit.

La gêne du chilien était palpable. Dommage pour lui, mais le lieutenant ne se laissa pas attendrir : "Je suppose, monsieur Bérubé, que vous ignorez également qui était l'ancien directeur de l'IRMBC et ce qui lui est arrivé." Sous-entendu : *je ne crois pas ton baratin, Bérubé.*

"Vous supposez mal, lieutenant. Ce meurtre a fait la une. Il aurait fallu être sur une autre planète pour ne pas l'apprendre."

Le non-dit est très important, surtout chez des gens du "type Bérubé". Le leader du Parti du peuple s'était redressé, avait écarquillé les yeux en fixant le lieutenant avec insistance. Comme s'il voulait le persuader qu'il disait bien "toute la vérité".

En ce sens, Bérubé avait encore quelques croûtes à manger. Son stratagème éculé était un peu trop banal pour des flics habitués à tous les faux-fuyants. Alexandre Denis fit signe à Marie Garneau de prendre le relais. La méthode "bon cop, bad cop".

.....

Marie Garneau, le "bon cop" s'exécuta avec grâce : "Monsieur Bérubé, de plus en plus de gens vous appuient. C'est extraordinaire. Bravo ! Vous devez en être très heureux, n'est-ce pas ?" Marie avait un large sourire, des yeux de biche et une voix mélodieuse.

Bérubé devait être sensible aux jolies femmes, il fondit comme neige au soleil : "Nous nous en réjouissons tous, fit-il la bouche en cœur.

"Ce que j'admire chez-vous, monsieur Bérubé, continua la policière, c'est votre courage. Vous proclamez haut et fort ce que beaucoup pensent tout bas. Et vous le faites avec un charisme qu'on voit rarement, cher monsieur !" À coup sûr, Marie savait jouer les groupies.

"Vous me flattez sergent Garneau, caqueta le coq.

Maintenant que l'oiseau était pris au piège, Marie y alla un tantinet plus fort : "Cher monsieur Bérubé, j'ai ouï -dire que même des gens de droite expriment le désir de joindre vos rangs !"

"Notre cœur est ouvert à tous. Le Parti du peuple ne fait aucune discrimination." Bérubé avait pris un air recueilli, quasiment religieux. Saint Normand Bérubé !

"Alors, peut-être pourriez-vous m'expliquer la présence de néo-nazis à vos réunions ?"

"J'avoue que c'est un peu dérangement, mais encore là, nous n'excluons personne."

"Un jeune néo-nazi a été vu à la sortie de l'une de vos assemblées en compagnie du docteur Cyprien Nelson. Ça ne vous dit vraiment rien ?"

C'était formulé avec tellement de grâce et d'innocence, que Bérubé en battit des paupières. Il était visiblement sous le charme : "Tout à fait, sergent. Tout à fait. Il n'y a aucun mystère à cela. Cyprien était venu..." Celui qui aspirait à devenir le futur premier ministre du Québec s'arrêta net. Il venait de comprendre qu'il s'était fait avoir comme un débutant.

Son bras droit, Fernando Paz, plus décontenancé que jamais, ne savait plus où regarder.

Oui, Normand Bérubé avait encore quelques croûtes à manger avant de prendre les rênes du pouvoir. Il lui faudrait apprendre à calmer ses hormones et à mettre sa vanité en veilleuse.

Le "bon cop" Marie Garneau repassa le flambeau au "bad cop" Alexandre Denis.

26

"Qui est pour vous, Cyprien Nelson, monsieur Bérubé ?"

Cette fois le lieutenant avait l'intention d'achever sa proie. Frapper quelqu'un déjà à terre ne faisait pas partie de sa routine quotidienne, mais quand ce quelqu'un essayait de jouer au plus fin avec lui, la règle ne tenait plus.

Constatant qu'il n'y couperait pas, Normand Bérubé se résigna : " Nelson est le frère de mon épouse. Il n'est ni un bailleur de fonds, ni un militant. Le soir où il est venu à l'assemblée de la Cellule Papineau, il accompagnait simplement son fils de 17ans, Jean-Patrick. Vous savez de nos jours, les jeunes sont de plus en plus politisés et..."

Partant du principe que tout bon enquêteur ne doit jamais conduire une entrevue sans connaître au moins une partie des réponses, les deux flics étaient au fait du lien de parenté unissant Bérubé et Nelson. Bien entendu, il n'y avait aucun mal à avoir Cyprien Nelson comme beau-frère, non plus que d'être l'oncle d'un jeune néo-nazi.

Les enquêteurs espéraient simplement en apprendre davantage sur Cyprien Nelson. Et n'eut été des réticences de Bérubé à leur fournir des renseignements, peut-être qu'on en serait resté là. Maintenant, ça n'était plus possible. Le lieutenant revint à la charge : "Alors, monsieur Bérubé, fit-il, pourquoi avoir d'abord fait semblant de ne pas connaître Nelson ?"

La réponse vint mais ne convainquit pas : "Euh... je ne sais pas ce qui m'a pris. Bien entendu, le fait que Cyprien ait pris la relève du docteur Patterson et... enfin... Vous voyez ce que je veux dire. "

"Non, monsieur Bérubé, je ne vois pas."

"Bien je... je ne veux pas être mêlé à cette histoire. Je crains que ça rejaillisse sur ma formation politique, vous comprenez ?"

Le lieutenant fit celui qui ne pigeait pas : "Et de quelle histoire s'agit-il, monsieur Bérubé ?"

"Cyprien et le docteur Patterson n'étaient pas les meilleurs amis du monde et je..." Normand Bérubé hésitait. Le lieutenant crut que c'était peut-être à cause de la présence de Fernando Paz : "Préférez-vous nous parler seul à seuls ?"

Bérubé fit signe que non : "... il se passe des choses étranges à l'IRMBC, dit-il comme à regret. Dans ce monde-là, la compétition est féroce et... Cyprien et Patterson travaillaient sur un projet important... et ils ne s'entendaient pas sur la façon de l'exploiter... Du moins, c'est ce qu'affirme mon beau-frère."

"Vous a-t-il dit en quoi consistait ce projet ?"

"Non." La réponse était venue, mais beaucoup trop rapidement.

"Vous êtes certain de ne rien savoir ?"

"Absolument." Un temps d'arrêt, puis... "Si j'étais à votre place, lieutenant, j'irais voir du côté des gens au pouvoir. Mon beau-frère est un de leurs bailleurs de fond."

"Et vous ? Avez-vous sollicité son aide financière ?"

"Non. Contrairement à ceux qui nous dirigent en ce moment, nous évitons tout conflit d'intérêt."

Bon, Bérubé ne portait pas le parti adverse dans son cœur. Rien de bien nouveau là-dedans. Mais pour l'aide financière, il mentait. Alexandre Denis en était certain et s'apprêtait à le signaler quand Bérubé reprit la parole : "Lieutenant, j'ai l'impression que ce projet, s'il venait à se concrétiser, changerait beaucoup de choses. Je le répète, voyez du côté des gens en place, pas du mien."

Bérubé essayait-il de faire diversion ou bien ouvrait-il une porte ? Et s'il ouvrait une porte, laquelle et dans quel but ? Alexandre Denis insista : "Vous affirmez ne rien connaître du soi-disant projet et pourtant vous insinuez que le parti au pouvoir pourrait en profiter. Pourquoi ?"

"Je ne sais rien de plus. Cyprien est plutôt avare de détails. Mais je le connais suffisamment pour savoir qu'il ne lâchera pas le morceau. Et qui de mieux que les gens au pouvoir et qu'il supporte pour l'aider à finaliser son projet."

Bérubé avait repris les guides et les tenaient fermement. Marie Garneau eut beau enfourcher à nouveau son cheval de "bon cop", le charme n'opérait plus. Bérubé s'était refermé comme une huître.

.....

"Que penses-tu de tout ça, Marie ?"

Le sergent-détective Garneau et le lieutenant Denis roulaient vers les locaux du SPVM. La paix était revenue entre eux. Rien de mieux qu'une petite séance de "bon cop, bad cop" pour dissiper un malentendu entre collègues. Alexandre ne s'en plaindrait pas.

"On a au moins appris une chose, lieutenant. Bérubé en sait plus qu'il ne le laisse entendre et c'est probablement en lien avec la formule de Patterson."

"Il a la trouille, Marie. Une trouille terrible !"

Cette peur animale qu'exsudait le politicien, le lieutenant l'avait bien sentie. Et oui, Bérubé savait des choses. Des choses qu'il avait dites sans les dire. Maintenant, était-ce en lien avec la formule de Patterson ? Tentatives maladroitement pour détourner l'attention ou... S.O.S. Ou les deux à la fois ?

Ça restait à voir : "De toute manière, Marie, nous devons désormais tenir compte de ce nouveau joueur."

"J'en suis certaine, lieutenant."

27

Mi-décembre.

Trois mois déjà depuis la mort de Guy Patterson et d' Immacolata Orsini. Les deux enquêtes n'avançaient pas vite. Du moins c'est ce que le commandant Brière avait dit au lieutenant alors que ce dernier lui soumettait un rapport d'étape. Et en passant, Brière était redevenu le cadre intermédiaire désagréable. Pour ne pas dire carrément chiant. Envolée, la trop brève accalmie survenue à l'arrivée de Tristan Delanoix.

Et à propos de l'inspecteur de la Sûreté de Paris, rien ne permettait d'espérer qu'il repartirait de sitôt pour la France. Au retour de sa virée en régions, Delanoix avait pris quelques jours de congé et présentement, il se promenait d'un étage à l'autre au SPVM. En fin de journée, il venait chercher la grande Judith et le couple repartait bras- dessus, bras- dessous.

La grande Judith brillait de tous ses feux. Et ça flambait en masse ! D'ailleurs au sein de l'équipe, Judith n'était pas la seule à resplendir. Liliane Thomas aussi éclatait de bonheur. Un matin, elle avait annoncé à ses coéquipiers qu'elle était enceinte.

Leur petite Liliane, enceinte ! On avait fêté ça. Évidemment, pas au champagne mais aux brioches de chez "Lola la brioche", une pâtisserie fine ouverte récemment dans le coin.

Bien sûr, ça n'égalait pas les gâteries que cuisinait pour l'équipe, Gisèle Miron, l' ancienne secrétaire du département. Gisèle avait pris sa retraite en début d'année et elle leur manquait à tous. Sa générosité, sa présence à la fois bougonne et chaleureuse.

D'autant qu'avec la nouvelle secrétaire, plus question de cup cakes, de muffins-maison, de gâteaux meringués et de tartes au citron. La seule saveur citronnée que la pimbêche distillait généreusement, c'était son air prétentieux.

Et c'était beaucoup moins enveloppant !

.....

Donc trois mois déjà et du côté des enquêtes, pas grand-chose de neuf.

Ah si, un peu tout de même. Les rapports médicaux- légaux avaient déterminé, hors de tout doute, que la mort d' Immaculata était survenue avant celle de Patterson. De plus, on avait découvert qu'elle possédait un Colt, modèle (4,mm).

Or la balle trouvée dans son crâne avait été tirée par une arme en tout point semblable. S'agissait-il de l' arme de l'italienne ou d'une autre ? Comme l'arme du crime n'avait jamais été retrouvée, il se pouvait fort bien que ce fut la sienne. N'empêche qu'en aucun cas, la thèse du suicide ne pouvait être retenue. Immaculata Orsini ne s'était certainement pas tiré une balle dans la tête pour ensuite se jeter dans le fleuve, emballée dans une bâche.

Mathématiquement impossible, mon cher Watson ! Il fallait bien que quelqu'un lui ait rendu "ce service". Qui et pourquoi ? À cause de la "découverte" de Patterson ? À moins que ce soit lié au marché noir d'amphétamines ? Ou encore, pour une raison complètement indépendante ? Bref on en savait un peu plus, mais guère plus.

Par ailleurs, on avait laissé tomber la piste américaine. L'entreprise avec laquelle Patterson avait été en communication venait d'être démantelée. Ses dirigeants arrêtés et accusés d'avoir mis sur le marché un médicament qui avait causé la mort de plusieurs personnes. Donc exit, l' American Genetics and Survival, Inc... Bon, où chercher, alors ?

Se pouvait-il qu'ils y ait des ramifications politiques ?

N'étant pas sourds, Alexandre Denis et Marie Garneau avaient pris bonne note des insinuations de Normand Bérubé au sujet du parti au pouvoir à Québec. Si bien qu'après quelques appels, "juste pour vérifier", les détectives avaient appris une chose. Cyprien Nelson entretenait des relations privilégiées avec Lucien Labonté, le chef du cabinet du premier ministre.

Était-ce un crime ? Non. D'autant que les deux hommes étaient des copains d'université. N'empêche que Labonté avait, semble-t-il, un passé assez trouble. Le passé de Nelson l'était-il autant ?

"C'est peut-être une bonne piste, lieutenant, avait avancé Régimbald. Le lieutenant avait hoché la tête. Une bonne piste ? Peut-être ou peut-être pas. Mais c'était une piste. *Une de plus*. Parce que ce n'était pas les pistes qui manquaient dans cette sombre affaire. Et les questions non plus.

Patterson et Nelson, avaient-ils réellement travaillé ensemble sur un projet comme le prétendait Normand Bérubé ? Si oui, était-ce sur la formule trouvée dans les papiers de Patterson ? Ou bien sur un autre projet ? Et si c'était sur la formule, Nelson devait bien en posséder une copie, non ? Et Lamer, lui, était-il au courant ? Toutes ces hypothèses, l'équipe les avaient ressassées et les ressassaient encore et rien de concluant ni même de probant n'en ressortait.

Quoiqu'il en soit, aucune tragédie ne donnait à penser que la redoutable "découverte" aurait été mise en application au Québec ou ailleurs. Pour l'instant du moins.

Inconscients de l'épée de Damoclès qui planait au-dessus de leurs têtes, les gens continuaient leur train-train quotidien. À ce temps de l'année, les magasins étaient pris d'assaut pour les achats des Fêtes. Les parties de bureau battaient leur plein. L'opération Nez rouge avait lieu comme tous les ans. Les truands ne faisaient pas relâche. Quoi de mieux que trois ou quatre règlements de compte pour se préparer à fêter convenablement en famille, pas vrai ?

Partout, c'était la frénésie précédant Noël.

Même que... et ça n'avait sans doute rien à voir avec la mort de qui que ce soit, encore moins avec la visite des détectives aux locaux du **Parti du Peuple**, il y eut une manifestation monstre menée tambour battant par Normand Bérubé.

Une manifestation au Québec, ça n'était pas nouveau. Mais à ce temps de l'année, ça l'était. D'habitude, le "peuple" revendiquait au printemps, rarement quelques jours avant Noël. Qui plus est, cette manif hivernale ne se passa pas très bien. Des "éléments perturbateurs" en profitèrent pour foutre le bordel. Vitres fracassées, voitures de police renversées et incendiées. Une dizaine de manifestants blessés, plus ou moins grièvement, quatre policiers pas mal amochés.

Tout ce monde passerait les Fêtes à l'hôpital. Matraqueurs et matraqués sur un pied d'égalité. Quand on a les fesses à l'air dans une "jaquette d'hôpital", on ne fait plus la différence. Il y eut aussi quelques arrestations d'individus masqués. Ceux-là allaient fêter Noël et le Nouvel An en taule. Sans leurs masques, bien entendu. Et pas de champagne, non plus.

.....

Certaines questions, les mêmes que s'étaient posées les détectives au sujet de Normand Bérubé et de ses intentions, firent surface dans les médias d'information.

Pourquoi Normand Bérubé s'entourait-il de gens dont on ne savait pas très bien qui ou quoi ils représentaient ? Pourquoi, dans une formation politique supposément de gauche, tolérait-on des skin heads, des néo-nazis et des punks gothiques ? En points de presse, et il y en plusieurs, Normand Bérubé déclina toute responsabilité. Non, il n'avait pas fait appel à des casseurs. Mais oui, il "ouvrait les bras à tous les gens de bonne volonté". Et invariablement, le chef du **Parti du Peuple** se vantait de pouvoir rejoindre les jeunes, chose que, selon lui, les vieux partis ne réussissaient à faire.

Et pour sûr, les lieux communs ne le rebutaient pas : "Les jeunes représentent l'avenir de notre nation, clamait-il. Rappelons-nous Mai 68 à Paris. Ce sont les étudiants de l'époque qui ont contribué à faire avancer les choses."

En ce sens, Normand Bérubé n'avait pas tort. On pouvait difficilement lui reprocher ses références. Mais le sergent-détective Dave Sans-Souci trouva quand même le moyen de déplorer son manque de recul historique.

Il allait tenter de le faire en fin de journée, le 21 décembre...

28

... lors d'une énième réunion du groupe d'enquêtes.

"Des manifs, il y a en eu bien avant ça. Les premières manifestations d'étudiants ont eu lieu en France vers 1200 quelque... Elles ont précédé la création de deux célèbres universités en Angleterre. Notamment celle de Cambridge. Je n'ai pas en mémoire la date exacte, mais je pourrais la trouver si... "

"Ben oui, trouve ça vite, Sans-Souci. Si on n'a pas la date exacte, on s'en remettra pas. C'est ben important pour nos enquêtes !" Cette fois, l'obstruction ne venait pas de Régimbald, mais du sergent-détective Blondin.

"Fous-moi la paix, espèce d'ignare ! lui rétorqua Sans-Souci.

"T'es juste un péteux de brou, Sans-Souci. Pis Normand Bérubé, c'est juste un crotté !" Blondin ne blairait ni les péteux de brou ni les crottés. Et surtout pas, les "crottés" de gauche.

"Bon, bon. bon, ça suffit vous deux. On s'éloigne du sujet." Le lieutenant en avait plus qu'assez des enfantillages de certains de ses coéquipiers. Et pour tout dire, il se fichait pas mal de savoir exactement quand et comment avaient commencé les manifs étudiantes.

"Concernant Normand Bérubé, fit-il sèchement, la véritable question est la suivante. Qui tire les ficelles ? Je veux bien la lutte contre le néo-libéralisme. En revanche, l'ultranationalisme dont se réclame le Parti du peuple ne me dit rien vaille."

S'attendant à ce que quelqu'un réplique, Alexandre Denis marqua une pause. Mais comme il venait de clore le bec à Sans-Souci et à Blondin, personne ne semblait vouloir se risquer à parler.

Si bien qu'il ne lui restait qu'une chose à faire, enchaîner : "On sait tous à quelles extrémités le national-socialisme d'Hitler a mené. Alors, pourquoi Normand Bérubé tient-il ce double discours ?"

Depuis sa visite au local du parti, Alexandre Denis éprouvait un malaise croissant. Le Parti du peuple serait-il un paravent ?

"Bérubé n'a toujours pas divulgué les noms de ses bailleurs de fonds, précisa-t-il. Normalement, il devrait le faire. Depuis la commission Durocher, c'est obligatoire. Alors, qu'est-ce qu'il attend ?"

"Voulez-vous dire, lieutenant, qu'il serait à la solde de gens pas très réguliers. Qu'il est là pour brouiller les pistes et que..."

"Mmmoui... Mais brouiller quelles pistes et dans quel but ? Ça nous l'ignorons." Et comme il privilégiait la dynamique de groupe quand elle était intelligente, Alexandre Denis invita ses collègues à réfléchir avec lui. On se pencha donc collectivement sur le cas de Bérubé et de son parti politique.

Le mélange des genres dans ce nouveau parti ne faisait qu'ajouter à la confusion ambiante. Bérubé prétendait être inclusif. Parfait. Mais au point d'ouvrir les bras à des néo-nazis ? Suspect, pour ne pas dire plus. Dans l'équipe, tout le monde était d'accord. C'était suspect.

Certes, la formation politique de Normand Bérubé n'était pas la première à recruter un peu n'importe qui. Sauf que c'était la première fois qu'un parti se réclamait d'idées de gauche tout en faisant une place de choix à un principe d'extrême droite : l'ultranationalisme.

Ce n'était pas une bonne nouvelle. "Pas plus d'ailleurs que l'idéologie néo-libérale du parti au pouvoir, présentement. Mais après tout, c'est peut-être un signe des temps, fit Marie Garneau.

"Il est vrai que la gauche perd des plumes un peu partout dans le monde et le Québec n'échappe pas à ce courant, approuva Sans-Souci. À preuve, Normand Bérubé ne sait pas sur quel pied danser et depuis les années Dup ..."

On le voyait venir, Dave Sans-Souci allait se lancer dans l' Histoire du Québec depuis les années Duplessis, quand Nguyen lui coupa la parole. Lui, avait une formation de théologien et de psychologue. Alors imaginez !

"La société québécoise a balayé la religion et vendu son âme aux technocrates. L'univers 2.0 s'en est mêlé. On dit tout, n'importe quoi et son contraire sur les réseaux sociaux. Tout ça sur fond de gauche-droite, de restrictions budgétaires, de menaces terroristes et de... "

Nguyen était parti pour une longue tirade théologico - psychologico- machin chouette.

Mais il fut interrompu par Liliane Thomas qui avait, elle aussi, son mot à dire : "Une société où l'on ne sait pas bien définir les choses. Une société où l'on bafoue le français. Il n'est pas rare d'entendre des gens, censément instruits, lâcher des "ça l'a... des ch' t'a... des chu ben... De mettre des "s" où il n'en faut pas. De confondre féminin et masculin, de... "

Liliane était avait un diplôme en Études littéraires et tenait au "bon parler français". Même que parfois, ça énervait certains de ses camarades moins à cheval qu'elle sur les points, les virgules, les trémas et tout le reste. Un que ça énervait plus que les autres, c'était Blondin : "Aye, on peut-tu parler d'aut' chose." Blondin n'en pouvait plus.

La politique, la religion et la langue. Trois sujets à éviter en réunion. Si l'on voulait être efficace, évidemment. Mais là, on n'y coupait pas, ça devait être dans l'air du temps comme avait dit Marie Garneau. Tout ça c'était la faute à ... qui ou à quoi ? Enfin bref... D'un commun accord, les détectives décidèrent que Blondin avait raison. Valait mieux changer de sujet.

En fin de journée et la fatigue aidant, changer de sujet impliquait de reporter à "une date ultérieure" la réflexion sur les réelles visées de Normand Bérubé. Au diable le Parti du Peuple, l'ultranationalisme, le néo-libéralisme ! Et tout le reste...

N'oublions pas qu'on était le 21 décembre.

Or quelle question cruciale s'imposait, un 21 décembre à 17h00, aux locaux des Crimes majeurs, section Homicides ? Ce fut Liliane Thomas, la future maman, qui la formula : "Qu'est-ce qu'on fait pour les vacances de Noël, lieutenant ?"

"On se partage les deux semaines. La moitié de l'équipe à Noël et l'autre moitié au Jour de l'an. Tirage au sort, comme d'habitude. Bien entendu, si on pige une date qui ne nous convient pas, on peut toujours négocier avec quelqu'un à qui ça convient."

"Good, good. C'est parfait. Moi je pense aller à... "

"Un instant avant de faire des projets, Sans-Souci, l'interrompt le lieutenant. D'ailleurs, j'espère que personne n'a réservé dans le sud. Compte tenu des circonstances, on ne sait pas ce qui nous pend au bout du nez. Tenons nous prêts à rappliquer au quart de tour si quelque chose de grave se produit. Je ne le souhaite pas mais gardons l'oeil ouvert, nos beepers et nos téléphones portables, également."

Une recommandation qui n'étonna personne. Même que le contraire aurait été surprenant, vu que rien n'était réglé. Le ou les meurtriers de Patterson et d'Immaculata couraient toujours et...

"Sans compter qu' un fou furieux peut choisir le temps des Fêtes pour mettre la trouvaille de Patterson en pratique. Ça serait effrayant si..." Et oui, Blondin, l'anxieux, avait trouvé le moyen d'en pousser une autre. Très déprimante, celle-là !

"En tout cas, s'exclama Lambert, ceux et celles qui disent que la police n'est pas démocratique, devraient assister à nos meetings. On endure même Blondin, c'est tout dire !"

Tout le monde éclata de rire. Blondin, aussi. Et miraculeusement, un vent d'esprit des Fêtes se mit à souffler dans la salle de conférence. On parla des visites chez la tante Machin, l' oncle Untel, chez mémé et pépé, Trucmuche. De la belle- soeur pompette, du beau-frère à la main baladeuse.

Chacun et chacune ayant une histoire à raconter. Quelqu'un entonna un chant de Noël.

On était le 21 décembre...

Les enquêteurs étaient du monde, à peu près comme tout le monde.

29

Démocratie oblige, le lieutenant avait participé à la pige comme les autres. Ce fut également en toute démocratie qu'il procéda à un échange avec Judith Chomsky, laquelle préférait la semaine du Jour de l'An. Ce serait, pour Alexandre et sa famille, la semaine de Noël. Ce qui faisait bien l'affaire car toute la smala pourrait aller visiter la parenté en Mauricie, comme d'habitude.

Les Lemelin-Denis invitèrent Armande, la nounou et cuisinière émérite, à les accompagner. Mais celle-ci déclina. Elle avait, dit-elle, des projets pour fêter Noël avec des amis. De plus, il fallait que quelqu'un s'occupe du chat de la famille, Fusain. Bien sûr, on aurait pu s'arranger autrement mais puisque Armande insistait, pas de problème.

Ce fut donc, la conscience relativement en paix qu' on partit en Mauricie. D'abord, on s'arrêterait chez Élise, la soeur d'Alexandre, qui habitait Trois-Rivières avec son mari et ses quatre enfants. Ensuite, on irait passer quelques jours chez les parents de Kim, Jacques et Michèle Lemelin.

Dans l'auto, tout le monde était relax ou presque. Alexandre faisait mine de l'être. Kim chantonnait, heureuse de revoir la parenté. Les jumelles babillaient, comme toujours. Seule note vraiment discordante : Nicolas faisait la gueule. Il aurait préféré rester à Montréal pour voir ses amis.

.....

Chez Élise, le court séjour se passa sans anicroches. Élise et son mari Bertrand Mongeau avaient des adolescents de l'âge de Nicolas ou un peu plus vieux. Et suffisamment d'ordinateurs et de jeux vidéo à la maison pour abrutir la moitié des jeunes de la province.

Chez les parents de Kim, ce fut légèrement différent. En fait, ce fut plutôt pénible. Bien sûr, il y avait des ordinateurs, mais il y avait également, dicit Nicolas : "Un maudit paquet de bébés qui courent partout, qui pleurnichent et qui bavent. Pas moyen de chiller en paix, ici."

À Montréal, l'ado se réfugiait dans sa chambre quand il en avait assez du babil des jumelles. Ce qui lui arrivait fréquemment. Mais dans la grande maison familiale des Lemelin, c'était autre chose. Cette année-là, surtout.

La femme de Laurent, le frère jumeau de Kim, venait de donner naissance à un troisième enfant. Le poupon d'un mois souffrait de coliques et avait d'excellentes cordes vocales. Bernard, le frère cadet, était là avec son conjoint, Thomas. Le couple venait d'adopter deux petites haïtiennes. Deux ans et treize mois. Et pleines de "vivacité" tout comme l'étaient les jumelles Lemelin-Denis, Zoé et Chloé. Ça faisait effectivement beaucoup de marmots dans la place.

Mais ça ne justifiait pas le comportement de Nicolas, lequel se montra insolent et boudeur. L'ado fit tant et si bien que son père dut avoir une conversation "très privée" avec lui. Conversation au cours de laquelle, le fiston comprit qu'il avait intérêt à filer doux, parce qu'il y aurait des conséquences déplaisantes au retour à Montréal. Exemple : privation d'ordinateur et de jeux vidéo pendant un mois. Suite à cette conversation "très privée", les choses s'améliorèrent un tant soit peu.

.....

Échange de cadeaux, boustifaille, marmaille, etc...

On pourrait penser que dans ce brouhaha, Alexandre oublierait ses enquêtes. Et bien, on se tromperait royalement. Il vérifiait régulièrement ses textos, s'assurait que son beeper était en fonction, ne ratait pas un bulletin de nouvelles, au cas où il y serait question d'une catastrophe du style...

... population décimée par un mystérieux produit qui...

30

Évidemment, le lieutenant n'avait pas parlé de la "trouvaille de Patterson" et de la menace potentielle qu'elle représentait. Ni à Kim, ni au reste de la famille; inutile de les affoler. Néanmoins, il devait parler à son beau-père. Pas de la "trouvaille" mais plutôt d'un certain Lucien Labonté, chef de cabinet du PM. En sa qualité d' ex-ministre des finances, le père de Kim en connaissait un bout sur la politique, les politiciens et leur entourage.

Et comme il n'était retiré de la politique que depuis quelques mois à peine, Jacques Lemelin avait certainement dû croiser le bonhomme à un moment ou à un autre. S'en faire une opinion. Certes, il était d'un parti adverse mais en politique comme ailleurs tout finissait par se savoir. Pas vrai ?

Donc, Alexandre voulait sonder son beau-père avant de repartir pour Montréal.

Depuis le début de son séjour chez ses beaux-parents, il avait cherché un moyen de le faire discrètement. Mais lui-même avait été pris avec le problème que posait l'attitude de Nicolas. Ensuite, avoir une conversation sérieuse avec son beau-père, au beau milieu des festivités familiales, ne lui paraissait plus tellement indiqué. Il commençait à désespérer de pouvoir arriver à ses fins, quand le dernier soir, Jacques Lemelin lui proposa de venir dans son bureau, boire le coup de l'étrier.

.....

Les cognacs servis, les deux hommes parlèrent d'abord de choses et d'autres. Puis Jacques Lemelin surprit son gendre en lui demanda son avis sur le nouveau parti qui venait de voir le jour : "Que penses-tu du Parti du Peuple, Alexandre ?"

"Je.. franchement, pas beaucoup de bien."

"Et bien, moi non plus. Ce Normand Bérubé tire sur tout ce qui bouge."

"En effet... Quand même, il dénonce des problèmes bien réels. Entre autres, les profits engrangés par les banques et...Vous le connaissez ?"

"Non, je ne le connais pas et je ne suis pas certain de vouloir le connaître. Je conviens qu'il a un certain charisme qu' il l'utilise amplement. Mais selon moi, c'est un populiste d'extrême- droite qui fait mine d'être à gauche. Et ça ne me plaît du tout. Inquiétant !" Jacques Lemelin était un homme intelligent, très intègre et un véritable social-démocrate, lui. Pas étonnant qu'il s'inquiète, songea Alexandre : "Pensez-vous qu'il a des chances d'être élu, Jacques ?"

"Bof ! Tout est possible. Les gens en ont marre et je ne les blâme pas. Quand on voit ce qui se passe ici et ailleurs... "

"Ouais... Alexandre se racla la gorge, puis : "Hem... Jacques, je voulais vous entretenir d'un autre type, Lucien Labonté."

"Lucien Labonté ! Ça fait longtemps qu'il roule sa bosse en politique, celui-là. Il a mangé à tous les râteliers. Il a d'abord été organisateur politique à Ottawa. Il aurait même trempé dans le scandale des commandites. Puis il est passé du côté des conservateurs. Tu vois le genre, Alexandre !"

"Je vois le genre, en effet."

"Ne me demande pas, comment ni pourquoi, il est apparu sur la scène politique québécoise. Je l'ignore. Mais ce que je sais et je ne suis pas le seul à le penser, c'est lui qui mène à Québec présentement. Le premier ministre ne fait pas un geste sans le consulter. Une sorte d'éminence grise. J'oserais même dire, son âme damnée."

"À ce point ?"

"En fait, si je peux me permettre une comparaison boiteuse, Labonté serait notre cardinal Richelieu ou encore, on pourrait penser à un Mazarin. Notre Labonté agit de la même manière occulte."

Alexandre sourit. Jacques Lemelin avait une façon spéciale de définir quelqu'un. Remonter à Richelieu et Mazarin ! *À part lui, seul Sans-Souci en serait capable*, pensa-t-il amusé.

Mais le père de Kim n'avait pas que des références historiques, il était aussi un homme perspicace : "Est-ce indiscret de te demander pourquoi tu me poses des questions au sujet de Labonté ? fit-il en regardant son gendre, droit dans les yeux.

Le lieutenant opta pour la réponse classique de tout bon flic qui se respecte : "C'est un ami intime d'une personne d'intérêt dans une enquête présentement en cours, défila-t-il sur un ton neutre.

Jacques Lemelin partit d'un grand éclat de rire : "Tu ne peux faire mieux que ça, Alexandre ? Me servir ton jargon de policier !"

Le lieutenant rit aussi : "Touché !"

"Un autre cognac pour fêter ça, mon cher gendre ?"

"Pourquoi pas." Le lieutenant buvait rarement deux cognacs d'affilée. Mais à circonstances exceptionnelles, mesures exceptionnelles. Les drinks servis, les deux hommes continuèrent à jaser. Toujours de choses et d'autres.

Puis, incapable de se contenir davantage, Alexandre revint à la charge : "Jacques, avez-vous déjà entendu le nom de Cyprien Nelson ?"

"Le nouveau directeur de l'IRMBC. C'est lui l'ami de Lucien Labonté ?! "

Avec un beau-père comme le sien, Alexandre songea qu'il était préférable de ne plus louvoyer : "Oui... Jacques, c'est lui, convint-il simplement.

"S'il est un ami intime de Labonté, laisse-moi te dire que ce n'est pas une bonne nouvelle."

"Donc, vous pensez que nous devrions y regarder de plus près ?"

Jacques Lemelin regarda longuement son gendre et soudain, très grave...

"Je ne sais pas ce que tu dois regarder de plus près, Alexandre. J'imagine que tu ne me le dirais pas de toute manière... Loin de moi l'idée de te dicter ce que tu dois faire... mais oui, je m'intéresserais à ce que mijotent ces deux hommes-là. Et de très, très près."

.....

Les Lemelin-Denis repartirent le lendemain pour Montréal. Avec leurs enfants, l'auto pleine d' étrennes. À noter, Nicolas avait cessé de bouder...

Le lundi suivant, le lieutenant retournait au boulot.

Cependant, il allait se passer quelques jours avant qu'il puisse se concentrer suffisamment pour mettre en application le conseil de son beau-père. D'ailleurs, il eut beaucoup de difficulté à se concentrer tout court.

31

Des menaces à son endroit, le lieutenant en avait eues plus d'une.

Mais c'était la première fois qu'il recevait une lettre anonyme impliquant directement sa famille. Une lettre, c'était beaucoup dire; c'était plutôt un mot très bref. Des caractères découpés dans un journal et collés sur une simple feuille de papier blanc. Sur l'enveloppe, l'adresse du Centre d'enquêtes et le nom du lieutenant écrits en lettres moulées au crayon feutre.

Une méthode classique, mais quasiment archaïque à l'ère de l'électronique. Mais une méthode dérangeante quand même. **Tu as une femme et des enfants ! Fais gaffe, sinon...**

"Mon Dieu, lieutenant, c'est quoi cette affaire-là ?"

"Je ne sais pas, Lambert, mais... " Alexandre Denis était perplexe.

"Si seulement l'équipe était au grand complet, lieutenant, on pourrait..."

"Mon pauvre Lambert, on serait 10,000 à se creuser les méninges que ça ne donnerait rien de plus. La lettre a été postée avant Noël et... "

"Je sais, lieutenant, je sais. Mais la force du nombre, ça aide. "

La force du nombre, oui bien sûr. Une partie de l'équipe était encore en congé des Fêtes. Déjà qu'en temps normal, ils n'étaient pas nombreux. Là, la salle parut encore plus vide au lieutenant. *Que faire ?* Pouvait-il monopoliser le peu de monde qui restait ?

"Ce n'est peut-être qu'une mauvaise plaisanterie, fit-il mollement.

"Et si ce n'en était pas une, insista Lambert. Et si c'était lié au meurtre de Patterson ?"

"Je n'exclus aucune possibilité, Lambert."

Sa famille étant mise en cause, Alexandre Denis ne pouvait se payer le luxe d'ignorer le menace. Ce n'était peut-être que du vent mais peut-être pas, non plus. Procéder par ordre, voilà ce qui s'imposait et tant pis pour les autres dossiers, ils attendraient.

Il demanda donc à Lambert, Liliane et Nguyen s'ils pouvaient chercher dans la base de données de la police, tous les noms de ceux et celles qui auraient eu, ou auraient des raisons de lui en vouloir personnellement : "Disons... depuis les dix dernière années. Je sais que c'est beaucoup, mais je ne vois rien d'autre à faire pour l'instant, fit-il, s'excusant presque de leur imposer une telle tâche.

C'était effectivement un boulot fastidieux. En dix ans, un chef-enquêteur aux Homicides dérangeait pas mal de monde. Certains criminels pouvaient avoir la mémoire très longue.

"On s'y met tout de suite, lieutenant, fit Léo Nguyen avec entrain. Son congé avait l'air de lui avoir redonné de l'énergie. Lambert et Liliane Thomas hochèrent la tête en guise d' assentiment. Eux aussi étaient en forme. Et de toute manière, forme ou pas, dans la police on ne s'attaquait pas impunément à quelqu'un du clan. On tirerait au clair.

Même si la menace était une farce, c'était une farce très plate.

.....

Quand il se retira dans son bureau, le lieutenant s'empressa de téléphoner chez-lui.

Kim était encore en congé jusqu'à la fin janvier. En principe elle devrait être à la maison en train de jouer avec les jumelles ou encore, à se replonger dans le bain de l'actualité. Une journaliste d'enquête c'est un peu comme un enquêteur de police, ça ne décroche jamais vraiment.

À la maison, aucune réponse. *Bon Dieu, où sont-ils tous ?*

La première réaction d' Alexandre Denis en fut une de panique.

Un flic a beau être entraîné à faire face à toute éventualité, quand ses proches sont concernés, plus rien ne tient. Puis il se rappela qu'Armande avait des courses à faire pour renflouer le garde-manger. Que Kim avait rendez-vous chez le pédiatre avec les jumelles. Que Nicolas était à son cours de rattrapage en maths. Eh oui ! le fiston avait échoué son examen de fin de session.

Alexandre essaya ensuite de rejoindre Kim sur son cell. Il était fermé.

Que je suis bête, pensa-t-il. Kim avait dû le mettre à off. Elle rencontrait le pédiatre à Sainte-Justine. Et dans les hôpitaux, interdiction d'utiliser un téléphone cellulaire. Ensuite, il tenta de se concentrer sur les affaires en cours, mais en vain. Le cœur n'y était pas.

Si bien qu' au lieu de tourner en rond dans son bureau, il alla prêter main forte aux autres. Ils ne seraient pas trop de quatre pour trouver de qui provenait la menace.

Si menace il y avait, évidemment...

32

Le lieutenant faisait face à un dilemme.

Devait-il parler à Kim ? *Oui, non, peut-être.* Pourquoi l'alarmer inutilement ? Mais était-ce vraiment inutile ? Et puis Kim lisait en lui comme dans un livre ouvert. Elle devinerait que quelque chose ne tournait pas rond. Et comme il avait l'intention de prendre des dispositions pour assurer sa protection et celle des enfants, il se devait au moins de la consulter.

Il était passé dix-huit heures quand il arriva à la maison. Kim l'attendait, souriante, avec un verre de vin blanc : "Bonne journée, mon amour ? s'enquit-elle en le regardant d'un air dubitatif.

"Ça dépend du point de vue, ma chérie, fit Alexandre après l'avoir embrassée : "Où est tout le monde ? s'enquit-il, surpris de ne pas voir accourir les jumelles. Et Nicolas, où était-il ? Même les colères du fiston lui avaient manqué toute la journée.

"Nicolas étudie dans sa chambre et Armande est en train de donner à manger aux petites."

"Ah, bon, déjà ?"

"Elles ne pouvaient pas attendre, elles avaient trop faim, Alexandre."

"Et la visite chez le pédiatre ?"

"Ça c'est très bien passé. Les filles sont en super forme !"

"Bravo ! c'est une excellente nouvelle." Le lieutenant prit une gorgée de vin blanc, puis jugeant le moment propice, parla de la lettre.

"Tu penses que c'est sérieux, Alexandre ? "

"Franchement, je n'en sais rien... mais je n'aime pas ça."

"Étrange tout de même que ce soit arrivée par courrier enregistré. Pourquoi pas un simple courriel ? Tout le monde fait ça maintenant. Et quand on ne veut pas être retracé, rien de plus facile que d'utiliser un serveur dans un café Internet pour taper ces saloperies, non ?"

"À la différence près qu' au SPVM, café Internet ou pas, nous avons un service informatique bien équipé pour détecter ce genre de petits malins."

"Mmmm..."

"Mais oui, Kim, tu as raison... une lettre, ça fait vieux jeu. Maintenant est-ce que ça nous donne un indice sur le genre de personne qui a utilisé ce procédé ? "

"Bonne question, Alexandre."

"Un analphabète des nouvelles technologies peut-être ?... Ou encore quelqu'un qui veut le faire croire ?" Déformation de flic, Alexandre cherchait toujours le motif caché. Et souvent, il en trouvait un.

"À moins que ce soit quelqu'un de chez-vous, Alexandre ? Tu dois faire des envieux."

"Bof ! oui. Il y en a qui ne peuvent pas me blairer et je le leur rend bien. Mais de là à s'en prendre à ma famille, non. Ce n'est pas le genre de la maison." L'espace d'un instant, Kim eut envie de demander quel était exactement le "genre de la maison" mais se retint : "As-tu mis le commandant Brière au courant ?"

"Non. Pour la bonne raison qu'il est en vacances dans le sud. Probablement à vider ces invraisemblables mélanges de rhum, de cognac et de je ne sais quoi qu'on sert quand... "

"Ah ! Brière boit ?"

"Mais non. Je disais ça comme ça. Si ça se trouve, il serait plutôt *junk food*."

"Oui bon, on s'égare. Je... Alexandre, qu'est-ce qu'on fait pour protéger les enfants ?"

"En attendant, je compte faire appel à l'agence de sécurité de Rita et Steve."

"Mettre nos amis dans le coup ? Tout de suite ?"

"Kim, il n'y a aucune chance à prendre. Quand Brière reviendra, je demanderai qu'on affecte des agents pour vous protéger. Mais d'ici là, il nous faut quelqu'un avec toi et les jumelles et quelqu'un pour suivre Nicolas dans ses déplacements."

Alexandre avait raison. Il n'y avait pas de chance à prendre, Kim en convint.

Le lieutenant ne fit ni une ni deux et passa immédiatement un coup de fil à l'agence que dirigeaient Rita et Steve, la SÉCU. On lui répondit qu'à l'heure qu'il était, ils avaient quitté. Il appela à leur domicile. Ce fut Steve qui prit l'appel. Quand Alexandre lui eut résumé la situation, Steve fut loin de prendre les choses à la légère : "Tu as bien fait d'appeler. À mon avis, ça ne sent pas bon du tout. Compte sur nous, demain matin à la première heure, je vous envoie nos meilleurs agents."

On avait paré au plus pressé...

.....

Quand le couple Lemelin -Denis apprit à Nicolas que quelqu'un de la SÉCU l'accompagnerait dans ses déplacements à l'école et ailleurs, la réaction ne fut pas positive : "Ben là, j'aurai l'air de quoi, moi ? D'un bébé ! C'est ça que vous voulez, que j'aie l'air d'un bébé, maudite marde. J' suis capable de me défendre tout seul, câlisse."

Nicolas allait bientôt sur ses treize ans. Comme son père au même âge, il était grand et bien bâti. Et comme son père au même âge, il se pensait invulnérable. Sauf qu' il n'en demeurait pas moins un tout jeune ado qui raisonnait et réagissait en tout jeune ado.

"Nicolas, inutile de discuter, fit fermement Alexandre. Ma décision est prise et que ça te plaise ou non, c'est comme ça que ça va se passer. Et surveille ton langage, veux-tu."

Allez donc faire comprendre à un ado, qu'il devra mettre un frein aux sorties avec ses copains et copines. Qu'il devra être circonspect en surfant sur le Net. Que bien sûr, on lui fait confiance mais qu'il n'y a aucune chance à prendre parce que...

"... mon père est un flic qui fourre son nez dans toutes sortes d'affaires qui ont pas d'allure, explosa le fiston. S'ensuivit alors une série de récriminations qui prirent vite l'allure d' une remise en question du rôle du père : "T'es jamais là. Pis qu'en t'es là, tu penses juste à ta job. J'en ai plein l' cul !"

Tous les parents d'adolescents, et même ceux et celles qui n'en ont pas mais qui se souviennent de leur propre adolescence, peuvent aisément imaginer la suite. Des mots durs furent échangés. Kim essaya de temporiser, mais rien n'y fit. Les deux mâles de la famille y allaient allègrement. Exaspération, incompréhension, clash de générations.

Le ton monta dangereusement. À un point tel que les jumelles qui dormaient à l'étage se réveillèrent et se mirent à hurler. Ce ne fut pas un soirée reposante chez les Lemelin- Denis.

33

Deux jours plus tard, on retraçait le facteur qui avait livré la lettre au Centre d'enquêtes. La seule chose que l'homme put préciser, c'était qu'il avait pris le courrier dans une succursale du centre-ville. Au comptoir de la succursale, les détectives n'eurent pas plus de succès.

"Des lettres et des colis enregistrés, il y en a une pelletée, surtout dans le temps des fêtes. Alors comment voulez-vous qu'on se rappelle ! avait répondu le préposé, excédé.

Merci beaucoup pour la collaboration.

Quant au papier à lettre, il était tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Probablement acheté au Dollorama. Bien entendu, les flics avaient fait ces recherches plus par routine que par réel espoir de trouver. Ils ne s'attendaient pas à des miracles. Il n'y en eut pas.

"Lieutenant, est-ce qu'on sait quand revient le commandant Brière ? s'enquit Lambert.

"La semaine prochaine, je crois."

"J'ai rarement eu aussi hâte qu'il revienne celui-là, pour une fois qu'on a besoin de son OK. Il faut protéger votre famille, lieutenant."

"J'ai déjà pris des dispositions avec nos amis de longue date, Rita et Steve de la SÉCU."

"Leur agence est excellente et ils font du très bon boulot... n'empêche que normalement, ce serait à nos services de voir à ça."

"Je sais, Lambert, je sais. Bon et à part ça, quoi de neuf du côté de la banque de données ?" Le sujet était clos pour l'instant. Comprenne qui voudra !

Lambert, Liliane Thomas et Nguyen parurent comprendre en tout cas. Léo Nguyen parla au nom des deux autres : " Rassurez-vous lieutenant, probable que vers la fin de la journée, on aura terminé la compilation."

.....

Et comme de juste, vers 17 heures, trois noms avaient été repérés.

D'abord, un dénommé Roch Langevin, un *pimp* connu pour ses méthodes drastiques. Exemple : il avait trucidé une fille parce que celle-ci refusait de lui remettre tout l'argent de son "labeur". Pour faire bonne mesure, le malabar l'avait énuclée et excisée avant de l' étrangler. Condamné à douze ans de prison, le "chic type" avait menacé le lieutenant de représailles. Il venait tout juste d'être libéré sous caution pour "bonne conduite".

Le deuxième était un professeur d'éducation physique du nom de Joël Vincent. Lui avait tordu le cou de son amant. Crime passionnel. Six ans de prison ! Également libéré. Joël Vincent n'était pas un fan du lieutenant.

Le troisième nom sur la liste était celui d'une femme qui avait tranché les bijoux de famille de son époux pendant son sommeil. L' homme était mort au bout de son sang pendant que madame sirotait un verre en attendant qu'il crève. Devant la preuve accablante amassée par le lieutenant et son équipe, la thèse de la légitime défense n'avait pas tenu la route.

Guylaine Monette, la "veuve", avait donc été trouvée coupable d'homicide au second degré. Condamnée à dix ans ans de prison, elle avait purgé une partie de sa peine avant de bénéficier d'une libération conditionnelle. Elle était maintenant en ménage avec un repris de justice, un dénommé Croteau, lequel avait une feuille de route assez chargée, merci ! Vol à mains armées, tentative de meurtre, trafic de drogues. L'homme avait fait plusieurs séjours en taule.

"Quand même lieutenant, je ne peux pas m'empêcher de penser que ce n'est pas de ce côté-là qu'on doit regarder, je..."

Lambert résuma ce que ses collègues et lui s' étaient dit en fouillant dans la base de données. Les trois détectives en étaient arrivés à la conclusion que la menace était liée aux enquêtes en cours. Dont une en particulier. Le lieutenant savait laquelle : "Mouais, l'affaire Patterson. vous avez peut-être raison. Et ça ne me rassure pas."

"Cette affaire a d'étranges ramifications, lieutenant. Scientifiques et possiblement politiques."

"Oui Lambert, je sais. Mais faites quand même les vérifications d'usage. Voyez ce que fabriquent ces trois -là et surtout vérifiez leurs fréquentations."

"L'un d' entre eux pourrait être payé pour vous intimider, c'est ça ?"

"Ça s'est déjà vu."

"Ça s'est déjà vu en effet, lieutenant."

.....

Il ne faisait plus de doute que l'affaire Patterson impliquait de gros intérêts scientifiques et politiques. Mais pourquoi et pour qui ? Le pourquoi restait nébuleux. Et le pour qui n'était pas très clair, non plus. Il y avait bien un tout petit indice. Très ténu mais non négligeable. Les marques de pneus relevées dans le boisé où Patterson avait été enseveli avaient été faites par un SUV. Or vérifications faites, Nelson, Lamer et Bérubé étaient tous propriétaires d'un SUV.

Commentaire de Léo Nguyen : "Pour un gars, soi-disant préoccupé d'écologie, Bérubé ne se gêne pas pour se balader dans une bagnole qui bouffe de l'essence comme c'est pas possible. Quant aux deux autres et bien... c'est suspect."

Nguyen avait des préoccupations écologiques, voyez-vous.

Lui ne possédait qu'une petite auto vieille de... aussi vieille que Mathusalem, au moins. Si bien que dans son esprit, tout propriétaire d'un véhicule dépassant la taille d'une coccinelle méritait qu'on se penche sur son cas.

"Tu es biaisé, Léo. Être propriétaire d'un SUV, ce n'est pas illégal !"

"Je comprends ça, Lambert. Je ne suis pas complètement idiot... Les traces de pneus ne sont pas venues avec des numéros de plaque d'immatriculation. Ça peut aussi être un véhicule volé, j'en conviens, mais... "

"Emprunté pour l'occasion. C'est ce à quoi tu veux en venir, Léo ?"

"Peut-être... En fait, je ne sais pas très bien où je veux en venir..."

Liliane Thomas, l'air parfaitement ahuri, surveillait la joute qui prenait une drôle de tournure. C'était le moment propice pour une intervention du lieutenant : "Je vous écoute discuter messieurs et c'est exactement pour cette raison que je vous demande de passer au peigne fin les activités des individus que vous avez repérés. Il se peut et je dis bien il se peut, qu'on trouve des liens avec soit Bérubé, soit Nelson ou même Lamer à la rigueur."

L'affaire Patterson menait partout et nulle part.

Vivement que tout le monde revienne du congé des Fêtes. Ça urgeait.

34

Le 7 janvier, tout le monde revint. Il était temps.

En excellente forme, sauf Blondin qui ronchonnait. Mais bon, ça ne surprenait personne. Et Brière lui, il... Dès le retour du commandant, le lieutenant avait pris rendez-vous mais ce ne serait que quatre jours plus tard qu'il réussirait à le rencontrer. Le commandant était débordé, voyez-vous !

Quand enfin, il eut son audience auprès du "pape" Brière, celui-ci se montra aimable et compatissant. Ses vacances martiniquaises semblaient avoir fait merveille : "Mon pauvre Alexandre, certainement qu'on va te donner ce que tu demandes. Les meilleurs agents en plus de ça. La famille c'est sacré ! Tu vois, moi je..."

Le lieutenant détaillait Brière et n'en revenait pas. Quinze jours de vacances au soleil avec sa femme et ses deux enfants et... le bonhomme avait aminci, était hâlé juste ce qu'il fallait et surtout, il était souriant. *Eh bien, dis donc !*

"Merci commandant, je..."

"C'est la moindre des choses, Alexandre."

La moindre des choses, hein !?!

"Euh... Alexandre, changement d' à propos, es-tu au courant pour Tristan Delanoix ?"

Ah, il me semblait aussi... : "Non commandant. Mais je sens que vous n'allez pas tarder à me l'apprendre." C'était dit avec sarcasme mais Brière n'y vit que du feu.

"Figure-toi, Alexandre, qu'il quitte la Sûreté de Paris et s'en vient vivre au Québec."

Oh, merde !

"Il demande sa citoyenneté. En attendant, il accepte de travailler comme analyste en affaires policières pour la radio. C'est une excellente nouvelle pour tout le monde."

Il accepte de travailler comme... Une excellente nouvelle pour tout le monde. *Non mais, ça va pas la tête !* Le premier moment de stupéfaction passé, le lieutenant révisa sa stratégie. Puisque le chef semblait si bien luné, il allait pousser sa chance en demandant des renforts pour surveiller ses trois personnes d'intérêt. Bérubé, Nelson et Lamer.

Là, ce fut différent.

"Es-tu tombé sur la tête, Alexandre ? Mis à part le fait qu'ils sont tous propriétaires de SUV, t'as aucune preuve à me présenter. Alors, penses-tu que je vais demander des mandats et un budget spécial pour satisfaire tes lubies. Ben, voyons donc !

Ouais... Pour les bonnes dispositions, on repassera... Le lieutenant décida de ne pas insister, parce que c'était un fait : des preuves sérieuses, il n'en avait pas à produire.

.....

De retour au Centre d'enquêtes, le lieutenant fut accueilli par une équipe en effervescence. On avait pour lui une nouvelle qu'il jugea déprimante. Elle concernait encore ce satané Delanoix.

"Lieutenant, avez-vous entendu la dernière ? Judith est fiancée avec Tristan, fit Liliane Thomas, ravie pour sa collègue.

"Ah, vraiment ! Eh bien, toutes mes félicitations Judith, marmonna le lieutenant. Au point où il en était, il ne s'étonnait plus de rien. Mais ça ne voulait pas dire qu'il était tenu d'applaudir. Delanoix avait plus de cinquante ans et Judith, à peine trente... *Enfin bref...* Valait mieux se plonger dans les affaires courantes.

Se tournant vers le sergent-détective Lambert, Alexandre lui demanda s'il y avait du nouveau concernant les trois ex-détenus.

"Le *pimp* est de nouveau à l'ombre, répondit ce dernier. Il a été repincé pour une autre affaire de violence envers une fille. Cette-fois, il ne l'a pas tuée mais elle est pas mal amochée."

"Et les deux autres ?"

"Le prof d'éducation physique a le SIDA et est hospitalisé depuis plusieurs semaines. Reste la veuve et son nouveau conjoint, Gilles Croteau. Ces deux-là ont peut-être des liens avec l'affaire Patterson."

"Liliane, Léo, c'est aussi votre avis ?"

"Oui, lieutenant, répondirent les deux flics dans un bel ensemble.

"Bon. Et quel est ce lien ?"

"Gilles Croteau aurait été vu dans la manif organisée par Bérubé et son parti, avant Noël."

"Un lien plutôt ténu. Mais bon... on va faire avec. Donc, on en revient à nos trois personnes d'intérêt. Bérubé, Nelson et Lamer. L'un ou l'autre aurait pu faire appel à Gilles Croteau."

"Exact lieutenant, fit Liliane un tantinet impatiente. Déjà qu'elle n'était pas la patience incarnée mais depuis qu'elle était enceinte, ça s'accentuait. "À propos, Liliane, s'enquit innocemment le lieutenant, as-tu l'intention de nous quitter bientôt pour ton congé maternité ?"

"Je compte travailler le plus longtemps possible. Au moins jusqu'en mai."

Liliane, mariée à son banquier, lequel était plein aux as, n'avait certainement pas besoin de se faire de souci pour l'argent. Mais en bonne féministe et surtout en excellente enquêtrice, elle tenait à son travail. Le lieutenant comprenait ça, lui-même étant marié à une "femme performante".

"Et ne croyez pas que j'aie l'intention de démissionner. Après mon congé maternité, je reviens

au boulot. Vous ne vous débarrasserez pas de moi aussi facilement, fit la détective, coquette. Si elle cherchait des compliments, elle en obtint. Mais pas forcément ceux auxquels elle s'attendait.

"Bien sûr ma chère Liliane. On tient à nos cours de français parlé et écrit !" Régimbald avait lancé sa flèche en parodiant le ton pointu de sa collègue.

Dans le passé, Liliane et lui s'étaient souvent pris aux cheveux. Ça faisait un moment qu'ils mettaient la pédale douce. Mais allez savoir pourquoi, il y a comme ça des gens qui demeurent foncièrement d'éternels opposants. Chassez le naturel, il revient au galop ! Et à en juger par le regard que Liliane lança à Régimbald, ça risquait d'être une cavalcade. Une diversion s'imposait.

Ce que le lieutenant se hâta de faire : "Hem... j'ai une confirmation pour la question des bailleurs de fond du Parti du peuple. Ce sont les mêmes qui subventionnent le parti au pouvoir. C'est-à-dire pas forcément des gens de gauche." C'était un détail que Jacques Lemelin lui avait texté la veille, tard en soirée. *Merci beau-papa !*

"Donc la rumeur d'un complot de la droite pour se maintenir au pouvoir est loin d'être exclue ?"

Le lieutenant hésita avant de répondre... : "Je n'aime pas tellement le mot complot... mais ce n'est pas impossible, Nguyen."

"Ben là, j'ai mon voyage !"

"Blondin, on le sait que tu as ton voyage. Figure-toi que tu n'es pas le seul !"

C'était dit un peu plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu, mais le lieutenant en avait sa claque des remarques de Blondin. Et s'il n'y avait eu que ça, passe encore. Mais il y avait autre chose et c'était pas mal plus grave. Une deuxième "lettre" de menaces à l'endroit de sa famille étaient arrivées au SPVM. Son contenu, beaucoup moins vague. **Tiens toi loin de l'affaire Patterson. Autrement, ta famille va y goûter...** À défaut d'être amusant, ç'avait le mérite d'être clair et...

... un signe que du côté de la partie adverse, on s'énervait sérieusement. À tort ou à raison, les enquêteurs en avaient conclu qu'ils ciblaient les bonnes personnes. Ce n'était manifestement pas l'avis du commandant Brière et le lieutenant résuma sa rencontre avec le commandant : "Et pour les mandats de surveillance, Brière a refusé net. Pour l'écoute électronique , n'y pensons même pas. Du moins pas pour l'instant."

"Et leurs téléphones cellulaires, lieutenant ?"

"Rien à faire de ce côté-là non plus. Brière prétend qu'on a aucune preuve de ce qu'on avance. Ce qui n'est pas faux, je dois le reconnaître." Le lieutenant n'était pas spécialement heureux d'être porteur de mauvaises nouvelles. Mais c'était comme ça.

"Donc, une fois de plus, on est laissés à nous-mêmes. Le système D, résuma Léo Nguyen.

"Exactement Léo, soupira le lieutenant. Nous devons nous débrouiller comme d'habitude."

35

Place Versailles, locaux des Crimes majeurs, devant la machine à café.

Système D ou pas, quelques enquêteurs se livraient à du commérage. Ils le faisaient de temps à autre. Assez souvent même.

"Dites donc, fit Lambert, Normand Bérubé va être occupé dans les prochaines semaines. Il va tenter de se faire élire aux élections partielles dans son comté."

"Ouais, il a bien travaillé son affaire, celui-là. Il a semé la pagaille partout et maintenant il va la semer à l'Assemblée nationale."

"Penses-tu qu'il a des chances, Régimbald ?"

"J'en suis certain. Il est assez manipulateur pour ça."

Il est vrai que le mouvement de révolte initié par Bérubé et son Parti du peuple ne s'essouffait pas. Bien au contraire. Et le plus récent "désastre" s'était produit deux jours auparavant alors qu'un commando composé de... On ne savait trop qui exactement. En tout cas, il s'agissait d'individus louches et masqués qui avaient débarqué dans des salles de cours de l'Université de Montréal et avaient tout saccagé.

Profitant de la mêlée qui avait suivi l'arrivée de la brigade antiémeute, ces individus avaient pris la poudre d'escampette. Une mêlée qui avait fait quelques éclopés des deux côtés. Inutile de dire que l'affaire faisait beaucoup jaser.

Et c'était de toute beauté.

Bien entendu, les tenants de la gauche accusaient les policiers de brutalité gratuite, alors que les chantres de la droite s'en prenaient à "ces jeunes morveux d'enfants gâtés" qui voulaient "le beurre et l'argent du beurre".

"C'est quand même Bérubé qui a parti le bal, non ?"

"Ouais, celui qui parle des deux côtés de la bouche."

"En tout cas, moi j' continue à penser que c'est un maudit crotté."

Arrivé sur les entrefaites, le lieutenant ne put se retenir d'ajouter son grain de sel : "Mais un "maudit crotté" qui se promène en SUV et dont le parti a grossi grâce à l'argent fourni par des firmes d'ingénieurs-conseils, des bureaux d'avocats et plusieurs entreprises florissantes. Si j'étais toi Blondin, je ne le qualifierais plus de "maudit crotté".

"Bah, c' t' une façon de parler, lieutenant."

"Mouais... "

.....

Pendant qu'au SPVM on prenait le café en blablatant, une conversation téléphonique ultra-confidentielle se tenait entre deux individus. Et de côté-là, on ne blablatait pas.

"Salut, c'est moi."

"Qu'est-ce que tu me veux ?"

"Je ne sais pas à qui tu t'es adressé mais c'est pas fameux comme résultat. Le temps file et..."

"Je sais, mais le fiston est toujours flanqué d'un garde du corps. Au début c'étaient des gars de l'agence SÉCU et depuis un bout de temps ce sont des taupins de la police. Et à ce qu'on me dit, ils sont tous jeunes et baraqués. Ils ont dû les trier sur le volet."

"Et de notre côté, est-ce que tu tries les gens sur le volet ?"

"T'en fais pas pour ça. Il faut juste être patient."

"Non. J' ai suffisamment fait preuve de patience."

"Du calme, du calme. Y a pas le feu. "

"T'en as de bien bonnes, toi ! C'est pas toi qui... Bon, écoute, le plan A n'a pas fonctionné. Et le plan B ne fonctionne pas non plus. En tout cas, pas assez vite à mon goût et au goût de qui tu sais. Ça fait que..."

"Qu'est-ce qu'on fait alors ?"

"C'est justement ce que j'allais te dire. On passe au plan C. Et ça presse."

36

Début février 17h00, devant le Centre d'enquêtes spécialisées du SPVM.

Bon an mal an, le lieutenant allait trois fois par semaine, au gymnase du département. Parfois c'était avant le travail, parfois le soir avant de rentrer chez-lui. Ça dépendait de ses disponibilités. Une heure de poids et haltères, de cardio et d'étirements de toutes sortes n'était pas un luxe.

C'était même essentiel.

Ce soir-là, ragaillardisé par une bonne session au gym, il sortait des locaux du SPVM se hâtant vers sa voiture quand... **pfff... pfff...** Des coups de feu. On tirait sur lui. Dans sa carrière, ça lui était arrivé de se faire tirer dessus. Mais devant les locaux du SPVM, c'était une première.

Pour un homme de son gabarit, Alexandre Denis était étonnamment souple. Ses réflexes étaient d'une rapidité que beaucoup lui enviaient. Si bien que dès les premiers coups de feu, il courut se réfugier derrière une auto de patrouille et dégaina. **Bang ! Bang !** Alertés par la pétarade, plusieurs policiers vinrent à la rescousse.

Le bruit devint assourdissant. Des balles ricochaient sur les voitures de police. Le ou les tireurs devaient être embusqués derrière l'une d'elles. Il faisait sombre et la visibilité était presque nulle. Puis ce fut le silence et une voiture démarra en trombe.

Aussitôt, des agents la prirent en chasse. Les autres réintégrèrent l'édifice pour établir un constat. Heureusement, personne du côté des policiers, n'avait été atteint. N'empêche que le lieutenant l'avait échappé belle. Il avait le cœur qui battait la chamade mais à part ça, ça pouvait aller :

"Et merci tout le monde. Une chance que vous étiez-là, fit-il en saluant la rapidité d'intervention des collègues. Ils étaient une bonne quinzaine autour de lui, patrouilleurs et enquêteurs confondus.

Qui pouvait avoir l'audace de tirer sur un flic en plein devant le plus important centre d'enquêtes policières de la Ville de Montréal ? Qui ? Marie Garneau qui avait participé à l'opération posa la question : "Lieutenant, pensez-vous que... ?"

"Pas maintenant Marie. On en reparlera demain, veux-tu ?" Le lieutenant était ébranlé mais il était dressé à faire comme si de rien était. Et surtout, il préférait attendre d'être en groupe restreint pour faire un *post mortem*. Après tout, des fusillades, tout le monde dans le service en essayait un jour ou l'autre. Et on n'en faisait pas tout un plat.

Faux. On en faisait tout un plat. Et pas qu'un petit plat.

On enquêtait et quand on trouvait, gare à celui ou à ceux qui avaient osé s'en prendre à un policier ! Ce soir-là, la procédure fut scrupuleusement observée.

.....

On ratissa la scène, histoire de recueillir les balles perdues, les douilles. On examina les traces de pneus. Plusieurs voitures de police avaient été abîmées et c'était quasiment un miracle que personne n'ait été blessé. Plus tard, les flics qui avaient pris l'auto en chasse revinrent. Bredouilles.

La poursuite s'était achevée au confins de la ville, alors que le bolide s'était "dématérialisé" dans un dédale de petites rues mal éclairées. Il n'y avait que dans les films qu'on rattrapait le ou les coupables au quart de tour. Dans la vie c'était autre chose. Circuler à l'heure de pointe dans les rues encombrées de la métropole n'avait pas aidé. D'autant que la tempête annoncée depuis deux jours, frappait très fort. La neige tombait à plein ciel et en rafales.

Donc, bredouilles...

Pas de tireur et pas beaucoup d'informations sur le véhicule. Sauf la couleur et la marque. Une Toyota modifiée. Gris foncé. Des Toyota, il y en avait treize à la douzaine, mais avec moteurs modifiés, pas des masses. C'était plutôt mince pour lancer un avis de recherche. Mais on le lancerait quand même. Pour le reste : les analyses des balles et des empreintes de pneus, la police scientifique s'en chargerait. On aurait les résultats dans quelques jours.

Tout ce branle-bas de combat prit un temps fou et ce ne fut que vers 22h30 que le lieutenant put regagner son domicile. Une fois de plus, il raterait le rituel de fin de journée. Quand il le pouvait, il aimait bien donner la becquée aux jumelles aux côtés de Kim : *une bouchée pour maman, une bouchée pour papa. Allez mes petites chouettes, encore un peu de purée de carottes !*

Après, il y avait le bain. Et c'était pour Zoé et Chloé, de même que pour les parents, une session ponctuée d'éclaboussures et de rires à n'en plus finir. Le lieutenant, les manches retroussées, agitait les petits canards en plastique jaune en faisant guili-guili, coin, coin, vroum, vroum... Des activités normales pour gens normaux, en temps normal.

Hélas, depuis un bon moment on était pas "en temps normal" chez les Lemelin - Denis. Alexandre était le premier à le déplorer. Les lettres de menaces, la surveillance policière et maintenant, cet attentat qui...

37

Évidemment, une fusillade devant les locaux du SPVM ne passa pas inaperçue. Les bulletins de nouvelles en faisaient déjà abondamment état. Si bien, qu'à l'arrivée du lieutenant chez-lui, tout le monde savait déjà qu'on avait tiré sur lui.

Depuis le début des "hostilités", il y avait toujours un flic qui gardait le fort en attendant son retour. Cette fois, l'agent était un grand jeune homme, l'air efficace. Probablement pas encore suffisamment blasé pour s'en laver les mains, le jeune homme proposa de rester de garde pour la nuit .

Alexandre le remercia mais déclina : "Retourne chez-toi, il ne se passera rien de plus ce soir." L'autre fut sur le point d'insister, mais discuter l'ordre d'un officier supérieur, ne se faisait tout simplement pas : "Bien lieutenant. Mais, ajouta-t-il timidement, n'hésitez pas à me faire signe, s'il y a un problème. Voici mon numéro de cell et je laisse mon beeper en fonction."

L'offre était généreuse, le lieutenant sourit au jeune agent, mais, non merci. En principe, un lieutenant de police devait être en mesure de défendre son monde tout seul. Kim, à peine remise de ses émotions, avait assisté à la scène en silence. Elle ne fit pas commentaire...

.....

Le téléphone sonnait sans arrêt.

Les amis et connaissances rappiquaient les uns après les autres. Rita et Steve, Claire et Giullia, Maurice Dagenais, le chef de police à Magog et ami d'enfance d'Alexandre. Pierre Galipeau, des Enquêtes sur le le crime organisé, Réjean Bourque, le directeur du laboratoire médico-légal.

Tous s'étaient inquiétés. Même Magnus De Ladurantais, le médiéviste dont Alexandre avait fait la connaissance lors d'une enquête précédente. Magnus et son épouse Bérengère étaient devenus des amis du couple Lemelin-Denis. Bref, tout le monde était courant et prenait des nouvelles du lieutenant.

Évidemment, la famille aussi. Élise, la sœur d'Alexandre, les parents de Kim, Jacques Michelle Louise et Arthur Saintonge, les grands parents du côté paternel. Cependant, de tous les témoignages d'affection, qu'il reçut ce soir-là, le plus touchant pour le lieutenant fut celui de son fils Nicolas.

L'ado était bouleversé par ce qui venait d'arriver à son père : "P' pa je t'aime tu sais. Je ne veux pas te perdre." Venant de ce tout "jeune homme en colère" l'aveu était de taille. Le lieutenant en eut les larmes aux yeux.

D'ailleurs, les relations avec le fiston s'étaient quelque peu améliorées depuis la soirée mémorable où Kim et Alexandre lui avaient appris qu'il devrait être sous surveillance dans tous ses déplacements. Nicolas s'était vite rendu compte, qu'être flanqué d'agents super baraqués, lui conférait une sorte d'aura auprès de ses camarades. Visiblement, il en était flatté.

Du jour au lendemain, il était devenu le héros d'un jeu de rôle. Il combattait les forces du mal en compagnie de super héros. *Waouh !* Et du coup, le métier de son père ne lui paraissait plus tout aussi rebutant. Et ce n'était sûrement pas le lieutenant qui lui dirait le contraire.

38

Une heure du matin...

Kim et Alexandre n'avaient pas sommeil.

Affalés devant un feu de cheminée sans feu (à Montréal, c'était interdit d'en faire un, trop polluant), ils sirotaient un verre de vino verde. Un moment de détente largement mérité. Dehors, le vent soufflait et la neige venait s'abattre sur les fenêtres, heureusement bien calfeutrées. Bricoleur à ses heures, Alexandre avait trouvé la façon idéale de les rendre complètement étanches. Et c'était très bien fait, Kim avait applaudi.

"Donc Alexandre, fit-elle, on s'en prend à toi maintenant. Ce sont les mêmes, n'est-ce pas ?"

"Que pour les lettres de menaces ? Probablement, oui."

Avant, le lieutenant aurait ignoré la question ou aurait répondu, qui ça on ? Mais Kim lui avait fait comprendre que ses silences nuisaient à leur couple. Si bien qu'il ne jouait plus ce petit jeu de la "confidentialité des renseignements" avec elle. Enfin moins souvent.

Cela dépendait des jours et de ce qu'il jugeait pertinent de lui révéler.

C'est ainsi, qu' il lui avait dit pour la "trouvaille" de Patterson. Pourquoi ? Parce que Kim, en excellente journaliste d'enquête, aurait fini par l'apprendre d'une manière ou d'une autre. Et alors, il en aurait eu pour des jours à se faire reprocher de s'être tu à ce sujet-là.

Néanmoins, Kim devait quand même aller chercher les réponses à l'arraché : "Et les lettres, penses-tu toujours qu'elles sont liées à l'affaire Patterson ?"

"Peut-être. Enfin... sans doute."

"Tu m'as dit que tu as trois personnes dans la mire. Nelson, Lamer et Bérubé, c'est bien ça ?"

"Oui, c'est ça."

Les réponses laconiques de son mari firent quasiment sourire Kim. Se satisfaisait-il de ce genre de demi-réponses quand il conduisait un interrogatoire. *Probablement pas. Ironique, non ?*

La mimique "éditoriale" de son épouse ne lui ayant pas échappée, Alexandre fit un effort : "Il y en a peut-être un quatrième... Un dénommé Gilles Croteau, un type qui a fait plusieurs séjours en taule. Celui-là serait peut-être à la solde de l'un ou de l'autre ou encore des trois autres à la fois."

"Tu penses que c'est ce Gilles Croteau qui a tiré sur toi ?"

"Difficile à dire, ça s'est passé très vite. Il faisait déjà sombre et la neige commençait à tomber."

"J'imagine que les deux scientifiques et Bérubé ne se mouilleraient pas ?"

"Sans doute pas. Ils seraient plutôt du genre à faire appel à des sbires pour faire le sale boulot. Si bien sûr, je ne fais pas complètement fausse route. Après tout, ça n'a peut-être rien à voir." Comme toujours, le lieutenant doutait. Et il était à parier qu'il douterait jusqu'à la fin de l'enquête.

Kim le connaissait par cœur et n'insista pas. Elle choisit plutôt de parler des démarches qu'elle avait entreprises pour avoir Bérubé en entrevue à son émission : "Jusqu'ici, mes recherchistes se sont heurtés à une fin de non recevoir. Monsieur n'aime pas les entrevues de fond, semble-t-il !"

Il faut dire que Kim se spécialisait dans les entrevues "serrées" et plusieurs politiciens avaient goûté à sa médecine. Pas plus tard que l'avant-veille, elle avait passé le président du Conseil du Trésor à la moulinette. Ce dernier venait d'annoncer, au nom de l'austérité, des mesures de "redressement" du Bien-être social et de la Régie des Rentes. Mesures qui s'ajoutaient à des coupures en santé et en éducation.

C'était d'autant plus gênant, qu'en parallèle on accordait à deux députés transfuges une prime de départ outrageusement démesurée.

Pressé de "vraies questions" sur des mesures qui touchaient la classe moyenne et les plus démunis de la société comme par hasard, le ministre y était allé de lieux communs. Pour finir, il avait sorti la rengaine : "C'est pour le bien des générations futures que nous devons nous serrer la ceinture. Tout le monde doit faire sa part." Et blablabla... *Tu parles !*

Kim avait mené l'entrevue sans complaisance et l'image du ministre, déjà mal en point aux yeux de beaucoup, n'en était pas ressortie améliorée. Bien entendu, les commentaires ne s'étaient pas faits attendre. Si certains avaient applaudi l'animatrice, d'autres avaient crié à l'acharnement, au parti pris, à la démagogie. Kim n'avait pas fait consensus.

Alexandre, lui, était un fervent des entrevues menées par son épouse : "Chérie, avec le ministre O' Neil, tu as été tout bonnement sensationnelle ! Tu l'as coincé d'aplomb et bien fait pour lui."

Kim lui sourit : "Tu as un préjugé favorable mon amour. Mais comme tu peux le constater, ce n'est pas le cas de tout le monde."

C'était le genre d'échange que le couple Lemelin- Denis avait régulièrement.

"Souvent, poursuit Kim, c'est ce que les politiciens ne disent pas, plutôt que ce qu'ils racontent, qui est le plus révélateur. Je l'ai vérifié à maintes reprises."

"Sauf que la plupart des gens préfèrent gober les mensonges qu'ils nous rabâchent. Quand je pense que ce parti-là a été élu avec une majorité écrasante."

Kim et Alexandre n'avaient pas voté pour le parti au pouvoir. Ils étaient plutôt centre-gauche. Certes, ils n'étaient pas parmi les plus démunis de la société. Loin s'en fallait. Mais ils étaient de ceux et celles qui croyaient à une plus juste répartition des richesses.

Or, une plus juste répartition des richesses n'était visiblement pas au programme du parti au pouvoir. Mais un autre parti ferait-il mieux ?

En tout cas certainement pas le **Parti du peuple**, pensa Alexandre : "Dommage que le "citoyen Bérubé" ne veuille pas aller à ton émission. J'aimerais assez que tu puisses confronter ce bon défenseur du peuple. Voir ce qu'il a réellement dans le ventre, celui-là."

Cette fois, Kim rit sans retenue : "Dommage, en effet !"

"Étrange tout de même, que depuis la fameuse manif de décembre, il se tienne coi. Pour un type en campagne électorale, il est plutôt discret, non ? À peine un ou deux points de presse et c'est tout."

"Je ne serais pas étonnée qu'une fois élu, parce qu'il le sera probablement, il appuie toutes les mesures répressives mises de l'avant par cette bande de technocrates sans âme qui nous gouvernent." Venant de Kim Lemelin, la remarque surprenait. D'habitude, elle gardait une "objectivité" toute journalistique. Alors que là !

Il faut dire que la présente situation de la famille Lemelin- Denis, n'incitait pas à l'indulgence. Elle et les enfants obligés de se déplacer sous bonne garde policière et maintenant, le père qui se faisait tirer dessus. Il y avait de quoi en perdre son devoir de réserve.

"Et le fait qu'on vienne d'apprendre qu'il a une formation en philosophie des sciences, qu'en penses-tu, Alexandre ?

"Une formation qui prouverait son lien avec l'affaire Patterson et sa formule ? Peut être..."

"Pourquoi pas ?"

"Franchement Kim, je donnerais cher pour le savoir."

"Évidemment, j'imagine que tu en as discuté avec les membres de ton équipe."

"Oui et deux fois plutôt qu'une !"

"Et alors ?"

"Pour être franc, j'hésite encore à acheter la thèse d'un complot destiné à rendre les gens complètement zinzin. Des faits, il me faut des faits. Et jusqu'à présent, rien ne nous prouve que la formule ait été utilisée ou le sera éventuellement."

"Alexandre, moi aussi j'ai peine à y croire. Il n'en reste pas moins que la formule existe et qu'elle pourrait peut-être servir certains intérêts. Autrement, pourquoi se donnerait-on tout ce mal pour t'empêcher d'investiguer ?"

"Mouais..."

À l'extérieur le vent sifflait de plus belle. Le couple s'abîma dans un silence lourd de questions sans réponses. *Qu'y avait-il de l'autre côté de la vie ? Le néant, le grand tout cosmique, le... ?*

Kim frissonna : "Qu'arriverait-il si...? J'ai peur... Alexandre. La vie, notre vie est devenue tellement précaire. J'ai peur pour les enfants... pour toi... pour moi."

Moi aussi j'ai peur, mon bel amour... pensa le lieutenant.

"Quand on meurt, Alexandre, qu'est-ce qui se passe ensuite ?"

Ils se sentaient petits, vulnérables, impuissants. Cette nuit-là, ils s'aimèrent en s'agrippant l'un à l'autre comme s'il ne pouvait plus y avoir d'après.

39

Une semaine déjà depuis le soir de la fusillade.

Bien entendu, les médias s'étaient déchaînés. Le bref communiqué de presse issu par la police n'avait pas suffi et pour calmer le jeu, il avait fallu convoquer la presse. Alexandre Denis, qui ne raffolait pas de ce genre d'exercices, dut apparaître aux côtés du commandant Brière pour répondre aux questions des journalistes.

Pourquoi lui en voulait-on ? Qui était derrière ça ? Est-ce qu'il y avait un lien avec les enquêtes en cours ? Si oui, lesquelles ? Et blablabla... Fort heureusement, les médias ne savaient encore rien de la "trouvaille" de Patterson. Parce qu'autrement ça aurait été complètement délirant. D'ailleurs, c'était assez étonnant qu'il n'y ait eu aucune fuite au sujet de la fichue formule.

Bref, ce fut une conférence de presse où le lieutenant se montra prodigieusement laconique. Il aurait pu faire un petit effort, il n'en fit pas. De toute manière Brière était là pour combler les vides en faisant des ronds de jambe. Blablabla et re - blablabla.

Pour ça, Brière était excellent.

.....

Cet exercice déplaisant accompli, le lieutenant s'attela aux seules tâches qui lui importaient vraiment dans le métier. C'est-à-dire, résoudre les énigmes et pincer les criminels. Et présentement, les énigmes qui lui donnaient le plus de fil à retordre étaient, sans l'ombre d'un doute, les meurtres de Patterson et d' Immaculatia, la formule mystérieuse et les lettres de menaces.

Tout était lié.

L'idée s'imposait de plus en plus au sein de l'équipe d'enquêteurs. Mais lié de quelle façon ? La formule de Patterson était-elle réellement le fil conducteur ? Là, ça devenait beaucoup moins clair. Même que ce n'était pas clair du tout. Et c'était si peu clair qu'il fallait faire quelque chose.

Jusque- là, les efforts avaient été concentrés à la résolution des meurtres de Patterson et d'Immacolata Orsini. Le résultat était loin d'être fameux. Aucun témoin ne s'était miraculeusement manifesté. On ne savait même pas où Patterson avait été torturé. Dito pour l'italienne. Rien, nada, zéro.

Bien sûr, on avait des personnes d'intérêt. Mais aucune preuve qui puisse mener à des arrestations dans l'immédiat, voire dans les prochaines semaines. Et au rythme où ça allait, peut-être pas dans les prochains mois. Que faire ?

Tout reprendre du début ou aborder la question sous autre angle ? Un autre angle, bonne idée ! Le lieutenant décida donc de ressortir une hypothèse qui avait déjà été évoquée mais qui n'avait pas été retenue : "Plus j'y pense, plus je crois que nous avons affaire à deux meurtriers."

"Comment ça, deux meurtriers ?"

Ce qu'il pouvait être exaspérant, ce Blondin, parfois ! Alexandre soupira : "Pourquoi deux meurtriers, Blondin. Pour une raison très simple, les modus operandi diffèrent. Et j'ai l'intuition que c'est important."

"Oui mais... intervint Judith Chomsky, faut pas oublier que certains criminels varient leurs méthodes, uniquement pour brouiller les pistes."

"C'est un fait, Judith, j'..."

"Pourquoi ressortir cette vieille hypothèse, alors ? S'il y a deux meurtriers, tout le reste tombe à l'eau ! Tout ce à quoi on a pensé ne tient plus, merde !"

"Pas nécessairement, répliqua le lieutenant patiemment. Je ne crois pas qu'on se trompe en ciblant nos personnes d'intérêt. Sauf qu' on n'a pas suffisamment examiné les motifs de chacun. Nous avons vite conclu que tout ça tournait autour de la formule de Patterson, alors que..."

"OK, si vous le dites. Mais on fait quoi maintenant ?" Judith ne cachait pas son manque de conviction. La détective voulait une réponse claire et nette. Elle en obtint une : "On retrouse nos manches et on revoit tout le monde. En posant les bonnes questions, cette fois."

Ça manquait de nuances, mais Alexandre Denis avait épuisé sa banque de nuances.

Personne ne protesta. Pas même Judith.

Au fond, peut-être avaient-ils un peu dormi au gaz.

40

Revoir tout le monde impliquait revoir qui, exactement ?

Nelson, Lamer, Sheila Patterson et Bérubé, bien sûr. Mais on avait possiblement un nouveau joueur : Croteau, le repris de justice. Dans les dossiers de police sa photo le montrait dans toute sa splendeur. Vous savez le genre de malabar : le crâne rasé, les bras tatoués gros comme des jambons, l'air pas commode du tout.

Celui-là risquait de donner un peu de fil à retordre aux enquêteurs qui décidèrent de le garder pour le dessert. Si on peut dire ça comme ça.

Dans les jours qui suivirent, ils réussirent à rejoindre Nelson, Lamer et Sheila Patterson. Inutile de mentionner qu'aucun des trois ne se montra ravi de revoir les policiers.

Entrevues de routine, mon œil !

.....

Et une fois de plus, les enquêteurs étaient dans la salle de réunion pour dresser un bilan de ce qu'ils avaient ou n'avaient pas appris.

Comme convenu, ils étaient repartis de zéro.

Leurs questions avaient d'abord porté sur l'arme dont on s'était servi pour assassiner Immacolata Orsini. Arme qui, rappelons-le, était en tout point semblable au Colt ayant appartenu à la victime. Colt qui demeurait toujours introuvable. Or répondre intelligemment à des détectives, bien décidés à aller au fond des choses, est un art que peu de gens pratiquent avec bonheur.

Prenons Nelson. Plus hautain que jamais, le directeur de l' IRMBC avait juré "tout ignorer d'une arme ayant appartenu à Immaculata Orsini". Son attitude donnaient à penser le contraire. Ce fut noté.

Lamer, lui, était au courant, mais s'était hâté d'ajouter alors qu'on ne lui posait pas la question, "que l'arme d' Immaculata avait disparu". Mauvais point pour le jeune scientifique. En fait très mauvais point pour lui. Les enquêteurs étaient les seuls à savoir que la dite arme, possiblement l'arme du crime, n'avait pas été retrouvée.

Lamer s'était montré nerveux, avait anticipé les questions, mais était-ce suffisant pour l' accuser du meurtre de l'italienne. Loin s'en fallait. Toutefois, son comportement erratique et son trop grand empressement à en mettre plus que le client en demandait furent pris en note.

Que pouvait-on déduire de ces deux interviews ? Les détectives y allèrent de quelques supputations. Lamer et Nelson connaissaient la jeune femme. L'un ou l'autre aurait certainement pu s'approcher d'elle sans qu'elle se méfie, s'emparer de son arme et lui tirer dessus. Dans quel but ?

Immaculata était une jeune femme brillante et ambitieuse qui ne semblait pas s'être embarrassée de scrupules de son vivant. Aurait-elle fait chanter le docteur Nelson pour une raison X ou Y ? Quant à Lamer, était-il possible qu'il ait agi sur un coup de tête, la jalousie étant très mauvaise conseillère.

En bref : le meurtre d' Immaculata était-il le résultat d'une banale affaire de cœur qui avait mal tourné ou encore d'une sordide histoire de chantage ? On était bien loin d'un complot mondial tissé autour d'une formule mystérieuse.

Ensuite, on passa au point : rencontre avec la veuve Patterson. Laquelle, de l'avis du lieutenant et d'une couple d'enquêteurs, avait été écartée un peu trop rapidement de la liste des personnes d'intérêt.

"En tout cas, son veuvage lui va comme un gant. Elle a rajeuni d'au moins dix ans. Elle est presque devenue jolie ! Et je trouve ça très louche, grimaça Régimbald.

Son passé de coureur de jupons faisait-il de lui un connaisseur en matière de psychologie féminine ? Pas forcément, mais lui le croyait en tout cas.

Sa collègue Marie Garneau en doutait, elle : "Son mari l'humiliait en la trompant à répétition. Elle est peut-être simplement soulagée ?" Légère hésitation puis : "Moi j'ai tendance à la croire quand elle affirme tout ignorer d'une arme qui aurait appartenu à Immacula Orsini."

"Moi, je pense qu'au contraire, elle le savait. Sa soudaine métamorphose est tout de même un peu curieuse. Il n'y a pas de fumée sans feu !"

"Régimbald, épargne-nous tes clichés, veux-tu ! intervint Sans-Souci.

"Ah, parce que toi, tu ne nous en sors jamais des clichés !"

Une guerre de tranchées s'annonçant, le lieutenant y mit rapidement le holà : "OK, ça va aller comme ça ! Passons aux autres questions."

Parmi les autres questions posées au trio et bien qu'il fut peu probable qu'aucun des trois ait été directement impliqué, il y avait celle de leur emploi du temps le soir de la fusillade.

Imaginer Nelson, Lamer et surtout Sheila Patterson au volant d'une Toyota modifiée, roulant à tombeau ouvert dans les rues encombrées de Montréal un soir de tempête de neige, relevait de l'utopie pure et simple. Toutefois, comme il avait été convenu de ne rien négliger, rien n'avait été négligé.

Donc...

Lamer se rappelait avoir travaillé tard à l'IRMBC, ce soir-là. Étrange, parce qu'aucun de ses collègues ne se souvenait l'avoir vu, ni même aperçu, de toute la journée. Nelson, lui, avait passé la soirée à magasiner un cadeau pour son épouse dont c'était l'anniversaire. Vérifications faites, l'épouse avait bien reçu un bracelet acheté chez un joaillier réputé du centre-ville. Nelson avait même produit une facture qui le prouvait.

Mais est-ce que ça prenait toute une soirée pour acheter un bracelet ? Certains mâles de l'équipe en doutaient. Eux ne passeraient certainement pas toute une soirée à se faire suer dans les magasins !

Et qu'en était-il de Sheila Patterson, version améliorée ? Elle était chez des amis, lesquels avaient confirmé ses dires. Elle était arrivée à 19h00 et les avait quittés vers 23h00. Fort bien. N'empêche que comme les deux autres, elle aurait très bien pu payer quelqu'un pour faire le boulot à sa place. Vrai ou faux ?

Et justement, ce quelqu'un d'autre...

"Vous les avez aussi interrogés au sujet de Gilles Croteau ? demanda le lieutenant qui avait pris un léger retard dans la mise à jour. La raison : il avait dû s'absenter une couple de jours pour témoigner dans une cause au Palais de Justice. Cela demandait de la préparation. Revoir le dossier au grand complet, avoir les arguments qu'il fallait, surtout en contre-interrogatoire; certains avocats de la défense ayant la fâcheuse manie de vous retourner une preuve comme une crêpe.

Alexandre Denis s'était donc replongé dans une histoire de meurtre vieille de trois ans. La lenteur du système, voyez-vous ! Or comme il n'avait pas le don d'ubiquité, en tout cas ça n'était écrit nulle part dans sa description de tâches, il avait confié au reste de l'équipe le soin de compléter les entrevues avec les trois personnes d'intérêt. Lesquelles, au vu du résumé qu' on lui en fit, ne semblaient pas très "intéressées" par le dénommé Croteau.

Réponse de Nelson : "Jamais entendu parler de ce type." Réponse de Lamer : "Croteau, connais pas." Réponse de Sheila : "Croteau, dites-vous ? Non, je ne vois pas."

.....

Le bilan de toutes ces démarches : pas grand-chose de tangible. Du moins, c'était ce qui se lisait dans les visages tirés des enquêteurs. On ne pouvait en rester là.

Il appartenait donc au lieutenant de remonter le moral de sa petite troupe : "Nous avançons lentement mais sûrement, leur dit-il avec plus d'entrain qu'il n'en ressentait : "Avec ce qu'on a, nous sommes maintenant en mesure de nous demander qui, de Sheila Patterson, Nelson ou Lamer a payé Croteau pour me tirer dessus."

L'important était de ne pas baisser les bras.

Lui ne les baisserait pas et les autres non plus.

41

Il restait Normand Bérubé à revoir et Gilles Croteau à rencontrer pour la première fois. Pour ce dernier, les enquêteurs pouvaient toujours courir, l'homme était introuvable.

"Coudonc-là, on est-tu en train de jouer à qui perd gagne !" Avec son pessimisme habituel et son gros bon sens, il fallait en convenir, Blondin résumait la situation.

Croteau était parti en "voyage d'affaires" avait déclaré sa compagne, Guylaine Monette, celle-là même qui avait coupé le zizi de son ex-conjoint et qui l'avait regardé mourir au bout de son sang. C'était une femme plantureuse dans la quarantaine, outrageusement maquillée avec les cheveux teints en blond platine, la mine agressive.

"Où ça, le voyage d'affaires ? lui avait demandé Régimbald.

"À Porto-Rico, avait-elle répondu en chiquant sa gomme.

Ouais... Vérifications faites, Gilles Croteau n'avait jamais pris l'avion pour où que ce soit. Nul doute, l'homme se planquait, mais où ? Se pouvait-il qu'il fut ailleurs au Canada ou encore aux États-Unis ? Pour faire bonne mesure on avait donné son signalement aux frontières, mais toujours aucune trace de l'ex-détenu. Et pourquoi le soupçonnait-on de se planquer ?

Primo : on avait découvert qu'il possédait une Toyota modifiée, laquelle demeurait aussi introuvable que son propriétaire. Deuxio : il était propriétaire de deux armes à feu dûment enregistrées à son nom. Un Sig P 220 et un Glock 19. Surprenant, hein ! Au bureau d'enregistrement, quelqu'un avait certainement négligé de vérifier les antécédents du bonhomme.

Ou bien, volontairement fermé les yeux. Des choses qui arrivent, non ?

Bon d'accord, les deux armes enregistrées au nom de Gilles Croteau n'étaient pas exactement le type d'arme dont on s'était servi pour tirer sur le lieutenant. Celle-ci étant, les tests balistiques l'avaient démontré, une AK 47.

Or comme on était au Québec et pas aux USA, une AK 47 n' était pas une arme à la portée du premier quidam venu. Sauf qu' un repris de justice avec des connexions dans le milieu criminalisé pouvait probablement s'en procurer une sans que personne ne trouve à redire.

.....

Compte tenu du passé criminel de Croteau, Alexandre Denis n'eut pas trop de peine à obtenir des mandats. Un pour examiner le compte bancaire du bonhomme, l'autre pour fouiller la maison qu'il partageait avec Guylaine Monette, boulevard Gouin.

On se rendit d'abord chez-lui, boulevard Gouin. Sans être luxueuse, la maison était vaste et relativement bien tenue. Mobilier IKEA, appareils ménagers achetés chez Breault et Machin ou ailleurs, peu importe. À part ça, aucun livre. Le couple ne lisait pas beaucoup, sauf des magazines de mode pour madame et des revues de "chars" et de motos pour monsieur.

Pas d' ordinateur. Un téléphone fixe (aucun message n'y fut trouvé). Le téléphone cellulaire de Guylaine Monette ne contenait que des appels anodins(dentiste, manucure, coiffeuse). Gilles Croteau en avait un aussi, mais le cell était aussi introuvable que son propriétaire.

Dans le sous-sol, outre des appareils sado-maso (*hum*), les enquêteurs trouvèrent un peu de hash, une variété de sous-vêtements en cuir et... une collection d'armes.

Impressionnante la collection !

En fait, ça tenait plus de l'arsenal que d'une simple collection.

Des armes, il y en avait "en veux-tu en v'là". Kalashnikov 7,62mm, Glock Meister 22LR, Glock.19, Mauser, Sig P 220. Sig Sauer P229, Walther P329 et même un lance-roquettes antichar portable communément appelé bazooka. Bref de quoi faire passer un très mauvais quart-d'heure à pas mal de monde. Nul doute, Croteau avait de très, très, très bonnes connexions.

Était-il simplement le dépositaire de matériel volé ou bien...? Tout ça devait coûter une petite fortune et au fait, quels étaient les moyens de subsistance du couple ?

Guylaine Monette travaillait comme serveuse dans un bar des environs. Quant à Gilles Croteau, il était censé bosser pour une compagnie de remorquage. Rien qui puisse expliquer la collection d'armes et la maison plus que confortable.

Le couple devait avoir une ou des activités parallèles. Mais lesquelles ?

Pour Guylaine Monette, on n'en trouva pas d'autre. Elle était bien serveuse dans un bar et le reste de son temps devait se partager entre le ménage de la "cabane" et des ébats sado-maso avec son mec. Était-elle la dominante ou la dominée ? Compte tenu de ce qu'on savait des "talents" du couple, probable que ça devait être "à chacun son tour".

Imaginons une situation- type ... Madame, en sous -vêtements de cuir, munie d'une lanière à pointes d'acier, fouette avec vigueur les fesses de monsieur, lequel est suspendu par les pieds à une poulie fixée au plafond. Excellent pour la circulation sanguine.

On change de rôle et là, pendant que madame a le cou pris dans un collier de chien en cuir serré au max, monsieur lui frotte allègrement les seins avec du papier sablé. Très efficace pour obtenir une peau satinée. Quand on y pense, c'est pas si compliqué que ça ...

Mais trêve de plaisanteries.

.....

Les enquêteurs découvrirent rapidement que la compagnie de remorquage, pour laquelle Gilles Croteau travaillait, était la propriété d'un dénommé Charles (Ti-min) Daoust, un motard criminalisé. Et qu'en fait de remorquage, Croteau réglait certains problèmes pour Ti-min et ses copains.

En bref, Croteau était tout simplement un tueur à gages. Forts de ce constat, les flics n'allaient tout de même pas attendre la permission du faux remorqueur, lequel demeurait toujours introuvable pour confisquer son arsenal. *No way*.

On saisit donc l'arsenal.

Sauf que dans le lot, on ne trouva aucune arme qui ressemblait de près ou de loin à une AK, 47. Questionnée à ce sujet, Guylaine Monette, "la blondie aux gros tétons" comme l'avait baptisée, Régimbald, prétendit ne rien connaître aux armes à feu : "Pour moi, une AK 47 ou un pistolet à eau c'est pareil, avait-elle répondu. Pouvait-on se fier aux dires d'une meurtrière ? Pas sûr.

Maintenant, que dire du compte bancaire de Croteau !

Il était plutôt bien garni. Les enquêteurs constatèrent que des sommes importantes y étaient régulièrement déposées. Toujours en espèces. Aucun chèque.

Ça en disait long sur le genre d'affaires que brassait le dénommé Gilles Croteau. Et parmi ces "affaires", on découvrit qu'une somme de 45,000.00 \$ avait été déposée dans le compte, début février. Soit deux jours avant la fusillade au SPVM.

La coïncidence était remarquable et fut remarquée. Croteau avait probablement été payé pour en finir avec le lieutenant. Pas par chèque, évidemment. Alors qui tirait les ficelles ? La question demeurait toujours sans réponse.

.....

Et qu'en était-il du chef du Parti du peuple, le "citoyen" Normand Bérubé ?

Le politicien était devenu très difficile à joindre.

Il fallut patienter quelques jours avant de le rencontrer.

Mis à part son double langage en politique, quels liens lui prêtait-on avec toute l'affaire ? Son beau-frère, Cyprien Nelson et possiblement son diplôme en philosophie des sciences. Et... Gilles Croteau qui avait été vu dans une manif organisée par le politicien.

Rien pour écrire à sa mère, direz-vous ? Peut-être...

Finalement, les détectives l'attrapèrent au vol dans les nouveaux locaux du Parti du Peuple. On lui posa les mêmes questions qu'à Lamer, Nelson et Sheila Patterson. Que faisait-il le soir de la fusillade ? Avait-il déjà rencontré Immacolata Orsini ? Connaissait-il Gilles Croteau ?

Bérubé affirma qu'il faisait du porte-à-porte le soir de la fusillade. Ce qui était vrai. Mais "*cré-moé, cré -moé pas*", il ne connaissait pas Gilles Croteau et n'avait jamais entendu parler de l'italienne. On ne le crut pas sur parole.

Fait à noter, les nouveaux locaux du Parti du Peuple étaient beaucoup plus vastes et beaucoup plus luxueux que ceux visités et décrits par Alexandre Denis et Marie Garneau quelques mois auparavant. Ouais... les temps avaient changé !

42

Lamer, Nelson, Bérubé, Sheila Patterson, Croteau.

Cinq personnages dont quatre n'étaient pas tout à fait qui, ils prétendaient être.

Gilles Croteau, lui, bien qu'on ne l'ait toujours pas retrouvé, on avait pris sa mesure. Il était davantage un tueur à gages qu'un remorqueur.

Mais qu'en était-il de Lamer ? Le jeune scientifique avait dit au lieutenant que sa mère était d'origine juive, et bien c'était faux. Judith Chomsky, dont le père était vraiment juif, avait fait la vérification. La mère du scientifique était une québécoise francophone pure laine.

"C'est quoi son problème à ce maudit gars-là ?" Tout juste si Blondin ne le traita pas de crotté.

Mais oui, c'était quoi son problème à Lamer ?

Dans quel but s'était-il inventé une mère juive ? Pour se dissocier des vues de Patterson sur l'eugénisme ou pour dissimuler le fait qu'il en savait beaucoup plus qu'il ne l'avait prétendu sur les recherches menées par son collègue assassiné ?

Et puis Lamer n'en était pas à son premier mensonge. Le comportement pour le moins louvoyant du jeune chercheur ne cessait d'intriguer le lieutenant. Il n'arrivait pas à identifier clairement ce qui clochait chez- lui, mais quelque chose clochait. Et il finirait bien par mettre le doigt dessus .

Bon maintenant, Cyprien Nelson. Le scientifique avait affirmé être apolitique. Or s'il l'était, il avait une étrange façon de le démontrer. En furetant à droite et à gauche, les enquêteurs avaient trouvé un petit 200,000\$ donné sous un nom d'emprunt au parti au pouvoir.

Était-ce par amitié pour Labonté, le chef de cabinet du premier ministre ou pour des retours d'ascenseurs ? Comme obtenir des contrats de recherches, par exemple. Ça se voyait assez souvent, pas vrai ? Et, et, et... ce n'était pas tout. Nelson avait aussi versé, encore au moyen d'un prête-nom, un 50,000 \$ au Parti du Peuple ! Le parti du beau-frère.

Où le scientifique prenait-il tout ce fric ? On a beau être directeur d'un laboratoire, quand même... Donc, des tours de passe-passe qui laissaient songeur.

.....

Au briefing quotidien, Régimbald, le "fort en maths", se mit en frais de compter sur les doigts de sa main : "De un, Nelson est vraiment généreux ! De deux, Bérubé nous a menti en affirmant que Nelson n'était pas un de ses bailleurs de fond et..."

"Avec Bérubé, tu peux ajouter un "de trois", Régimbald, fit le lieutenant en ricanant.

À quoi faisait-il allusion, exactement ?

Et bien, quelques années auparavant, le chef du Parti du peuple avait publié un essai qui avait pour titre : **Pour en finir avec les faibles**. Titre évocateur s'il en fut... Un volume dont l'équipe d'enquête avait obtenu copie. Le lieutenant, Sans-Souci et Liliane Thomas l'avaient lu et ça leur avait suffi pour piger ce qui se cachait réellement derrière les belles paroles du "citoyen" Bérubé.

"Ça m'a fait penser à Mein Kampf, remarqua Sans-Souci.

"Mein... quoi ?" Aucun doute, Blondin n'était pas un intellectuel.

Dave se fit un devoir d'éclairer son collègue. Il lui expliqua que Mein Kampf (Mon Combat) avait été écrit en prison en 1923-24 par Adolph Hitler et publié en 1925. Y étaient exposés les principes du national-socialisme : antisémitisme, supériorité de la race germanique qui pour "s'affirmer avait besoin d'un espace vital" et le moyen d'y parvenir, "utiliser la force".

Blondin n'était peut-être pas un intellectuel mais il n'était pas bête non plus : "Donc, si j'ai bien compris, dit-il, Bérubé et son ultranationalisme, c'est calqué sur les écrits d'Hitler. Et pis son histoire de lutte au néo-libéralisme, c'est juste de la bullshit !"

"Hourrah, Blondin ! Vas-tu le lire ?"

Pince-sans-rire, Blondin riposta : "Es-tu fou, Sans-Souci ! J' serais jamais capable de comprendre ça, voyons. Pis, j'ai pas de temps à perdre, moi !"

Non, Blondin n'était pas bête du tout et il pouvait même être très drôle quand il s'y mettait. Tout le monde éclata de rire. Et ça faisait du bien de *slaquer la poulie*, ne serait-ce que quelques secondes. Puis, parce qu'on n'en avait pas fini avec le cas de Cyprien Nelson, on y revint.

Et bien oui, en fouillant dans la base de données du Centre de renseignements policiers du Québec, le CRPQ, on avait fait une autre découverte le concernant.

Quelques vingt ans auparavant, Nelson avait été accusé d'atteinte à la pudeur à l'endroit d'une mineure. Les accusations avaient été retirées, supposément à cause d'un vice de procédure. La rumeur voulait que la famille de la présumée victime ait soudain "hérité" d'une centaine de milliers de dollars. D'un vieil oncle ! "Oui et celle-là, elle est bien bonne ! ironisa Régimbald. Il y a des vieux oncles qui savent mourir à point, pas vrai ?"

Cyprien Nelson, l'homme qui se posait en parangon de vertu, n'était peut-être pas aussi vertueux que ça. Tout le monde a des squelettes dans le placard. Certains plus que d'autres !

Dans toute leur arrogance, la plupart des contrevenants ignorent que les bons enquêteurs soulèvent toutes les pierres. C'est exactement ce que les membres de l' équipe d'Alexandre Denis étaient en train de faire.

Et ça prendrait le temps qu'il faudrait mais on allait les soulever, les maudites pierres.

.....

Le temps passait et la fin février s'amenait à grands pas.

Le lieutenant ne recevait plus de lettres de menaces et personne n'avait à nouveau tiré sur lui.

Néanmoins, le commandant Brière avait insisté pour une surveillance de 24/ 7 pour lui et sa famille. De plus, en dépit de ses protestations, Alexandre devait désormais porter un gilet pare-balle.

"Pas de discussion, tu le portes dans tous tes déplacements, avait dit Brière. C'est pas vrai que je vais laisser mon monde se faire tirer dessus comme ça." Pour une fois que Brière en faisait plus que moins, le lieutenant aurait eu mauvaise grâce de s'entêter. Il avait même fini par se dire, qu'après tout, ce n'était pas une si mauvaise idée que ça.

Donc, la vie continuait.

Les enquêteurs enquêtaient. Et toujours pas de trace de Gilles Croteau. Du côté de l' IRMBC, les chercheurs continuaient à chercher. Sheila Patterson, de plus en plus pimpante, avait créé une fondation à la mémoire de son mari. Elle disait vouloir aider la recherche fondamentale, laquelle était devenue le parent pauvre au Canada. Comment ne pas être d'accord avec une aussi bonne intention ? Beaucoup l'applaudirent.

Quant à Bérubé, il avait été élu comme prévu. Et comme prévu, il s'était rangé du côté du parti au pouvoir. Il avait accordé quelques entrevues, mais pas à Kim Lemelin. Faut croire qu'il la craignait. Ce en quoi, il ne se trompait pas. L'animatrice l'aurait réduit en miettes.

43

Ce fut à cette époque que, chez les Lemelin-Denis, on célébra l'anniversaire de Nicolas.

Treize ans déjà. Pour l'occasion, on avait invité les grands-parents Saintonge, ça allait de soi.

Aussi, il y avait Élise, la sœur d'Alexandre et son mari Bertrand. Le couple étant parrain et marraine du "jeune homme" qui, précisons-le, n'était pas en colère ce soir-là.

D'ailleurs, depuis l'attentat contre son père, il l'était de moins en moins.

Ce fut une belle fête.

Armande, la nounou et cuisinière émérite, avait fait le nécessaire.

C'est-à-dire que, même si on n'était plus dans le temps des Fêtes, elle avait fait cuire une énorme dinde (tout juste, si l'oiseau entrait dans le four). Farcie au marrons, c'était le plat favori de "son beau Nicolas" comme elle l'appelait affectueusement.

Avec ça, des pommes terre mousseline nappées de crème Chantilly et dorées au four. Pour terminer un immense gâteau au chocolat. On trinqua à la santé du fêté. Pour les adultes du champagne, pour Nicolas du mousseux bio et sans alcool et pour les jumelles du "jus-jus" également bio.

Bucolique !

Pendant qu'on festoyait chez les Lemelin-Denis, se déroulait une conversation téléphonique, que le lieutenant aurait probablement trouvée d'un grand intérêt. Et oui, cela se passait exactement au moment où Alexandre Denis chantait avec les autres membres de la famille : "Bon anniversaire mon cher Nicolas, c'est à ton de te laisser parler d'amour..."

.....

Les deux personnages qui causaient au téléphone ne se parlaient d'amour, eux.

"Salut, c'est moi."

"Ouais."

"Ça ne fonctionne pas du tout. Peux-tu bien me dire avec qui vous faites affaire ? Jamais vu ça, des incapables comme ça. C'était pas génial d'avoir choisi les parages du SPVM pour attaquer. Non seulement ça n'a rien donné, mais c'était idiot. Le grand flic n'a même pas une égratignure."

"Mouais..."

"Et l'autre, ton... je me demande s'il est capable de jouer son rôle jusqu'au bout."

"Jusqu'à maintenant, ça va."

"Ah ! pour aller, ça va. Mais quand même, je me méfie."

"Aucune raison de te méfier, je m'en porte garant."

"C'est pas forcément rassurant, ça !"

"Arrête, veux-tu. Tes insinuations, j'en ai plus qu'assez !"

"OK ! En attendant avances-tu dans le... ?"

"Mais je ne fais que ça ! Enfin à peu près que ça."

"Il faut absolument que tu trouves une autre manière de... sinon on est cuit."

"J'y arrive. Encore un peu de patience !"

"Moi, je veux bien, mais les clients, eux, s'impatientent."

"Mouais... "

"Et tu connais ces gens-là, leur patience est très limitée."

"Je sais, mais je n'y peux rien. Je ne suis pas une machine, moi !"

"C'est assez drôle que tu dises ça, vu les ..."

"Si tu me fiches la paix avec tes plans A, B, C et que tu ne me trouves pas de plans D, E et F, je vais enfin pouvoir me concentrer sur le véritable enjeu qui est de..."

"N'en dis pas plus. On ne prend jamais trop de précautions."

"Ouais... on aurait pu y penser avant. "

"Désormais, on y pensera. Salut !"

.....

Le lieutenant aurait certainement aimé entendre ce qui s'était dit.

Mais il n'entendit pas et au fond, c'était mieux comme ça. Parce que ce soir-là, il était heureux où il était : un ridicule chapeau de fête en papier vert pomme sur la tête, la main sur l'épaule de son fiston qui venait d'avoir treize ans et qui souriait !

44

Début mars, un événement se produisit sur la scène politique québécoise.

Fernando Paz, le bras droit du "citoyen" député Normand Bérubé, le laissa tomber avec fracas.

Et quand on dit fracas, c'en fut tout un.

Contrairement au nouveau député, qui persistait dans son refus d'accorder une entrevue à Kim Lemelin, Fernando Paz accepta, lui.

Et ce fut en termes cinglants qu'il accusa Bérubé de l'avoir berné. De lui avoir fait miroiter un monde meilleur, un monde d'égalité et de fraternité : "Alors qu'il n'y a pas plus à droite que lui ! s'écria-t-il, outré. N'empêche que le Fernando avait mis du temps à se rendre compte à qui il avait réellement affaire. Kim Lemelin, ne manqua de le souligner en posant une question, innocente en apparence :

"Monsieur Paz, avez-vous lu **"Pour en finir avec les faibles"**?"

"Non madame, je ne l'ai pas lu. Je ne savais même pas qu'il avait écrit une telle ordure !"

Le chilien étant au Québec depuis une bonne quinzaine d'années, il y avait lieu de s'interroger sur la véracité de son affirmation. Kim insista: "Vous êtes pourtant un homme instruit et averti, monsieur Paz. Comment, un tel ouvrage a-t-il pu échapper à votre attention ?"

L'ex bras-droit de Bérubé expliqua : "Quand je suis arrivé au Québec, je ne maîtrisais ni le français, ni l'anglais..." L'alibi était plausible. Certains le crurent, d'autres pas.

Quoiqu'il en soit, Fernando Paz ne fut pas le seul à se dissocier de Bérubé. Beaucoup, parmi ses partisans de la première heure, lui avaient emboîté le pas. Et ça en faisait un joli paquet.

.....

Ben coudonc !

Et oui, il n'y avait que sur la scène politique que ça brassait. Au sein de l'équipe du lieutenant aussi. Quoique brasser n'était sans doute pas le terme exact, c'était plutôt un bouleversement mais, tout un. Imaginez ! Blondin se péta la fiole en déneigeant son entrée de garage. Fracture du crâne.

Il était hors de danger, mais en avait pour quelques semaines à ne rien faire d'autre que de regarder la télé dans son fauteuil inclinable. Donc en congé maladie. Et qui le remplacerait pendant ce temps ? Je vous le donne en mille.

Bah ! Pourquoi vous faire languir ?

C'était... nul autre que Tristan Delanoix, ex-inspecteur à la Sûreté de Paris et futur époux de Judith Chomsky, auquel la direction du SPVM offrait un contrat de "consultant". Renouvelable au besoin ! Y a vraiment rien de trop beau pour la classe ouvrière, comme on dit parfois.

Ce fut avec stupéfaction que le lieutenant apprit la nouvelle. Brière ne l'avait même pas prévenu. N'avait même pas daigné se fendre d'un semblant d' explication et encore moins d'une excuse. Le commandant avait-il craint une réaction négative, voire acrimonieuse ?

Probablement, car ce fut à peu près ce qui se produisit quand Delanoix se pointa dans la salle de conférences : "Bon, Tristan, j'ignore qui te protège et je m'en fous. Mais autant que tu le saches tout de suite, tu vas faire ce que te dis, rien de plus. Et fini, les anecdotes parisiennes. Vu ?"

"Pas de problème, Alexandre, plaida le suave Delanoix. Je fais ça pour aider tout le monde. Pas pour nuire, là." L'ex- inspecteur de la Sûreté de Paris affichait une mine contrite qui ne disait rien qui vaille. Du moins aux yeux du lieutenant. Et puis, cette manie qu'il avait de finir ses phrases avec un "là", l'énervait au plus haut point.

Comment le parisien avait-il réussi à s'imposer en si peu de temps ? La grande Judith, les chroniques à la radio et maintenant un contrat de consultant au SPVM, division des Crimes majeurs...

Rien de moins !

Merde, merde, merde...

45

Le soir même, le lieutenant mettait sa femme au courant de ce curieux développement.

Kim l'écouta, stupéfaite : "Hein ! Ils engagent des contractuels pour faire ce que... Vous êtes pourtant assez nombreux, non ? Et en plus, ils contournent le règlement pour accommoder Tristan Delanoix ! Alors que toi, on ne t'a pas encore nommé, inspecteur. Je ne saisis pas."

"Ce n'est pas la même chose, Kim. Pour devenir inspecteur, je devrais d'abord accepter un poste de commandant. Ce qui ne m'intéresse absolument pas. Croupir dans un bureau et servir de tampon entre les syndiqués et la Direction, ce n'est pas mon genre."

"Alexandre, tu ne vas tout de même pas me dire que c'est par militantisme syndical que tu refuses un poste de cadre."

Le lieutenant n'était pas fait pour les coulisses, quels qu'ils soient : "Kim, tu connais très bien mes raisons et je..."

"Mais oui, je sais que ce qui t'importe dans le métier, c'est de résoudre les énigmes et mettre les criminels hors d'état de nuire. Et pour ça, je t'admire. Mais quand même, il me semble que tu pourrais faire un effort pour..."

"Je ne suis pas arriviste comme certains, moi. Tu devrais savoir ça depuis le temps."

"Selon moi, c'est de l'orgueil mal placé, Alexandre. Ce que j'en dis, c'est qu'au SPVM, ça manque d'hommes de ta trempe à la Direction. Tu es intègre, tu as du leadership, tu es bardé de diplômes. Je ne comprends pas ton obstination."

Visiblement, la conversation prenait une direction qui déplaisait au lieutenant.

Kim l'ignora : "D'autant que ça ne fonctionne pas très bien au SPVM depuis un bon bout de temps. Corruption, fabrications de preuves, des enquêtes internes qui n'aboutissent pas, des... "

"Kim, je ne peux pas te laisser continuer. Oui, il y a des choses qui ne tournent pas rond dans la boutique, mais pas plus ni moins qu'ailleurs."

"N'empêche que vous avez un pouvoir de contrainte que d'autres n'ont pas."

"Je te l'accorde, mais je ne tolérerai pas que tu mettes tout le monde dans le même panier. Nous ne sommes pas tous des matamores et des ripoux."

Le ton avait monté de plusieurs crans. Sans être un sujet tabou dans le couple, les thèmes des méthodes policières musclées et du grenouillage interne n'étaient pas souvent abordés. Et le moment était certainement mal choisi pour le faire.

Depuis quelque temps, la tension avait monté au sein du couple Lemelin-Denis . Les lettres de menaces avaient fait leur travail de sape. Et l'attentat contre le lieutenant n'avait pas arrangé les choses. Finalement la protection policière de 24/7 complétait un portrait assez peu réjouissant. La famille n'avait plus d'intimité.

Mais le moyen de faire autrement ? "Excuse-moi, Kim. J'ai pris la mouche un peu trop vite."

"Je n'aurais pas dû dire ce que j'ai dit à propos de vos méthodes et de la corruption de... Enfin pas la tienne évidemment, mais..."

"Chérie, où est passé notre sens de l'humour ?"

"Ma foi, je ne sais pas, Alexandre !"

"Il nous faut le retrouver, mon amour."

"Oui, il nous faut absolument le retrouver."

Il y avait plus de tristesse que de reproche dans la voix de Kim. Alexandre en fut tout remué. Jusque-là, Kim s'était montrée stoïque. Mais il était clair qu'elle n'en pouvait plus de ce climat de menaces constantes. Un climat découlant directement du métier qu'il exerçait. Et qu'il exerçait comme s'il était entré en religion.

Parfois même, aux dépens de ceux qu'il aimait le plus au monde. Le lieutenant prit gauchement sa femme dans ses bras : "Chérie, on ferait mieux d'aller dormir."

Au lit, ils retrouvèrent un peu d'humour et un soupçon d'intimité.

En tout cas, quelque chose qui y ressemblait.

46

Ce fut Tristan Delanoix qui prit l'appel du Service de police de Terrebonne.

Aussitôt, il avisa le lieutenant : "Ils ont retrouvé la Toyota modifiée, là."

"Ah bon ! Où ça, là ?" Le parisien ne parut pas remarquer le *là*, ironique : "Devant une maison incendiée. Ils nous envoient les détails par courriel, en ce moment, là."

L'avis de recherche avait été lancé à tous les postes de police du Québec. Et enfin, ça payait. Alexandre Denis ouvrit son ordinateur et comprit immédiatement que, non seulement on avait retrouvé la Toyota, mais qu'on avait possiblement trouvé son propriétaire aussi. Ou ce qui en restait.

Dans une maison incendiée, il y avait un corps calciné.

Le corps de Gilles Croteau ?

Ça restait à voir. Et on verrait certainement sous peu, puisque les restes seraient expédiés au Centre médico-légal de Montréal. Le lieutenant téléphona immédiatement à son pote Réjean Bourque, le médecin-légiste en chef : "Salut Réjean, c'est moi."

"Oui toi. Qu'est-ce que tu me veux cette fois ?"

Réjean Bourque et Alexandre Denis travaillaient ensemble depuis des années. Au fil du temps, une amitié teintée d'ironie s'était établie entre les deux hommes. Une forme de complicité, faite de beaucoup de respect pour le travail de l'autre. N'empêche que Réjean Bourque s'amusait à donner du "maudit pissou" au lieutenant, pour son aversion marquée pour les autopsies. En revanche, Alexandre le traitait amicalement de boucher et de tortionnaire.

"Tu vas recevoir un macchabée en provenance de Terrebonne, fit Alexandre, une urgence dans la voix : "Peux-tu t'en occuper en priorité ?"

Bourque soupira. La priorité. Ça aussi c'était une constante dans les relations entre le flic et le médecin-légiste : "En priorité, en priorité ! T'es pas tanné de toujours me servir la même rengaine. C'est qui cette fois ?"

"Et bien justement, on ne le sait pas. Enfin, on n'est pas certain."

"Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Peux-tu être encore plus imprécis, Alexandre ?"

"OK, Réjean... Écoute, le corps est calciné. Il a été trouvé dans une maison incendiée. Nous soupçonnons, que c'est peut-être un certain Gilles Croteau, le... "

"Gilles Croteau, le repris du justice ?"

"On le pense."

"Et ça serait en lien avec ?"

"Avec la fusillade, oui. "

"Laquelle était possiblement en lien avec ton enquête sur... "

"Et oui, Réjean. C'est pour ça que je te demande de faire vite."

"Bon, je vais voir ce que je peux faire. Parce qu'étant donné ce que tu me racontes au sujet de l'état du corps, je vais sans doute devoir faire appel au Service d'anthropologie judiciaire. Et ça, ça risque de prendre un peu plus de temps."

"Mouais... Alexandre soupira : "Essaie quand même de faire ça vite."

.....

La deuxième démarche du lieutenant fut de loger un appel au chef de police de Terrebonne. Les deux hommes se connaissaient un peu. Pas beaucoup mais suffisamment pour se tutoyer.

Alexandre avait l'intention de se rendre sur place, histoire d'inspecter lui-même les lieux. Les polices locales étant toujours un peu susceptibles face aux bonzes du SPVM, il fallait quand même y mettre les formes.

Hippolyte Poirier se montra coopératif. Et ce, malgré le fait que le lieutenant lui apprenait qu'il débarquerait avec une armée d'enquêteurs, de membres de la police scientifique et de l'Identification judiciaire : "Il ne s'agit nullement de refaire votre travail, tu comprends Hippolyte, mais..."

"Oui je comprends, fit l'autre, résigné. Poirier n'était pas dupe, il s'agissait bel et bien de refaire le travail. Mais il savait qu'il était inutile de protester. Ça n'aurait rien changé du tout.

.....

Sur les lieux, on mesura, on inspecta, on releva des empreintes, on passa la Toyota au peigne fin et on huma l'odeur âcre qui subsistait dans les débris de la maison incendiée. Pendant que les techniciens de l' Identification judiciaire et de la police scientifique s'échinaient, Alexandre Denis parlait avec Hippolyte Poirier qui avait tenu à être sur place.

La conversation entre les deux hommes fut relativement cordiale. Poirier résuma les démarches de la police locale. D'après lui, ses agents avaient procédé selon les règles. Ça restait à voir. Et le lieutenant verrait puisque Poirier lui remit une clé USB avec un rapport détaillé.

La journée s'étira et ce ne fut que vers seize heures que le lieutenant prit congé de son collègue.

"Merci mon vieux pour ton appui."

Le vieux en question était dans la quarantaine et se portait fort bien. Certes, il n'était pas aussi grand et athlétique qu'Alexandre mais quand même, avec ses épaules de lutteur, Poirier dégageait une impression de solidité : "C'est normal de s'entraider, fit-il bon joueur malgré tout. Et pour la forme, il ajouta : "Tiens-moi au courant pour la suite des choses."

Hippolyte pouvait dormir sur ses deux oreilles. Le lieutenant savait entretenir ses relations professionnelles et le rappellerait à coup sûr.

En pareil cas, il ne manquait pas à sa parole. Et pour être tout à fait juste à son endroit, quand il y manquait, il ne le faisait jamais pour les mauvaises raisons.

.....

De retour Place Versailles, le lieutenant prit connaissance du contenu de la clé USB.

Les policiers de Terrebonne avaient bien fait leurs devoirs. Et c'était d'autant plus méritoire qu'ils étaient peu nombreux et que l'incendie s'était produit l'avant- veille.

Ils avaient rencontré les voisins, avaient posé les bonnes questions. À savoir : Qui habitait la maison incendiée ? Depuis quand ? Avait-on été témoin d' activités louches avant le drame ? Et ainsi de suite...

À dix- huit heures, le lieutenant décida de fermer boutique.

Pour une fois, il arriverait à temps pour le repas et le coucher des jumelles. Plus tard, il se proposait d'avoir une conversation avec son ado. Il était grandement temps lui parler de certaines choses de la vie. Certes, il y avait belle lurette que Nicolas savait que les bébés ne naissent pas dans les choux mais justement, depuis une couple de semaines, le jeunot se ramenait à la maison avec une copine pour étudier, disait-il.

La copine en question, une fort jolie fille du même âge que Nicolas, treize ans, en paraissait au moins dix-sept. Le lieutenant les avait surpris dans la chambre de Nicolas, les têtes très rapprochées devant l'ordinateur. Le fiston promenait sa main un peu trop bas dans le dos de l'adolescente.

En soi, ce n'était pas bien grave. N'empêche que le lieutenant n'avait aucunement envie d'être grand-père avant le temps. Oui, une conversation "entre hommes" s'imposait.

Après, si tout se déroulait comme prévu, il aimerait bien passer une ou deux heures avec Kim, sa douce moitié, histoire de glaner quelques baisers et retrouver un semblant d'intimité.

En humour, bien entendu !

47

La maison incendiée avait été louée, quelques mois auparavant, par un dénommé Gerry Carignan. Selon les témoignages recueillis, le dénommé Carignan ne l'habitait que depuis peu. L'homme, disait-on, n'était pas bavard et se tenait à l'écart de la vie de la petite ville. On ne l'avait jamais vu en compagnie de qui que ce soit.

Description physique : un costaud, légèrement bedonnant, tatouages aux avant-bras, le crâne dénudé. Une description correspondant en tous points à Gilles Croteau dont avait la photographie dans les dossiers de police. Ne restait qu'à attendre les résultats de l'autopsie pour obtenir la confirmation de ce que l'équipe d'Alexandre Denis pensait déjà. Gilles Croteau n'était plus.

On dit souvent que les "scènes de crimes parlent" et c'est un fait, on y trouve beaucoup d'indices. En revanche, les morts, eux, parlent rarement. Certains, peut-être. Mais un mort calciné, jamais. Rarement en tout cas. C'était de cet épineux problème et de bien d'autres dont on discutait ce matin-là dans l'équipe du lieutenant.

"Ouais, c'est pas clair du tout ça. Quand-est ce qu'on aura les résultats de..."

"Réjean Bourque m'a confirmé qu'on aurait les résultats de l'autopsie aujourd'hui et..."

" Pour la Toyota ?"

"Je les ai en mains. J'allais justement vous en faire part, si tu m'en donnes le loisir, Judith." Le lieutenant ne cachait pas son agacement. Chomsky avait la fâcheuse manie d'interrompre les autres et toujours sur un ton agressif. Combien de fois, lui avait-il dit de modérer ses transports ?

Peu importe, elle continuait. Quoique cette fois, elle parut comprendre.

"Les empreintes digitales relevées dans la Toyota sont bien celles de Gilles Croteau, reprit Alexandre. Et sous le tapis du coffre-arrière, on a retrouvé une AK-47. Les experts en balistique confirment que c'est bien celle qui a servi lors de la fusillade. Donc... "

"Whaou ! C'est bon pour nous, ça." Encore Chomsky mais, enthousiaste cette fois.

"Ce n'est pas mauvais en effet, Judith. Sauf que tant et aussi longtemps que nous n'aurons pas les résultats de l'autopsie, restons prudents dans nos déductions."

"La maison incendiée était au nom d'un certain Gérard Carignan, intervint Delanoix, le "consultant". Avez-vous noté la similarité des initiales, là ? G et C. Gilles Croteau !"

Depuis que le lieutenant lui avait mis les points les i, Tristan Delanoix s'était fait plus discret, quoique pas complètement. Alexandre leva les yeux au ciel : "Figure-toi Tristan, que ça ne nous avait pas échappé. Même au Québec, on sait ça. Les pseudonymes comportent souvent les mêmes initiales que le nom d'origine."

"Bon, ce que j'en disais là, c'était pour... "

"C'était pour rendre service, on a bien compris." C'était clair, net et précis, le lieutenant ne souffrirait pas de poudre aux yeux et tout portait à croire que si Delanoix s'avisait d'en sortir une autre du genre, il ne serait pas applaudi.

Sur les entrefaites, le portable d'Alexandre sonna : "Oui (...) Ah oui (...) bon. Tu me fais parvenir ça rapido. OK, salut." C'était Réjean Bourque qui confirmait que le cadavre était bien celui de Gilles Croteau. "On l'a tué avant de mettre le feu à la maison. Réjean nous envoie les détails par courriel dans les prochaines minutes." Puis se tournant vers Liliane Thomas, le lieutenant lui demanda gentiment si elle pouvait surveiller l'envoi et ramener des copies.

Pourquoi demander à un femme enceinte de se déplacer pour accomplir une tâche que quelqu'un d'autre aurait pu faire à sa place ? Psychologie oblige, le lieutenant avait senti chez Liliane le besoin de démontrer qu'elle était aussi capable que n'importe qui.

La policière se leva d'un bond : "Je fais ça subito presto, lieutenant."

.....

Subito, presto... et bien pas cette fois. Liliane mit du temps à revenir.

Et quand elle revint avec des copies pour tout le monde, elle était très pâle. Depuis le début de sa grossesse Liliane souffrait de nausées et se rendait souvent aux toilettes. Ses collègues soupçonnaient que c'était pour vomir. Mais comme elle n'en parlait pas, ils compatissaient en silence.

À une exception près. Régimbald, pour ne pas le nommer. Lui était sans pitié : "T'avais pas besoin de faire autant de copies. Le gaspillage de papier, ça te dit quelque chose ? fit-il, narquois.

Liliane ne se donna pas la peine de relever la pique : "Pendant que je faisais les copies, j'ai jeté un coup d'œil aux résultats. Il semble que Croteau ait été drogué avant d'être poignardé et arrosé de kérosène."

" Et le feu s'est propagé grâce à un accélérateur, je suppose, continua Régimbald.

Cette fois, Liliane le gratifia d'un regard peu amène : "Oui, monsieur "je sais tout."

Régimbald allait rétorquer mais Sans-Souci ne lui en laissa pas le loisir : "L'arme dont on s'est servi pour le poignarder, c'est quoi, lieutenant?"

"Bourque dit que c'est probablement un couteau de chasse. Une arme qu'on n'a pas retrouvée et qu'on ne retrouvera sans doute pas. Alexandre haussa les épaules : "Rien de plus facile que de se débarrasser d'un couteau."

"Autrement dit, lieutenant, on ne devrait pas perdre de temps à le chercher, c'est ça ?"

"Sans-Souci, tu ne trouves pas qu'on en perd déjà assez comme ça."

À quoi aurait servi le fait de retrouver le couteau, je vous le demande... Bien sûr cela aurait pu être utile, mais parfois.. : "Il faut ignorer certains détails au profit d'une vue d'ensemble, trancha le lieutenant. Et comme l'équipe était aux prises avec une affaire, que dire des affaires, qui s'enchevêtraient, se ramifiaient, un indice de plus ou de moins... à quoi bon !

"Quand même, ça nous aiderait si on retrouvait le fichu couteau, objecta Sans-Souci.

"Ça aiderait, oui, mais ce n'est pas essentiel. Quelqu'un se porte-il volontaire pour draguer la rivière Des Prairies ? À mon avis, c'est là qu'on s'en est débarrassé."

"OK, lieutenant, on a compris le message. Si au moins un témoin avait vu quelque chose avant l'incendie ou après l'incendie. Un véhicule ou... On pourrait avoir une idée plus juste de qui aurait pu..."

"Non, personne n'a vu quoi que ce soit. Le coin où la maison était située est isolé et..." Le lieutenant promena son regard autour de la table : "... il nous faudra procéder par déductions."

Si le commandant Brière avait été là, nul doute qu'il aurait trouvé les méthodes d'Alexandre plus que discutables. Ignorer l'arme du crime et procéder par déductions : "Ben voyons donc, y te manque un bardeau, Alexandre, aurait-il tonitrué.

Mais Brière n' y était pas et c'était tant mieux.

Évidemment, procéder par déductions impliquait une longue session de blablabla. Le plus étonnant c'est que généralement, ça finissait par payer. Pas toujours, mais la plupart du temps.

.....

"Ben moi, je m'offre pour aller chercher du café pour tout le monde, dit Dave Sans-Souci. Régimbald, ô surprise, proposa de l'accompagner.

"Heu... pas pour moi, Dave, fit Liliane, tu sais je..."

À cause des nausées, Liliane Thomas ne buvait plus de café. "Si tu veux Liliane, je t'apporte une eau minérale, offrit spontanément Régimbald. Manifestement, le sergent-détective voulait se faire pardonner. Au fond, il n'était un mauvais bougre même si des fois, il avait tendance à se prendre pour un autre.

Il faut dire que Liliane, qui ne se prenait pas pour de la merde, elle non plus, prêtait souvent flanc à ses sarcasmes. Cette fois, la policière apprécia : "Merci Régimbald, c'est gentil à toi." Soulagé, Régimbald se leva et alla planter une grosse bise sur la joue de sa collègue. Tout le monde applaudit à cette réconciliation "en direct".

La séance de remue-méninges serait longue.

Valait mieux faire la paix et ramer tous ensemble dans la même direction.

48

Et c'est ce qu'ils firent pendant les heures qui suivirent. Ils ramèrent. Pas toujours dans la même direction, mais ils ramèrent. Chacun y allant de ses suppositions, inférences et *tutti quanti*. On discutait âprement mais ne dit-on pas que : du choc des idées naît la lumière.

Toutefois, la lumière tardait à naître.

Tant et si bien qu'on passa du café matinal au lunch du midi, puis au repas du soir. Pour l'occasion, on commanda de la pizza de chez Cipparelli, une excellente pizzeria de la Place Versailles. Ça prendrait une trentaine de minutes pour la livraison, leur dit-on.

Les enquêteurs en profitèrent pour se dégourdir les jambes. Qui pour aller griller une cigarette à l'extérieur. Qui pour avertir les siens. Ce fut le cas du lieutenant qui se retira dans son bureau pour téléphoner chez-lui : "Kim ma chérie, j'en ai pour toute la soirée." (...) "Oui, mon lapin, je t'embrasse aussi. Fort fort et partout." (...) "C'est ça, et embrasse les enfants pour moi."

En raccrochant, Alexandre nota, et pas pour la première fois, que Kim ne lui avait pas demandé à quelle heure il rentrerait. Il en éprouva un pincement au cœur et... un léger agacement aussi.

.....

"Tout ça c'est bien beau, mais on en est toujours au même point, fit Judith, la bouche pleine.

Liliane, qui n'avait pas la bouche pleine et qui avait à peine touché à la salade mixte qu'elle avait commandée, était livide. Alexandre Denis en eut pitié : "Liliane, du devrais rentrer chez-toi. Ta pâleur m'inquiète. Nous ne t'en voudrions pas si..."

"Non, lieutenant, ça va, articula la courageuse future mère.

Régimbald, qui n'en finissait plus de faire amende honorable, proposa à nouveau d'aller lui chercher une eau minérale. Offre qui fut acceptée avec un sourire ému. Pouvait-on en déduire que les hostilités ne reprendraient plus de sitôt entre ces deux-là ? Ça, c'était la question à un million de dollars et personne dans l'équipe ne s'aventurerait à parier là-dessus, ne serait-ce qu'un vieux dix centime.

"Résumons-nous si vous le voulez bien, fit le lieutenant.

C'était purement pour la forme, car que les autres le veuillent ou non, il allait résumer. Il le fit au milieu des échanges de pointes de pizzas, certains préférant celle aux anchois, d'autres la végétarienne. D'autres, celle avec des morceaux d'ananas dessus... Que quelqu'un consomme une chose aussi incongrue qu'une "pizza hawaïenne" était pour le lieutenant, incompréhensible. Une véritable hérésie.

À chacun ses goûts, mais franchement...

"Croteau, dit-il après avoir terminé sa pointe de pizza aux anchois... a d'abord été drogué avant d'être tué avec un couteau de chasse. Sur le parquet de la cuisine où son corps a été retrouvé, les techniciens de la police scientifique ont ramassé les débris de deux verres. Ils ont réussi, ne me demandez pas comment, à les reconstituer. Vous me suivez tout le monde et..."

Alexandre s'arrêta net en apercevant, horrifié, Delanoix qui s'empiffrait de pizza à l'ananas. La moue de dédain n'échappa pas au français, lequel tenta de se justifier : "Je voulais faire un essai. En France, je n'en ai jamais mangé. Tu devrais y goûter, Alexandre, c'est pas mauvais, là."

"Ça n'arrivera pas, oublie ça, Delanoix." Sur cette prise de position catégorique, le lieutenant prit une gorgée d'eau et poursuivit sa récapitulation : "Tout près du corps, il y avait également une bouteille de vodka éclatée. On peut donc imaginer que Croteau trinquait avec quelqu'un. Vous me suivez toujours ?"

"Oui lieutenant, on suit, fit brutalement Lambert. Le sergent-déetective n'était plus le même depuis quelque jours. Il se montrait souvent impatient, ce qui n'était pas dans sa nature.

Mais pouvait-on le lui reprocher ? Imaginez ! Sa fille aînée avait foutu le camp de la maison avec un *bum*. Comble du désastre, Lambert venait d'apprendre qu'elle dansait nue dans un bar mal famé de Rawdon. La jeune fille avait tout juste dix-huit ans. Lambert n'avait rien vu venir. Lui, un enquêteur chevronné. Comme quoi nul n'est à l'abri de ce genre de problème.

Pauvre Lambert... Alexandre songeait qu'il faudrait l'aider mais comment ? Pour l'instant, il choisit de continuer sa démonstration : "Donc, Croteau dispose la bouteille et les verres, s'absente pour aller pisser ou peut-être pour aller chercher des chips ou encore..."

Longue gorgée d'eau puis... : "Enfin peu importe. Pendant ce temps, son visiteur remplit les verres, dissout une substance paralysante dans celui de Croteau et bingo ! Croteau est neutralisé. (gorgée d'eau) L'autre le poignarde puis met le feu."

"Il y a un hic dans votre théorie, lieutenant, objecta Lambert. Le rapport du médecin stipule qu'aucune substance autre qu'un peu d'alcool n'a été retrouvée dans le corps." Lambert refusait de laisser enfirouaper et ça s'entendait.

"Certaines substances sont difficiles à retracer. Pensons au Fentanyl ou encore à la succinylcholine. Des substances paralysantes qui disparaissent vite à moins de les rechercher spécifiquement et surtout rapidement. Et au vu du délai, Réjean Bourque n'a pas pu le faire." Alexandre se retint d'ajouter (Tu piges, Lambert ?). Normalement, il l'aurait fait mais pas cette fois.

"Ça reste hypothétique quand même, persista aigrement Lambert.

Encore une fois, le lieutenant le ménagea. Il ne lui demanda pas comme ç' aurait pu être le cas en d'autres circonstances (As -tu une meilleure idée ?)

De toute manière, il n'aurait pas eu à le faire parce que Régimbald y alla d'une suggestion : "À moins qu'on se soit servi d'un teaser ?"

"C'est également une possibilité, convint le lieutenant.

"Et sans doute une possibilité plus possible que celle de la succinylcholine, avança Marie Garneau. Des murmures approbateurs accueillirent sa remarque. Voyant que tout le monde privilégiait la thèse du teaser, le lieutenant ne s'obstina pas : "Bon, va pour le teaser si vous y tenez. Qu'importe, ça ne change rien au fait que Croteau a dû être immobilisé avant d'être poignardé."

Ayant fait cette concession, Alexandre proposa de faire une pause-pipi et d'aller s'approvisionner en café. Proposition acceptée à l'unanimité.

49

On revint avec les cafés et de l'eau minérale pour Liliane.

Lambert, qui avait dû réfléchir à son attitude, fut le premier à s'exprimer. Un peu plus modérément cette fois : "Admettons que ça se soit passé comme vous le dites, lieutenant. Avec qui était Croteau ? Pour qui travaillait-il ? On en revient toujours aux mêmes questions."

"Ça peut très bien être l'une ou l'autre de nos personnes d'intérêt."

"Lamer, Nelson ou Bérubé. Peut-être. Mais certainement pas Sheila Patterson. Je la vois mal faisant une chose pareille, intervint Marie Garneau qui persistait à croire que la veuve Patterson n'avait rien à voir dans l'affaire.

"C'est vrai que Sheila fitterait plutôt mal dans le décor, approuva Sans-Souci.

C'était en effet difficile d'imaginer l'élégante Sheila se rendant dans une bicoque isolée de Terrebonne pour trinquer avec Croteau. Le lieutenant poussa encore plus loin : "De toute façon, on a revu Sheila un peu par acquis de conscience, pas vrai ? Et si on lui fichait la paix pour l'instant."

"Vous êtes sûr lieutenant que... ?"

"Pas sûr à 100%, non."

"Si au moins, on pouvait mettre Lamer, Nelson et Bérubé sur écoute, ça aiderait. Ou à tout le moins avoir accès aux registres de leurs appels téléphoniques, gémit Régimbald.

"J'en ai fait la demande à Brière. À ce stade-ci, il refuse catégoriquement de faire les démarches pour des mandats, quels qu'ils soient, fit Alexandre Denis en s'étouffant avec une gorgée de café.

"Je ne peux pas croire lieutenant que Brière s'obstine encore."

"Crois- le ou non, Liliane, c'est exactement ce qu'il fait." Alexandre regarda furtivement du côté de Tristan Delanoix. Se pouvait-il que le "parisien" ait été introduit dans l'équipe pour les espionner ? Rapportait-il leurs propos au commandant ?

Le "parisien" devait avoir une antenne spéciale pour les ondes négatives, car... : "Vous pouvez parler sans crainte, tout le monde. Je n'irai pas bavasser au boss, si c'est ça que vous pensez, là."

Bavasser au boss ! Delanoix utilisait de plus en plus des termes du cru. *Y a pas à dire, il veut se faire bien voir, l'animal,* pensa Alexandre.

"Mais bien sûr mon chéri, on te fait confiance, s'écria Judith Chomsky. Les futurs mariés échangèrent un sourire. Le lieutenant s'abstint de commentaire. Il était beaucoup moins certain de la discrétion de Tristan que ne l'était sa fiancée. D'ailleurs, il n'était peut-être pas le seul à se méfier.

Autour de la table, quelques-uns baissèrent les yeux et se mirent soudain à examiner leurs gobelets de café avec beaucoup d'attention.

"Il y a un point que je comprends mal, fit Lambert. Pourquoi, on n'a pas incendié la Toyota et surtout pourquoi, on a laissé la AK 47 dans le coffre ?"

"Lambert a un bon point, lieutenant, approuva Sans-Souci. Probable qu'on a mis le feu à la maison pour faire disparaître certaines preuves, alors pourquoi négliger la Toyota ?"

"Ça prouve une chose. Ou bien on a manqué de temps, ou bien ce crime est l'oeuvre de quelqu'un qui n'a pas l'habitude. Un tueur professionnel n'aurait pas commis ce genre d'erreur."

"Si tel est le cas, Alexandre, commenta Delanoix, c'est incroyablement malhabile, même pour un néophyte, là."

"Qui te parle de néophyte, Delanoix ? "

"Bien, j'en ai déduit que..."

"Tu déduis trop vite, Delanoix. Si l'une ou l'autre de nos personnes d'intérêt a fait le coup, ce n'est pas nécessairement un premier meurtre. N'oublions pas les meurtres de Patterson et d' Immaculata. Mais ça n'en fait pas des tueurs professionnels pour autant."

"D'accord Alexandre, je retire le mot néophyte, là." Contrairement au reste de l'équipe, Tristan Delanoix évitait de donner du "lieutenant" à Alexandre et continuait de le tutoyer.

Une façon de signaler, qu'en qualité d'ex-inspecteur de la Sûreté de Paris, il se considérait l'égal du lieutenant sinon plus. Alexandre saisissait parfaitement la nuance et ne lui en voulait pas. Pas pour ça en tout cas. Il aurait probablement fait la même chose à sa place. Cependant, ce qu'il n'aurait pas fait et ne ferait jamais, ce serait d'intriguer pour s'imposer dans une équipe d'enquêtes.

.....

Il était plus de 23 heures et tout le monde était à bout, si bien qu'on commençait à radoter. Dans une séance de remue-méninges, vient un moment où les méninges ne fonctionnent plus ou fonctionnent très mal. On en était rendu là.

Le lieutenant décida de mettre fin à cette longue session qui n'irait pas beaucoup plus loin et ce, même si on la prolongeait toute la nuit : "On se revoit demain, à la première heure, déclara-t-il.

Sur le chemin du retour à la maison, Alexandre repensa à tout ce qui s'était dit et tout ce qui ne s'était pas dit... et lentement, une idée germa dans son esprit. C'était encore flou, mais après une bonne nuit de sommeil, ce serait peut-être plus clair.

50

Malheureusement, la nuit du lieutenant ne lui porta pas conseil.

D'abord, quand il arriva chez-lui, tout le monde dormait. Kim aussi. Il n'osa pas la réveiller et alla plutôt prendre une longue douche, pensant que ça le disposerait au sommeil. Et bien non, rien à faire, il n'arrivait à dormir. Il s'en voulut d'avoir pris deux cafés d'affilée dans la soirée.

Qu'avait-il besoin d'en boire deux. *Un seul aurait suffi, non ?* De guerre lasse il se leva, et sans faire de bruit, descendit dans son bureau. Puisqu'il n'avait pas sommeil, autant compiler les notes qu'il avait prises durant la journée.

Deux heures du matin et les lignes commençaient à sauter devant ses yeux fatigués. La formule mystérieuse... Patterson... Nelson... Lamer... Bérubé... Croteau... Sheila Patter...

Alexandre Denis s'endormit dans son fauteuil.

Quand il se réveilla, tout courbaturé, il était déjà sept heures trente. Il avait donné rendez-vous aux autres à huit heures. *Merde !* Tout juste le temps de s'habiller, embrasser les enfants en vitesse, dire bonjour à Armande et Kim... elle ? Armande lui rappela qu'elle avait un tournage prévu pour sept heures le matin. *Merde !* Il avait complètement oublié qu'elle le lui avait dit la veille au téléphone.

C'est plus possible, cette vie -là, se dit-il en démarrant en trombes.

Quand il arriva au travail à huit heures dix, tous les membres de l'équipe étaient déjà là. Ne les avait-il pas prévenus d'être au poste à la première heure et bien, ils y étaient. Même Liliane Thomas, plus pâle que jamais, même Tristan Delanoix, fringant comme toujours.

Ils l'attendaient pour lui apprendre qu' un autre meurtre venait d'être signalé. Et pas n'importe lequel. Le "citoyen" député Normand Bérubé avait été assassiné chez-lui au cours de la nuit.

Autour de six-heures trente, sa femme l'avait découvert au sous-sol, baignant dans son sang. Aussitôt, elle avait composé le 911. Les premiers répondants avaient eu vite fait de constater le décès par balle et selon eux, il ne s'agissait pas d'un suicide.

Le lieutenant avait encore son manteau sur le dos, il le garda. Puis, il demanda à Régimbald de s'occuper du briefing matinal pendant que lui se rendrait sur les lieux en compagnie de Marie Garneau, Léo Nguyen et bien entendu, des techniciens de l'Identification judiciaire et des agents en uniforme.

Chemin faisant, les trois enquêteurs se divisèrent la tâche. Pendant que le lieutenant organiserait les opérations et parlerait au médecin-légiste, ses collègues Marie et Léo s'occuperaient de l'épouse et des enfants du couple Bérubé.

.....

9h00 le matin, résidence des Bérubé à Pointe-aux-Trembles.

En deux temps, trois mouvements, un périmètre de sécurité fut dressé et un poste de commandement installé. Tout aussi rapidement, le terrain et la maison furent pris d'assaut par une armée d'hommes et de femmes qui ressemblaient à des cosmonautes dans leurs combinaisons. Tous s'affairaient à prendre des empreintes, fouiller les chambres, démonter les téléphones, examiner les ordinateurs, photographier la victime et la scène de crime.

La scène de crime : l'office de Normand Bérubé, une chambre aménagée au sous-sol. Quand le lieutenant s'y rendit, il fut étonné de voir que c'était le directeur de l'Institut médico-légal en personne qui était là. Son ami Réjean Bourque. Ce dernier était déjà à l'oeuvre.

En guise de salut, Bourque marmonna : "Ouin... tu les alignes, les cadavres, Alexandre ! "

Le lieutenant n'était pas d'humeur à se livrer à leur rituel à la fois badin et caustique. Pas aujourd'hui : "Arrête ton char et dis- moi ce que tu as constaté."

Réjean Bourque se le tint pour dit et prit un ton monocorde : "Une balle en plein front, ressortie par l'arrière de la tête. À vue de nez mais il faudra le confirmer à l'autopsie, on a tiré sur lui d'une distance d'environ un mètre, peut-être moins. Quand est-il mort ? Je dirais en début de nuit... vers une heure du matin, peut-être un plus mais pas beaucoup plus. Ça aussi, ça reste à vérifier."

Le flic et le médecin légiste se tenaient dans une pièce pas très grande, au décor minimaliste. Un soupirail et une porte donnant sur l'extérieur à l'arrière de la demeure. Murs blancs, du moins on supposait qu'ils l'étaient en temps normal. Quelques classeurs, une table de travail et deux fauteuils dont l'un était occupé par la victime.

Ce n'était pas joli à voir. Bérubé avait la tête éclatée. Il y avait du sang partout sur les murs et des débris de cervelle et d'os jonchaient la table de travail et le sol.

"Selon toi, Réjean, la personne qui a tiré était elle debout ou assise ?"

"Je dirais debout. Tu vois l'angle de tir est... "

"Mouin... c'est ce je pensais."

"Ça te donne une idée de...?"

"Bof, ce ne sont pas les idées qui manquent. Ce sont les solutions qu'on ne trouve pas, Réjean."

"Dis donc, toi, t'as vraiment pas l'air dans ton assiette, ce matin !"

"Je ne le suis pas, répondit sèchement le lieutenant.

Surpris, Réjean Bourque le regarda attentivement, tenta d'en savoir plus mais il eut beau essayer, il vit que ça ne fonctionnerait pas. Le lieutenant avait pris un air fermé que le médecin légiste lui avait rarement vu. Il n'osa pas lui demander si c'était personnel.

Ce fut en silence qu'il se remit au travail.

Alexandre savait que Réjean Bourque s'inquiétait pour lui, mais qu'aurait-il pu lui dire ? Que le spectacle qui s'offrait à ses yeux était la dernière chose dont il avait besoin ce matin-là. Que Kim en avait marre, lui aussi. Qu'il avait à peine le temps de voir les enfants. Que...

... l'humanité était peut-être au bord du gouffre et que...

Réjean Bourque ignorait tout de la "trouvaille" de Patterson et pour l'instant, Alexandre pensait que c'était mieux qu'il n'en sache rien. *Ça l'aurait déconcentré...*

51

Pendant ce temps, Marie Garneau et Léo Nguyen avaient réuni la famille dans le salon.

L'épouse de Normand Bérubé, Gisèle, et ses trois enfants. Un garçon d'environ quatorze ans et deux fillettes d'une dizaine d'années. L'adolescent était visiblement sonné mais ne pleurait pas. Ses sœurs sanglotaient. Gisèle Bérubé, les yeux rougis, triturait nerveusement son alliance.

Interroger la famille d'une victime n'est jamais agréable et quand il y a des enfants, c'est encore pire. Idéalement, il aurait été préférable qu'ils ne soient pas présents. Mais ils y étaient. Marie et Léo y allèrent avec tout le doigté dont ils étaient capables. Et du doigté, ils en avaient à revendre. D'ailleurs, c'était une des raisons, pour lesquelles, le lieutenant les avait choisis.

Léo Nguyen s'offrit même pour aller préparer du café pour les adultes et du chocolat chaud pour les enfants. Offre qui fut acceptée, pas dans l'allégresse, évidemment, mais avec un certain soulagement. Une fois, tout le monde installé avec son breuvage chaud, la voie était pavée pour poser quelques questions d'usage.

Marie Garneau se lança. Noms, prénoms, âge de chacun. Qui faisait quoi pendant la soirée ? Quelqu'un avait-il entendu quelque chose ? Un bruit sec ou... Personne n'avait entendu quoi que ce soit. Le contraire aurait été surprenant, l'office de Normand Bérubé étant situé au sous-sol alors que les chambres se trouvaient au deuxième étage. Mais il fallait poser la question.

D'une voix blanche, Gisèle Bérubé expliqua : "Je suis montée me coucher vers vingt-trois heures, et les enfants dormaient déjà profondément."

"Votre mari, lui ?"

"Il est descendu dans son bureau vers vingt-deux heures et... "

Marie chercha un autre angle : "Votre mari avait-il l'habitude de travailler le soir, tard ?"

"Pas régulièrement, mais parfois."

"Avant de descendre au sous-sol, comment se comportait-il ?"

"Tout à fait normalement. Il était revenu de Québec en fin de journée et se proposait de passer un week-end tranquille avec nous."

"Vous a-t-il mentionné quelque chose de particulier en lien avec sa fonction de député ou... ?"

"Mon mari ne parlait pas de son travail."

"Pourquoi, demanda doucement la policière."

"Parce qu'il disait vouloir séparer sa vie privée de sa vie publique..."

Gisèle Bérubé se mit à pleurer silencieusement. Le fils mit un bras protecteur autour des épaules de sa mère. L'adolescent semblait prendre très au sérieux son rôle d'homme de la famille. Marie Garneau lui sourit gentiment. Léo Nguyen proposa d'arrêter quelques minutes : "Madame Bérubé, si vous ne vous sentez pas bien, on peut faire une pause ?"

"Ça va aller, sergent. Je peux continuer." Gisèle Bérubé s'essuya les yeux. Léo lui demanda alors si son mari recevait des visiteurs dans son bureau quand il travaillait la nuit. Gisèle Bérubé l'ignorait. "Et durant le jour ?"

"Quelquefois des gens de son parti, mais très rarement."

"Pouvez-vous nous donner des noms, madame Bérubé ?"

"Franchement, je ne les connaissais pas assez pour être en mesure de les identifier."

Gisèle Bérubé répondait sans détour. Si elle mentait, c'était réussi.

N'empêche qu'il semblait étrange que la veuve en sache si peu au sujet des activités de son mari. Nguyen revint à la charge : "Donc, votre mari ne parlait pas politique à la maison ?"

"Non. Je vous l'ai dit, il nous tenait à l'écart de tout ça."

L'explication était valable. Beaucoup d'hommes agissent de la sorte avec leur famille. Nguyen passa la main à Marie Garneau qui poursuivit pendant un moment . Madame Bérubé avait-elle un emploi ? Oui, elle était travailleuse autonome. Traductrice de formation, ses contrats elle pouvait les remplir de la maison. "Travaillez-vous au sol-sol, vous aussi ?"

"Non. J'ai aménagé une petite pièce au deuxième étage."

Le couple Bérubé était sans conteste un couple très occupé. Mais était-il un couple uni ? Les deux enquêteurs ne formulèrent pas la question, ce n'était pas le moment. Il était temps de laisser la mère et ses trois enfants à leur chagrin.

Les détectives n'avaient pas appris grand-chose mais ils s'y attendaient. De toute façon, le lieutenant les reverraient sans doute. Avant de les quitter, Nguyen demanda : "Madame Bérubé, pouvons-nous appeler quelqu'un pour vous tenir compagnie ou bien..."

"J'ai une amie très proche qui doit venir plus tard pour me donner un coup de main."

Fait à noter, et les deux détectives ne manquèrent pas de le remarquer, à aucun moment Gisèle Bérubé n'avait mentionné le nom de son unique frère, Cyprien Nelson.

Place Versailles, Crimes majeurs, salle de conférences, en fin de journée.

Marie Garneau et Léo Nguyen venaient de résumer leur conversation avec Gisèle Bérubé : "À ce stade-ci, déclara Marie Garneau, difficile de se prononcer sur la dynamique au sein de la famille."

"En tout cas, les enfants étaient manifestement bouleversés et ça se comprend. Quand à Gisèle Bérubé, je ne sais pas, commenta Léo Nguyen.

Marie compilait ses notes : "Ce qui m'a frappée chez cette femme, c'est son laconisme. Gisèle Bérubé m'a fait l'effet d'être une femme résignée."

"C'est à dire ? la pressa Alexandre Denis.

"J'ai senti une sorte de sentiment de fatalité chez-elle. Comme une abdication..."

"Ça ne pourrait pas plutôt être un sentiment de culpabilité ? intervint Régimbald, à juste titre d'ailleurs. "Je ne crois pas qu'elle ait tué son mari, lui objecta Marie Garneau. En fait, j'en suis presque certaine. Bérubé a été tué d'un coup de pistolet et on n'a pas retrouvé d'arme dans la maison."

Régimbald s'entêta : "Elle aurait pu s'en débarrasser avant l'arrivée de la police ?"

"Régimbald, crois-tu sérieusement que nous soyons devant un crime passionnel ?"

"Non Marie, pas sérieusement. Mais ça ne veut pas dire qu'elle ne l'a pas tué."

"Ne perdons pas de temps en vaines suppositions, trancha Alexandre Denis.

Quelques sourcils se froncèrent.

Vaines suppositions ! Comme s' il n'en sortait jamais, lui...

Impassible le lieutenant continua : "Selon moi, le meurtre de Bérubé est définitivement lié au meurtre de Croteau. Et ce n'est certainement pas Gisèle Bérubé qui les a commis."

"C'est pas un peu rapide comme conclusion, lieutenant."

"Peut-être, Régimbald. Mais qu'est-ce qu'on a foutu depuis la mort de Patterson, hein ? On s'est perdu dans toutes sortes d'avenues sans issues. Si mes souvenirs sont bons, nous sommes même remontés jusqu'à Lord Durham. On a également eu droit à l'arbre de généalogique de Patterson. Alors pour une fois, ça ne me gêne absolument pas de sauter aux conclusions !"

Les sergents- détectives auraient sans doute pu faire remarquer à leur chef que les règles changeaient quand ça l'arrangeait, mais tout bien réfléchi, c'était plus sage de ne pas insister.

"OK alors, j'aimerais bien qu'on m'explique pourquoi le meurtre de Bérubé serait lié à celui de Croteau et pas aux... "

"Pas à ceux de Guy Patterson et d' Immaculata Orsini. C'est ce que tu allais dire, Régimbald ?"

"Ben oui. C'est normal, non ?"

"Normal, oui et non..."

Réponse sibylline s'il en fut.

Sauf qu' Alexandre Denis n'était pas encore tout à fait prêt à partager l'idée qui lui trottait dans la tête depuis que... *Le meurtre de Bérubé changeait-il quelque chose ?* Il lui faudrait attendre le rapport d'autopsie ainsi que les résultats de l'examen de la scène de crime pour le savoir...

Crimes majeurs, quelques jours plus tard, salle de conférences.

"Il me semble, lieutenant, que c'est vous qui nous disiez, il y a... moins d' une semaine, d'éviter de nous perdre en vaines suppositions, s'exclama Judith Chomsky.

Alexandre Denis n'avait pas souhaité la mort de Normand Bérubé, mais ironiquement ou plutôt tragiquement, son meurtre l'avait aidé à peaufiner sa fameuse idée. Il croyait l'avoir suffisamment tournée et retournée dans son esprit pour la soumettre à son équipe. Or à en juger par les mines renfrognées de ses collègues, l'hypothèse ne ralliait pas tous les suffrages.

Et quelle était cette hypothèse ? Et bien selon lui, ce serait Guy Patterson qui aurait tué sa maîtresse, Immaculata Orsini. Et ce serait Lamer, l'autre amant, qui aurait torturé et trucidé Patterson en guise de représailles. Une théorie audacieuse, révolutionnaire même.

Seul Tristan Delanoix paraissait comprendre où allait le lieutenant avec ses sabots : "Moi, je trouve que ça se défend très bien, Alexandre."

Y avait-il un léger sarcasme dans la voix de Delanoix ? Le lieutenant continuait à se méfier de l'ex- inspecteur de la Sûreté de Paris. Mais comme celui-ci était le seul à le soutenir, il ne pouvait faire la fine bouche : "Merci Delanoix, fit-il du bout des lèvres.

"Ouais, mais qu'est-ce qu'on fait des meurtres de Bérubé et de Croteau ? Ça ne marche pas votre affaire, lieutenant." Lambert avait pris le ton agressif qui lui était devenu coutumier. Un ton de plus en plus difficile à supporter pour tout le monde. Cependant, il avait raison.

La théorie du lieutenant laissait en plan toute une partie du puzzle. D'ailleurs pour compliquer davantage les choses, comme si elles avaient besoin de l'être, Alexandre prétendait que les meurtres de Croteau et Bérubé n'auraient peut-être rien à voir avec ceux de Patterson et d' Immaculata. Et pour appuyer ses dires, il invoqua les résultats de l' autopsie du corps de Normand Bérubé.

Bon, quelqu'un lui avait tiré dessus, quasiment à bout portant. On avait utilisé un pistolet semi-automatique, calibre.45, probablement équipé d'un silencieux. Technique qui selon Alexandre Denis, dénotait "une certaine forme de préméditation." Ce en quoi, il n'avait pas tort.

Par ailleurs, l'examen de la scène de crime n'avait pas donné grand-chose. Pas de traces d'entrée forcée, un tas d'empreintes mais aucune qu'on puisse identifier clairement, mises à part celles des membres de la famille du défunt. De plus, pas moyen de savoir s'il avait rendez-vous avec quelqu'un la nuit de sa mort.

Les Bérubé habitaient un quartier résidentiel: jeunes familles, couples retraités. Des gens qui se couchaient tôt. Si bien que vu l'heure où le crime avait été commis, tout le monde dormait dans le voisinage. Ou si certains ne dormaient pas, aucun témoin crédible ne s'était manifesté. Pour sa part, la veuve de Bérubé continuait à dire qu'elle ignorait qui aurait pu lui rendre visite.

Comme le sous-sol avait une entrée à l'arrière et séparée du reste de la maison, il se pouvait fort bien que le défunt ait introduit son meurtrier sans que personne ne s'en rende compte. Chose sûre, Bérubé connaissait son assassin.

Le tout était plutôt mince et il n'y avait pas grand-chose qui confirmait ou infirmait les hypothèses du lieutenant. Celui-ci s'apprêtait à le reconnaître, quand Lambert le fit pour lui et pas aimablement : "Faites-vous exprès pour nous mêler encore plus ?"

Tout juste s'il ne cracha pas par terre.

Un ange passa...

Régimbald rompit le silence : " D'après ce que vous nous avez raconté hier, la veuve a un maudit bon motif pour le zigouiller, non ?"

La veille, le lieutenant était allé rencontrer Gisèle Bérubé. À cette occasion, il avait vu l'amie dont avait parlé à Marie Garneau et à Léo Nguyen. Et en examinant attentivement le comportement des deux femmes, il avait eu la forte impression qu'il existait plus qu'un lien d'amitié entre elles. Un regard, une pression des doigts sur une épaule, une main posée discrètement sur une cuisse. Bref, une sorte d'intimité que seule peut procurer une relation charnelle.

" Moui... c'est vrai, j' ai dit ça. Mais c'était hier et je..." Alexandre Denis était déconcentré. Lambert l'inquiétait. De conciliant et rassembleur, le sergent-détective devenait de plus en plus agressif. Ce n'était pas une bonne affaire, ni pour lui, ni pour les autres : "On ne te reconnaît plus Lambert, peut-être que quelques jours de congé te feraient du bien, hasarda-t-il.

Lambert baissa la tête : "Je ne veux pas de quelques jours de congé. Ça serait pire à la maison. Je crois que je deviendrais complètement cinglé."

"On a un service d'aide aux employés, fit doucement le lieutenant. Peut-être que tu devrais y avoir recours. Ils ont sans doute de très bons trucs à te suggérer pour..." Aux dernières nouvelles, la fille de Lambert était toujours danseuse nue et toujours avec son *bum*. Lambert le prenait très mal.

La sollicitude du lieutenant fit fondre les dernières réserves du sergent-détective. Et ce fut d'une voix éraillée qu' il apprit à ses collègues que la situation avait évolué et pas pour le mieux : "J'ai un ami dans la police de Rawdon qui m'a dit que le *bum* est dans leur mire depuis quelque temps. Il paraît que c'est un *pimp*. Et ma fille... elle..."

Lambert ne put finir sa phrase.

Les autres avaient compris. Ils pensaient tous aux danses "contac" à dix et vingt dollars. À la prostitution, terrible, c'était terrible !

Ce fut dans un silence consterné que le père éploré reprit d'une voix à peine audible : "Je me sens tellement impuissant. J'ai essayé de parler à ma fille, de la convaincre de... J'ai quasiment envie de prendre mon *gun* et d'aller tuer le maudit chien sale."

Lambert était en train de se désagréger.

Des crises, le lieutenant en avait gérées plus d'une, mais celle-là était particulièrement pénible : "On ne te laissera tomber, Lambert, lui dit-il en lui mettant une main l'épaule.

Se produisit alors une chose magnifique. Tout le monde se leva pour entourer Lambert : "Lâche pas, on est tous là pour toi, Lambert." Une manifestation de solidarité qui alla droit au cœur du sergent-déetective qui fondit en larmes. Ses collègues le laissèrent pleurer tout son soûl, il en avait besoin.

Après ce fut d'une voix remplie d'émotion que Lambert exprima sa gratitude : "Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'apprécie votre soutien." Puis il promit solennellement de rencontrer les psys du service d'aide aux employés.

Pour l'instant du moins, le pire était passé. Quand même, le lieutenant anticipait des jours très sombres pour Lambert et sa famille. Si sombres qu'il osait à peine y penser.

Et non, il ne laisserait pas tomber son collègue. Il se proposait même de communiquer avec le chef de police de Rawdon, histoire de voir où il en était dans son enquête et au besoin, mettre un peu de pression pour qu'il capture le *pimp* au plus vite. Cela ne réglerait rien en profondeur mais ça aiderait un peu. Et tout ça tombait à un très mauvais moment.

Alors que la liste des cadavres s'allongeait et que...

54

La séance de travail reprit, après que l'on eut fait provision de café pour les uns et d'une bouteille d'eau minérale pour Liliane Thomas. Le lieutenant avait choisi de prendre du déca.

Pas besoin d'une surdose de caféine. Pas avec ce qui venait de se produire et certainement pas avec ce qui allait suivre.

"Si j'ai hésité aussi longtemps à vous faire part de mes hypothèses, fit-il, c'est que je suis conscient qu'elles bousculent tout. Remarquez, que j'avais déjà évoqué la possibilité de deux meurtriers dans l'affaire Patterson- Orsini. Et je vous avais également dit que, selon moi, la formule de Patterson n'était pas nécessairement liée à ces deux meurtres si bien que..."

"Maintenant votre idée est faite, lieutenant. Ce serait Patterson le meurtrier d'Immaculata, et Lamer celui de Patterson, c'est bien ça ?" Marie Garneau ne se moquait pas, elle était simplement dubitative : "C'est quand même tout un saut à faire, non ?"

"Mais c'est pas bête ! Pas bête du tout, là." Tristan Delanoix cherchait encore à se faire bien voir. Cette fois, le lieutenant ne réagit pas. Se braquer n'aidait en rien. D'autant que Delanoix avait, comme tous les autres, manifesté beaucoup d'empathie pour Lambert. Un bon point en faveur du parisien, tout "contractuel" qu'il soit, pensa-t-il. *Rendons à César ce qui appartient à César...*

"Hem... l'autre volet de ma théorie... va sans doute vous paraître encore plus tiré par les cheveux si je peux m'exprimer ainsi et je..." Tout le monde se tassa sur sa chaise et rentra la tête dans les épaules. Qu'est-ce le lieutenant allait encore leur sortir ?

"Sans vouloir vous offenser, lieutenant, fit prudemment Dave Sans-Souci, c'est déjà un peu tiré par les cheveux, non ?"

"Mouin..." Alexandre Denis n'attendait pas d'ovation debout, mais quand même... Or comme il se sentait indulgent, il laissa filer. Prenant le silence de son chef pour un sauf-conduit, Sans-Souci s'enhardit : "Passe encore que Patterson ai tué Immaculata, mais Lamer, tuer Patterson de la façon qu'on connaît. C'est vraiment un peu too much !"

"Et pourquoi un peu too much, Sans-Souci ? grogna le lieutenant, nettement moins indulgent.

"Ben... C'est pas mal plus qu'une simple vengeance, c'est carrément tordu !"

Là, Liliane s'insurgea : "Comment ça, une simple vengeance ? As-tu déjà été amoureux, Sans-Souci ?" Liliane, en amour par-dessus la tête avec son banquier, avait tendance à prêter les mêmes sentiments à un peu tout le monde.

"C'est sûr que j'ai déjà été amoureux et j'espère l'être à nouveau. Et si tu veux tout savoir, ma chère Liliane, j'ai déjà été trompé et je n'ai jamais eu envie de tuer mon rival, surtout pas de cette façon-là." S'ensuivit une discussion qui portait essentiellement sur la l'intensité des sentiments qu'on devrait ou ne devrait pas avoir "quand on est en amour". Complètement hors propos.

Ce fut Régimbald qui sortit l'équipe de l'impasse : "Oui mais... admettons que ça ce soit passé comme vous dites, lieutenant. Dans ce cas, qui a tué Bérubé, si ce n'est pas sa femme ? Et Cyprien Nelson, qu'est-ce qu'on en fait ?"

"C'est là que ça se corse. Et je dois dire que c'est encore très nébuleux mais... voici..."

Ce fut en se mordant la lèvre inférieure que le lieutenant tenta de développer. Nelson et Bérubé auraient été de connivence pour mettre la découverte de Patterson sur le marché. Où, quand, pourquoi et pour le compte de qui, ça n'était pas clair du tout pour l'auditoire.

D'ailleurs, guère plus pour le lieutenant qui conclut : "Et comme nous les talonnions et que ça ne leur plaisait pas, ils commencent par des lettres anonymes. Ensuite, ils voient que ça ne prend pas et paient Croteau pour me descendre."

"Mouais... Ça ne nous dit toujours pas qui a tué Bérubé et surtout pourquoi on l'a tué."

"Si l'on suit mon raisonnement et j'espère que vous suivez quand même un peu, ce ne peut être que Nelson. Logique, non ?"

Court arrêt, puis... "Écoutez, il y a des failles dans ma théorie et je le sais, mais... "

Quelqu'un fit remarquer que Bérubé s'était mis beaucoup de monde à dos depuis son élection. Notamment Fernando Paz qui ne s'en était pas caché et...

"Faisons une autre pause, suggéra Alexandre Denis.

Personne ne rechigna.

.....

Au retour de la pause et heureusement pour lui, le lieutenant avait une carte à brandir.

Il s'agissait d'un détail que les techniciens avaient repéré sur le téléphone cellulaire de Bérubé et qu'on venait de lui faire parvenir : "Je crois avoir enfin la preuve d'un lien entre Croteau et Bérubé, fit-il sur un ton pas complètement triomphal mais pas loin.

"Un message de Croteau qui dit et je cite : *C'est pour aujourd'hui. Je l'attends à la sortie et je fais comme on a dit.* Bérubé a dû oublier de l'effacer et... il est daté du début février. Plus précisément, le jour de la fusillade..."

Alexandre Denis marqua une pause, histoire de se voir comment on réagissait autour de lui :

"En voulez une copie ? demanda-t-il, un léger sourire aux lèvres.

Personne n'en réclama.

Ce que le lieutenant venait de révéler était sans conteste une preuve que Bérubé et Croteau étaient en relation. C'était également un bon indice de l'implication des deux hommes dans la fusillade. Pour les membres de l'équipe, il devenait délicat de continuer à soulever des objections et ce...
... même s'il restait de gros trous à combler.

55

Évidemment, le meurtre du politicien avait suscité tout un buzz médiatique. Et la presse n'avait pas mis de gants blancs pour taxer "d'incompétents" les détectives en charge de l'enquête. L'équipe du lieutenant Denis, en l' occurrence.

Maintenant, comment les reporters qui couvraient la scène judiciaire avaient-ils eu vent des théories du lieutenant ? Mystère. Mais ils y étaient parvenus. Il faut dire que parmi ces reporters, il y en avait qui avaient leurs entrées privilégiées au SPVM. Et ils et elles s'en servaient abondamment.

Pouvaient-on les blâmer de tirer toutes les ficelles mises à leur disposition ? Non. Pas même Alexandre Denis s'y serait risqué. D'ailleurs, il avait dû les affronter en conférence de presse. Cette fois, il avait fait un effort et n'avait pas eu besoin du commandant Brière pour pallier à son laconisme. Il leur avait aimablement servi un plat réchauffé, mais suffisamment épicé de détails croustillants pour éteindre quelques feux. Provisoirement du moins.

.....

On était rendu en avril et rien n'était réglé.

Quand même, il y eut certains développements. D'abord le commandant Brière leva la protection de 24/7 auprès du lieutenant et de sa famille. Son principal argument : rien ne s'était produit depuis des semaines. Plus de lettres anonymes et pas d'autre attentat, si bien qu'il ne pouvait plus justifier un tel déploiement de forces policières.

En un sens, Alexandre Denis n'était pas fâché de ne plus être suivi à la trace.

Néanmoins, il réembaucha des membres de l'agence de ses amis, Rita et Steve, pour protéger sa famille. Tant et aussi longtemps que les quatre meurtres ne seraient pas élucidés, il n'y avait toujours pas de chance à prendre, pensait-il.

Ensuite, Blondin revint de congé- maladie et Tristan Delanoix débarrassa le plancher. Enfin façon de parler, parce qu'en tant que fiancé de la belle Judith Chomsky, il restait dans le circuit. Mais au moins, on ne l'avait plus quotidiennement dans les pattes.

Ce qui provoqua une réaction assez cocasse chez Léo Nguyen : "C'était quoi les paroles de la chanson, lieutenant ? Ah oui, *je t'aime encore mieux quand tu n'es pas là... là, là, là...*" Le sergent-détective, qui n'avait même pas trente ans, s'était mis à fredonner une très vieille chanson. Où pouvait-il bien l'avoir entendue ?

Mais ce n'était pas la raison du "chut" que lui servit Alexandre Denis. Judith n'était pas loin et elle avait l'ouïe fine quand il s'agissait de son fiancé. Néanmoins, s'il s'était écouté et même s'il ne connaissait pas la chanson, lui aussi aurait turluté... là, là, là... Et à tue-tête.

.....

On était toujours en avril et toujours rien du côté des meurtres.

Ce fut alors que le lieutenant fut convoqué aux quartiers généraux de la police, rue Saint-Urbain. Le commandant Brière désirait s'entretenir avec lui de tout urgence. *Tiens donc !*

Le lieutenant se défendait d'être paranoïaque et il ne l'était pas la plupart du temps. Cependant, ce rendez-vous réclamé "de toute urgence" lui mit la puce à l'oreille. Et dans le bureau du commandant, la "puce" grandit, grandit, grandit et les oreilles du lieutenant tintèrent, tintèrent, tintèrent.

"Comme ça, Alexandre, il paraît que tu ne t'es pas bien entendu avec Tristan Delanoix."

Merde! Qui a ouvert sa grande trappe? Delanoix ou...

"Au cas où tu le penserais Alexandre, saches que ce n'est pas Delanoix qui me l'a dit."

Brière lisait dans les pensées maintenant ! Alexandre Denis n'allait certainement pas s'abaisser à demander qui avait parlé. Brière le savait et malicieusement, il faisait durer le plaisir. *Ce grand baveux d'Alexandre pouvait toujours courir...*

Mais le grand baveux ne réagit pas de la manière escomptée : "À part ça, commandant, aviez-vous autre chose à me dire ?"

Le commandant Brière avait tendance à oublier à quel point le lieutenant savait parer les coups, un joueur de première ligne. Si bien, qu' un peu penaud, il se vit forcé de spécifier : "Rassure-toi, personne de ton équipe ne m'a dit quoi que ce soit, mais tout finit par se savoir." Et c'était vrai, tout finissait par se savoir dans la division.

Le lieutenant pensa à la nouvelle secrétaire du département. Celle qui avait l'air bête et était toujours à fouiner partout. *C'était peut-être elle qui...?*

N'empêche qu'il avait envie de mettre quelque chose au clair : "Puisque que vous tenez à parler de Tristan Delanoix, parlons-en, commandant. Je ne vous cacherais pas avoir été surpris quand j'ai su qu'il avait obtenu un contrat de "consultant renouvelable au besoin". Courte pause pour bien faire passer le message : "C'est loin d'être régulier, je me trompe ?"

Brière, lui répondit du tac au tac : "La décision ne venait pas de moi, elle a été prise beaucoup plus haut." Le lieutenant ne cacha pas son étonnement : "Ah, bon !"

"Comme tu dis... Ah bon !" Brière n'élabora pas. Alexandre tenta de déchiffrer ce qu'il y avait dans le regard de son supérieur mais rien ne transpirait.

Là-dessus Brière remit son chapeau de commandant : "Où en es-tu avec tous ces meurtres ? Ça fait des mois que ça dure. Et à en juger par tes rapports d'étape, ça ne va pas fort."

Alexandre sentait venir la sempiternelle menace de "je vais te retirer l'enquête". Mais elle ne vint pas. Du moins, pas en termes clairs .

"J'ai obtenu des mandats pour mettre Nelson et Lamer sur écoute, fit Brière. Jamais j' croirai qu'avec ça, tu vas faire patate, Alexandre, parce que là... "

Pour ne pas être explicite, la menace était belle et bien présente. Sans se démonter, le lieutenant le remercia de la façon suivante : "Merci commandant. Et en passant, il me semble qu'avec un peu de bonne volonté, les mandats, vous auriez pu les obtenir bien avant !"

Cette fois, la joute entre les deux hommes se terminait par un non-lieu. Leurs rapports suivaient leur cours normal... Une manche pour Brière et une manche pour le lieutenant.

.....

Cela prit quelques jours avant que l'écoute électronique donne des résultats, mais on en eut. Du moins, en ce qui concernait Cyprien Nelson. Les enquêteurs prirent connaissance d'une conversation téléphonique révélatrice pour ne pas dire carrément suspecte entre le directeur de l' IRMBC et le chef de cabinet du premier ministre, Lucien Labonté.

Bien qu'elle fut faite à mots couverts, cette conversation laissait entendre une chose : les deux compères complotaient pour vendre quelque chose à quelqu'un. Et ce quelque chose était en lien direct avec la formule mystérieuse trouvée dans les papiers de Patterson. Or si l'on se fiait à ces mêmes mots couverts, cette formule était en réalité une découverte de Nelson que Patterson aurait copiée.

"C'est plate que Brière ait attendu aussi longtemps pour donner son autorisation. Si on avait pu faire de l'écoute avant, on serait pas mal plus avancé, déplora Sans-Souci.

"Oui je sais, fit le lieutenant. Mais faisons avec ce qu'on a et non pas avec ce qu'on aurait dû avoir. Les regrets ne sont jamais constructifs, tu comprends ça, Dave ? "

Sans-Souci était d'accord pour être constructif mais jusqu'à un certain point. Point qu'il fit valoir : "Si c'est en réalité Nelson qui est l'auteur de la formule, ça lui donne un sérieux motif pour tuer Patterson... Et je vous ferai remarquer, lieutenant, que ça vient contredire votre hypothèse, à savoir que ce serait Lamer qui aurait tué Patterson, non ?" Et vlan, au donneur de leçons !

Le donneur de leçons, Alexandre de son prénom, ne se fit pas prier pour riposter : "Ça prouve surtout que nous devons désormais composer avec un nouveau joueur, Lucien Labonté. À mon avis, c'est tout ce que ça prouve." Et paf, sur les esprits récalcitrants !

.....

À partir de ce moment-là, on ne lâcha plus Cyprien Nelson d'une semelle. Le commandant Brière avait même donné le feu vert pour une surveillance de 24/7. Hélas, le directeur de l'IRMBC devait probablement être sur ses gardes car il semblait mener une vie tout à fait normale. L'homme se rendait au labo vers 9h00 le matin, rentrait chez-lui vers 17h00. Les appels qu'il faisait étaient d'une insignifiance à pleurer.

Au bout d'une semaine de rapports décevants, le lieutenant commençait à désespérer de le coincer. D'autant qu'il recevait quotidiennement des messages-textes de Brière lui rappelant : "***que toutes ces mesures prenaient du temps, des énergies et coûtaient cher***".

À croire que le commandant venait de découvrir la fonction messages- textes sur son téléphone intelligent. Ça devenait du harcèlement.

Il fallait trouver un moyen de mettre fin à l'hémorragie, si bien que...

56

... le lieutenant décida de revoir la veuve Bérubé. Qui sait peut-être serait-elle en mesure d'apporter un nouvel éclairage sur son frère, l'insaisissable docteur Cyprien Nelson ?

Il se rendit donc à la résidence des Bérubé en compagnie du sergent-détective Liliane Thomas, laquelle se disait victime de discrimination depuis qu'elle était enceinte. Ce qui n'était pas le cas mais bon, si le fait de la prier de venir avec lui pouvait lui redonner confiance, pourquoi pas.

Alexandre Denis n'eut pas à s'en repentir.

Liliane Thomas fit merveille auprès de la veuve qui ne tarda pas à s'ouvrir. Gisèle Bérubé n'aimait pas son frère. Non seulement, elle ne l'aimait mais elle le détestait : "C'est un être immonde et extrêmement dangereux, confia-t-elle aux deux enquêteurs.

"Gisèle, vous permettez que je vous appelle Gisèle ? fit la policière, émouvante à souhait. Son accent raffiné (lequel tombait parfois sur les nerfs de certains de ses collègues) avait exactement l'effet contraire sur Gisèle Bérubé : "Mais certainement, Liliane." Alexandre se fit la réflexion que dans pas long, ces deux-là en viendraient au "tu" et à "toi".

"Gisèle, c'est très dur ce que vous dites, pouvez-vous développer ?"

"Je... ce n'est pas facile pour moi de... mais je..." (Pause) "... quand il m'a violée pour la première fois, j'avais dix ans et il en avait dix-huit. Et cela a duré jusqu'à ce qu'il quitte la maison. J'avais alors seize ans." Gisèle Bérubé avait les larmes aux yeux. Évidemment, remuer de tels souvenirs ne fait de bien à personne et pour les deux flics, ça devenait presque gênant de poursuivre.

En même temps, ils ne pouvaient reculer. Nelson n'avait-il pas fait l'objet d'accusations du même genre, une vingtaine d'années auparavant. Accusations retirées, mais quand même... Ce fut avec beaucoup de tact que Liliane Thomas demanda : "L'aviez-vous dit à vos parents, Gisèle ?"

"J'ai essayé, mais ils ne m'ont pas crue... "

Une situation typique dans beaucoup de familles où se pratique l'inceste. Les proches ne savent pas ou ne veulent pas savoir. Cela s'appelle de l'aveuglement volontaire : une maladie qui atteint des gens de tous les milieux. Gisèle et son frère Cyprien venaient d'une famille plus qu'aisée de Westmount. Leur père avait été juge à la Cour Suprême. Probable qu'il ne fallait pas entacher la réputation de Monsieur le juge, pensèrent les deux enquêteurs.

Gisèle Bérubé ne blâmait pas ses parents, décédés tous les deux, mais ne les excusait pas non plus : "Mes parents vénéraient Cyprien. À leurs yeux, il était parfait. Quand il leur chipait de l'argent et qu'ils s'en rendaient compte, mon frère avait toujours une excuse prête et ils n'y voyaient que du feu. (Petit rire triste) Un jour, un collier de perles véritables, appartenant à ma mère, a disparu. Pour dissiper les soupçons, mon frère a accusé notre gouvernante de l'avoir pris... "

Gisèle Bérubé marqua une autre pause, puis... : "Je me souviens d'elle, Céline Dupont, une femme qui travaillait chez-nous depuis des années et qui n'aurait pas fait de mal une mouche ! Mes parents l'ont congédiée même si on a jamais retrouvé le collier dans ses affaires et je..."

"Gisèle, vous aimiez beaucoup Céline ? fit Liliane en posant un regard compatissant sur la veuve dont les yeux roulaient dans l'eau.

"Énormément, oui. C'était presque une seconde mère pour moi."

"Savez-vous ce qu'elle est devenue ? questionna le lieutenant tout en se disant que Céline Dupont pourrait être quelqu'un d'intéressant à interviewer.

"Elle est morte quelques années plus tard, happée par un chauffard qui n'a jamais été retrouvé. J'ai lu le récit dans un journal. Ça m'a beaucoup attristée et... j'ai toujours cru que..." Gisèle Bérubé n'alla pas plus loin mais les enquêteurs comprirent à demi- mot.

Il était clair qu'elle pensait que le chauffard en question était son frère. Elle aurait pu tout aussi bien le nommer parce qu'eux pensaient quasiment la même chose. Le chauffard était peut-être Cyprien Nelson, ou quelqu'un qu'il aurait payé pour éliminer un témoin gênant.

Et parce que Liliane et Alexandre étaient flics et qu'ils ne se faisaient pas beaucoup d'illusions sur la nature humaine, ils poussèrent le scénario un peu plus loin. Peut-être que Céline faisait chanter le cher Cyprien pour dommages encourus. Ces "mauvaises pensées" ils ne les partagèrent pas avec Gisèle Bérubé. Elle n'aurait pas compris.

"Votre mari, était-il au courant pour les abus dont vous avez été victime, madame ? demanda Alexandre. Contrairement à sa collègue, il ne donnait pas du "Gisèle" à la veuve, et c'était voulu. Ce n'était pas tout à fait la technique du *bon cop, bad cop*, c'était plutôt la méthode du policier plus réservé comparé à l'autre plus amicale. Disons-le comme ça.

De toute manière, quelle que soit la méthode, la veuve avait besoin de se confier.

Et non, elle n'avait jamais dit à son mari que son frère l'avait violée pendant des années : "Je... Normand était le seul homme que j'ai vraiment aimé. Et bêtement, je craignais qu'il me laisse tomber si je lui racontais ça. Je me disais qu'éventuellement, quand les enfants seraient partis de la maison, je lui en parlerais mais..."

Là-dessus on frappa discrètement à la porte du salon. C'était Madeleine, l'amie de la veuve. Son amie intime et peut-être un peu plus. En fait, probablement un peu plus. Madeleine apportait des rafraîchissements et paraissait tout à fait à l'aise dans son rôle d'hôtesse.

"Merci ma chérie, fit la veuve. Madeleine sourit à Gisèle, salua les détectives, puis se retira tout aussi discrètement qu' elle était apparue. Les enquêteurs échangèrent un regard. Il leur sembla que Gisèle Bérubé avait enfin trouvé la tendresse et la compréhension qui lui avaient si cruellement fait défaut dans son enfance.

 Madeleine savait-elle pour les viols à répétition ? Poser la question aurait été de l'ingérence crasse et ils n'étaient pas là pour fouiller dans l'intimité des deux femmes.

 "Donc madame, nous disions que votre mari ignorait les sévices que vous avez subis ?"

 "Totalemment, lieutenant." Puis... : "Vous allez sans doute me demander si je revoyais mon frère. Et bien, c'est non... Mais Normand, lui le voyait."

 "Et votre mari ne s'étonnait pas que... ?"

 "Je lui avais simplement dit que nous ne nous entendions pas. Vous savez, lieutenant, mon mari était très pris par son action politique et ce genre de détail lui importait peu."

 Ainsi donc la veuve n'avait pas eu plus d'écoute dans sa vie de femme que dans sa vie d'enfant et d'adolescente. Mais au fait, que pensait-elle de l'ouvrage pondu par son mari : **Pour en finir avec les faibles ?** Le lieutenant lui posa la question.

 "Je n'ai jamais été d'accord avec son approche. Mais vous savez, c'était purement une vue de l'esprit. Dans notre vie de tous les jours, Normand n'était pas comme ça." Gisèle Bérubé refusait d' admettre qu'elle avait aimé un salaud et c'était son droit.

 Le lieutenant n'insista pas et repassa la main à Liliane Thomas.

 "Dites-moi Gisèle, savez-vous en quoi consistait la relation de votre mari avec votre frère ?"

 "Normand m'assurait que c'était une relation d'affaires."

 "Gisèle, savez quel genre d' affaires ?"

"Je sais que Cyprien contribuait financièrement à son parti mais pour le reste... Je posais le moins possible de questions. Je crois, qu'au fond, je préférerais ne pas savoir..."

La veuve commençait à donner des signes d'épuisement. Pour les deux enquêteurs, il était temps de plier bagage. De toute manière, ses confidences complétaient un profil déjà plutôt chargé. Cyprien Nelson était un être abject.

En les raccompagnant à la porte, la veuve de Normand Bérubé s'écria : " Oh ! mais attendez, j'ai quelque chose pour vous. "

Elle s'absenta quelques minutes pour revenir avec en mains, une clé USB : "Quand j'ai su que vous veniez, je l'ai mise de côté. Je ne sais pas ce qu'elle contient mais peut-être que ça peut vous être utile. Je l'ai trouvée tout récemment en faisant le tri dans les affaires de mon mari. Elle était dans la poche d'un vieux veston qu'il ne portait presque plus."

La maison avait pourtant été fouillée de fond en comble. La veuve disait-elle la vérité ? Avait-elle toujours su pour la clé ? En connaissait-elle le contenu ? L'aurait-elle volontairement dissimulée ? Mais dans quel but ? Les enquêteurs venaient de passer deux heures en compagnie d'une femme qui s'était montrée candide dans ses confidences, ils choisirent de croire sa version.

Elle ne devait pas savoir pour la clé. Et puis il arrivait aux gens de l'Identification judiciaire d'en échapper une de temps à autre. Cela avait dû être le cas.

Un vieux veston, et ben dis-donc !

57

Place Versailles, salle de conférences, division des Crimes majeurs. L'équipe d'enquêtes venait de prendre connaissance du contenu de la clé USB.

Ce n'était peut-être pas tout à fait une bombe mais pas loin.

"Ben là, j'ai mon maudit voyage !"

Blondin était de retour et ça s'entendait. Personne ne songea à lui reprocher son ton bourru. Ils étaient tous contents de le revoir en bonne santé. Et même s'ils ne le disaient pas ouvertement, ils étaient soulagés du départ de Tristan Delanoix.

Non pas qu'ils le détestaient mais pour eux, l'ex-inspecteur de la Sûreté de Paris avait été un "étranger" dans la place. Même la grande Judith semblait soulagée de ne plus avoir son fiancé dans les pattes. Enfin façon de parler. Pas dans les pattes au travail en tout cas.

Mais revenons-en à la clé USB. C'était en quelque sorte le testament de Normand Bérubé et tout un à part ça. "C'est à peine croyable, s'exclama Dave Sans-Souci.

Dave n'avait pas le style tonitruant de Blondin, n'empêche qu'il était sidéré. D'ailleurs tout le monde l'était. Au fil des ans, ils avaient tous joué dans des scénarios "catastrophes" mais jamais de cette envergure. Qu'y avait-il de si renversant sur la foutue clé ?

Et bien... Tout d'abord et ce n'était que la pointe de l'iceberg, Normand Bérubé reconnaissait s'être laissé acheter par le parti au pouvoir pour "virer son capot de bord" politiquement parlant.

Ensuite, et c'était là que ça se corsait pour de vrai.

Bérubé avouait son implication dans un complot destiné à mettre en marché la formule de Patterson ou de Nelson, c'est selon. De toute manière, que la formule soit de l'un ou de l'autre, ça ne la rendait pas plus rassurante pour autant. Patterson était mort mais Nelson, lui, était bien vivant.

D'ailleurs, feu le député Bérubé affirmait que ses partenaires étaient bel et bien Cyprien Nelson et Lucien Labonté, le chef de cabinet du PM. Et ça continuait à ce rythme.

Eh oui, c'était lui, Bérubé qui avait demandé à Croteau d'en finir avec le lieutenant. L'affaire ayant foiré, Croteau devenait encombrant. Labonté et Nelson lui avaient intimé l'ordre de les débarrasser du bonhomme. Bérubé prétendait avoir agi à son corps défendant. Selon ses dires : "il y avait une marge entre commander le meurtre d'un lieutenant de police et en commettre un soi-même".

Une morale discutable, du point de vue des flics en tout cas.

Le député s'était donc rendu à Terrebonne rencontrer Croteau ; et avait procédé exactement comme l'avait supputé l'équipe. Histoire de mettre Croteau en confiance, on trinque avec lui. Puis on l'immobilise avec un teaser et après on lui enfonce le couteau de chasse dans le ventre.

Bingo ! Le tour était joué.

Croteau mort, Bérubé avait mis le feu à la bicoque et s'était enfui, non sans avoir pris soin de jeter le couteau dans la Rivière des Prairies. (un point pour le lieutenant).

À la toute fin de l'enregistrement, Bérubé disait craindre pour sa vie. Il avait commencé à sentir que les deux autres se méfiaient de lui. Leurs clients également. Et qui étaient les clients ? Là, ça devenait confus. Bérubé disait ne pas savoir exactement, mais soupçonnait que des terroristes étaient impliqués. Nommément, des gens du groupe armé État islamique !

Une révélation à donner le frisson aux plus aguerris. Les enquêteurs étaient sous le choc. Et qu'est-ce qu'on fait quand on est sous le choc ? On tente de nier .

"Et si tout ce baratin était de la frime? fit une Judith Chomsky très ébranlée.

"Moi, je pense que c'est vrai, même si j'aimerais mieux ne pas y croire, rétorqua Régimbald.

"Au moins, il a précisé que sa femme n'était pas dans le coup. Qu'elle ignorait tout de ses activités, appelons-les parallèles, remarqua Liliane non sans un certain soulagement. Ça l'aurait peinée d'apprendre que Gisèle Bérubé ait été mêlée à l'histoire. La veuve avait fait une forte impression sur elle. Les deux femmes n'en étaient pas venues au "tu" et à "toi", comme l'avait imaginé le lieutenant, mais dans un autre contexte, peut-être seraient-elles devenues des amies.

"En tout cas, intervint Léo Nguyen, j'ai cru déceler un soupçon de remords judéo-chrétien dans la voix de Bérubé et ça signifie que... " Ça y était, Léo Nguyen allait se lancer dans une envolée théologico-machinchouette !?! *Pas de ça, S.V.P.* Dave Sans-Souci lui coupa la parole et sans remords, lui : " Lieutenant, qu'est-ce vous pensez, des révélations de Bérubé ?"

"Concernant le groupe armé État islamique ? Mmmm... c'est possible mais à quel titre ? J'ai tendance à penser qu'il y a du monde beaucoup plus puissant et plus riche derrière tout ça."

"Comme qui, par exemple?"

"Ça, Dave, si je le savais, on ne serait pas là à se poser la question !"

"Mais qu'est-ce qu'on fait alors?"

"D'abord, on demande des mandats de perquisitions. Pour chez Nelson et pour l'IRMBC. Quant à Lucien Labonté, je crains qu'on soit obligé de mettre la SQ dans le coup."

"Oh maudite marde, pas la SQ ! s'écria Blondin. Il avait un beau-frère, enquêteur à la Sûreté du Québec ; un type, qu'apparemment, il ne pouvait pas sentir.

Or que Blondin soit d'accord ou pas, il faudrait en passer par là et c'est ce que fit valoir le lieutenant : "Eh bien oui, Blondin, la SQ. Peut-être même la GRC et le SCRS !"

Et c'était un fait, si les révélations de Normand Bérubé s'avéraient, ça changeait la donne et pas qu'un peu ! L'équipe aurait beaucoup plus que quatre homicides sur les bras dans cette affaire.

Il s'agirait alors d'un complot à l'échelle nationale et internationale et... tôt ou tard, il faudrait faire appel aux grandes agences nationales qu'étaient la Gendarmerie royale et possiblement, le Service canadien de Renseignements.

Plutonium, polonium, uranium, sélénium, oxygène, hydrogène, additionnés d'un peu de "le et de la", multipliés par "ci et ça" à la puissance machin. *Et... BOUM !*

.....

Il leur fallut attendre quelques jours pour avoir les mandats de perquisition. Mais ils les obtinrent. Et aussitôt, ils débarquèrent en force d'abord chez Cyprien Nelson, ensuite à l'IRMBC.

Ce ne fut pas de tout repos. Cyprien Nelson se rebiffa, tempêta, traita les détectives de tous les noms. Et il en avait un vaste répertoire. L'ire du scientifique atteint son paroxysme quand les enquêteurs lui demandèrent ses mots de passe pour les ordinateurs et les portables. Le scientifique les menaça de les traîner en cour.

Qu'à cela ne tienne, les flics repartirent avec les ordinateurs, les cellulaires, les mots de passe, des tonnes de paperasses et tout ce qui était susceptible de contenir des renseignements.

Évidemment pour analyser et décoder ce matériel, les compétences de la police scientifique furent mises à profit. Les équipes travaillèrent d'arrache-pied et au bout de quelques journées interminables, tout le monde était sur les rotules et toujours pas d'indice incriminant.

Ils étaient sur le point de tout flanquer par-dessus bord quand ils débouchèrent sur une piste. Et quelle piste, bon Dieu ! Bien protégée par une série d'encodages, tous plus complexes les uns que les autres, la foutue formule était là dans un des ordinateurs rapportés de chez Nelson. Avec un ajout.

Quelques équations et un graphique représentant un objet (une arme ou quelque chose du genre) à l'aspect futuriste. Au bas, une inscription très difficile à ignorer : **PROJET DESTROY** : **Prototype prêt pour essais et fabrication. Livraison : date à déterminer...**

L'inscription datait déjà de quelques semaines. *Livraison : date à déterminer !?!?*

Jusque- là, les enquêteurs avaient espéré qu'on en viendrait pas à **ça**. Pour eux, il y avait encore quelque chose d'abstrait dans la menace. Mais avec le graphique et ce qu'il y avait dessous, on ne pouvait plus se bercer d'illusions. Les plus pessimistes pensaient que la livraison avait déjà eu lieu. Alexandre Denis, lui, préférait croire que : c'était à venir.

Ne pas baisser les bras.

N'empêche qu'il devenait impératif de découvrir **qui** était en charge de la fabrication du dit prototype et **où** s'effectuaient les tests.

.....

Ce n'était pas à l' IRMBC en tout cas. Dépêchés sur place, les experts de la police scientifique ne trouvèrent rien qui indiquait que quelque chose du genre s'y fabriquait ou même s'y testait.

N'empêche que quelque part, on ne savait pas encore **où** et pour le compte de **qui** exactement, c'était en marche...

... la fabrication d'un prototype, les modifications de l'ADN et un complot génético- biologico- chimico, etc... Et le sort de milliers de gens reposait en grande partie sur les épaules des membres de l'équipe du lieutenant Alexandre Denis.

Oh, boy !

58

Une association pour commettre un crime contre l'humanité entre Cyprien Nelson et Lucien Labonté ne serait pas facile à prouver. Les enquêteurs s'en rendirent vite compte car...

... en plus d'être une sorte de génie du mal, Nelson était définitivement un homme très prudent. Et du côté de Lucien Labonté, la SQ n'avait pas plus de succès.

Les deux hommes cachaient bien leur jeu, d'autant qu'ils savaient maintenant que la police détenait sur eux des renseignements qui pourraient faire avorter leur projet. Les rares conversations téléphoniques qu'ils avaient portaient sur des banalités du genre : *Ça va vieux, quelles nouvelles ? Et ta femme et les enfants et... ?*

Cependant, on nota que Labonté faisait fréquemment la navette entre Québec et Montréal. Lors de ses visites, il logeait chez son ami Nelson. Les deux hommes réglèrent-ils les "vraies affaires" dans cette demeure cossue d' Outremont ? Possible, mais les enquêteurs n'avaient pas de mandat pour mettre la maison sur écoute. Quelle était l'alternative ?

L'alternative n'était guère plus prometteuse. Il arrivait aux deux comparses d'aller manger une bouchée dans un endroit très sélect. Une sorte de club privé fréquenté par des politiciens, des hommes d'affaires en vue et autres décideurs du sort de monsieur et madame Tout- le -monde.

Combien pouvait coûter "une bouchée" dans cet endroit ? Certainement beaucoup plus que chez *Ti-Louis, poutine*, un rendez-vous fréquenté par les flics. Le club privé était si sélect que pour y être admis, il fallait une carte de membre. Laquelle ne s'obtenait pas en criant ciseau.

Les adhésions étaient triées sur le volet et n'entraînait pas qui voulait dans ce cénacle. Comment faire pour y être admis quand on n'était qu'un simple enquêteur de police ?

Fallait trouver une solution, mais laquelle ? S'entendre avec les propriétaires pour mettre la place sur écoute ? On tenterait le coup mais, au vu du caractère très sélect de l'endroit, ça risquait d'être un coup d'épée dans l'eau.

Néanmoins, le lieutenant en fit la demande. Il lui fallut donc passer par la machine administrative, c'est-à-dire le commandant Brière, le bureau du procureur et le juge. Cela prit un temps fou, et au bout du compte, ce fut une fin de non recevoir. Voyons donc, mettre sur écoute un endroit où se retrouvait l'élite de la société, "la crème de la crème". Impensable !

Inutile de dire, que le moral des enquêteurs était à plat. Côté "complot", c'était l'impasse.

.....

Et mine de rien, ils avaient toujours les quatre meurtres sur les bras.

Pour le meurtre de Croteau, on avait les aveux de feu Bérubé sur clé USB. Serait-ce suffisant ? Pas sûr. Pour le meurtre de Bérubé, on présumait que c'était Nelson mais encore là, ça prenait des preuves et on n'en avait pas. Quant aux meurtres de Guy Patterson et d'Immaculata Orsini, faute de mieux, l'équipe s'était ralliée à l'hypothèse du lieutenant. Celle où Patterson tuait Immaculata et Lamer vengeait la mort de son aimée en tuant Patterson.

Certes, les sergents-détectives avaient encore des réserves mais comme personne n'avait une meilleure idée, pour l'instant on allait faire avec. Quoique encore là, ça resterait à prouver.

Et pour se faire, on commença par réviser les textos trouvés dans le répertoire du téléphone cellulaire de Guy Patterson. Celui renfermant du matériel qu'on avait d'abord jugé insignifiant. Or parmi ces textos, il y en avait un qui n'apparaissait plus aussi insignifiant.

Il s'agissait d'une invitation que Patterson lançait à sa maîtresse. Il lui proposait une petite virée sur le Lakeshore, plus précisément au Riverside, un restaurant réputé pour sa table d'hôte. Un endroit situé sur les bord du Lac Saint-Louis à la hauteur de Pointe-Claire. Vérifications faites, le couple s'y était bien rendu à peu près à l'époque présumée de la mort d' Immaculata Orsini.

Judith Chomsky et Dave Sans-Souci furent donc dépêchés au Riverside avec pour mission de rencontrer le personnel du restaurant. Ils montreraient des photos de Guy Patterson et d'Immaculata Orsini en espérant que quelqu'un se souvienne d'eux.

Au bout de presque huit mois, c'était assez improbable, mais on ne perdait rien pour essayer. Rien d'autre que du temps payé par les contribuables, diraient les mauvaises langues. À la nuance près, que ces mauvaises langues seraient dans l'obligation de se la mordre car ce ne fut pas un voyage inutile.

Au Riverside, quelqu'un n'avait pas oublié.

.....

Eh oui, Bob, le serveur à la table du couple, s'en souvenait parfaitement : "Ils ont passé la soirée à s'engueuler, dit-il. Ça m'a frappé, parce que moi, si j'avais été à la place du bonhomme, je ne lui aurais pas fait mal à la jeune dame !"

"Hem... avez-vous saisi des bribes de conversation ? lui demanda Dave Sans-Souci.

"Ben... remarquez que je faisais pas exprès pour écouter, mais..."

"Bien sûr, nous comprenons. S'ils parlaient fort n'importe qui à votre place aurait entendu, fit Judith Chomsky, conciliante.

Les enquêteurs se devaient de ménager la susceptibilité de leur témoin. Ils mirent donc leurs gants blancs et finirent par obtenir ce qu'ils voulaient. Bob leur raconta qu'il avait entendu le type dire à la fille quelque chose comme... *Non seulement j' apprends que tu me trompes avec cet imbécile de... "*

Puis se grattant l'occiput, Bob fit un effort supplémentaire : "Le nom qu'il a prononcé... je l'ai sur le bout de la langue... Ah, ça y est... j'ai trouvé ! Lamer... Oui, c'est bien ça... Lamer."

"Que s'est-il passé après ?"

"Ben... je venais de leur servir le plat principal. Je n'avais aucune raison de rester planté là, fait que j' suis retourné aux cuisines." Manifestement, Bob ne voulait pas passer pour un écornifleur.

"Vous avez noté autre chose ?"

"Au dessert, j'ai entendu l'homme, marmonner quelque chose comme... *Ma patience a des limites et c'est pas parce que t' as un beau cul que tu peux faire n'importe quoi.* Ouais... c'est ça que j'ai entendu ou quelque chose du genre."

"Vers quelle heure ont-ils quitté le restaurant ?"

"Il devait être autour de 21 heures." Là-dessus Bob expliqua que le type avait laissé un gros pourboire : "Ça valait ça pour l'avoir enduré. Il était désagréable au possible et pas seulement avec elle. Avec moi, il était fendant. Une vraie tête à claque !"

Apparemment, le scientifique avait fait sa marque. D'ailleurs, Bob n'était pas le seul à se rappeler. Deux autres serveurs avaient noté l'attitude de Patterson et confirmèrent les dires de leur collègue ainsi que l'heure approximative du départ du couple.

.....

Pour faire bonne mesure, Dave Sans-Souci et Judith Chomsky complétèrent leur excursion en se promenant dans le voisinage. Ils frappèrent même à quelques portes. Bien leur en prit car un homme reconnut Patterson et Orsini sur les photos qu'ils lui montrèrent.

L'homme raconta qu'il promenait son chien vers les 21 heures comme tous les soirs. D'ailleurs, pendant qu'il parlait aux détectives, le chien en question, un pékinois, était à ses côtés.

Et comme pour appuyer les dires de son maître, le petit chien de luxe jappait sans arrêt. Sans le faire taire, l'homme expliqua : "Ce soir-là, je les ai croisés et ils discutaient ferme. Enfin... vous voyez ce que veux dire !"

À la lueur de ce qu'ils venaient d'entendre au Riverside, les deux enquêteurs voyaient.

"Ils se sont dirigés vers l'arrière du restaurant. L'homme tirait la femme par le bras, ouais... Rétrospectivement, je me suis demandé si je n'aurais pas dû intervenir. Mais je me suis dit, qu'après tout, ça ne me regardait pas."

Sans faire de commentaire, Judith nota le nom et l'adresse du monsieur qui "n'était- pas- intervenu- parce- que- ça -ne -le- regardait- pas".

Mais qui aurait peut-être dû s'en mêler ce soir-là...

Puis avant de retourner à Montréal, les deux détectives vérifièrent une dernière chose. Ne rien laisser au hasard : un principe de base que tout enquêteur, digne de ce nom, ne doit négliger. Ils allèrent donc inspecter les abords du Riverside et y firent un constat assez intéressant.

L'arrière du restaurant donnait sur le bord de l'eau, non loin de l'endroit où on avait repêché le corps d' Immacolata Orsini.

59

"Ça fait que le propriétaire du p'tit maudit "jappeux" a raté une bonne occasion de se rendre utile cette fois-là. S'il avait agi au lieu de passer son chemin, il aurait peut-être sauvé la vie d' Immaculata Orsini, conclut Sans-Souci qui n' avait pas apprécié le chien du monsieur.

Les deux détectives venaient de faire le récit de leur randonnée sur le Lakeshore et mis à part, le "cabot qui jappait trop", ils étaient plutôt satisfaits de ce qu'ils rapportaient.

"On dirait que ça confirme votre théorie, lieutenant, commenta Judith Chomsky. Alexandre Denis se contenta d'un simple hochement de tête. Une réaction pour le moins bizarre. Chomsky en fit la remarque : "Avez-vous au moins écouté ce qu'on vient de raconter, lieutenant ?"

"Mais oui, Judith ! fit le lieutenant, l'esprit visiblement ailleurs. Il avait écouté, certes, mais et bien que cela n'avait rien de commun avec sa propre situation, l'histoire de la dispute entre Immacula Orsini et Guy Patterson, lui avait fait penser à son couple.

Pas fameuse la relation avec Kim depuis quelque temps. Ils se voyaient quand leurs horaires respectifs le permettaient et encore... Kim n'attendait plus son retour. La plupart du temps elle s'endormait avant qu'il arrive. Bien sûr, depuis le début de leur union, ils avaient eu un ou deux passages à vide, mais jamais de cette ampleur. *Non, ça n'allait pas...*

"Lieutenant ?"

"Moui... Judith, tu disais ?"

Judith Chomsky leva les yeux au ciel, faillit se fâcher mais se retint de justesse :

"Nous disions, articula-t-elle en prenant bien soin d'appuyer sur chaque mot, que ce qu'on a vu et entendu sur le Lakeshore confirme peut-être votre théorie à l'effet que ce serait Patterson le meurtrier d' Immaculata Orsini."

"Mmmm... ça vient l'étayer... moui..." L' Alexandre Denis, que l'équipe connaissait bien, aurait réagi autrement. Ses collègues n'en revenaient. *Indifférent, lui ?*

"Écoutez lieutenant, depuis le temps que vous nous serinez que c'est Patterson qui a tué Immaculata Orsini, vous n'allez quand même pas vous mettre à faire le difficile !" La remarque de Dave Sans-Souci était faite sur le ton de la blague et tout le monde rit.

Normalement, le lieutenant aurait ri aussi. Là, il se fendit d'un sourire qui avait plutôt l'air de la grimace de quelqu'un qui fait une crise d'appendicite. Puis... prenant enfin conscience des regards interloqués tournés vers lui, il se ressaisit : "Mais oui, il est très probable que Patterson ait tué sa maîtresse dans un accès de rage. Et les témoignages que vous avez recueillis, Judith et Dave, sont précieux, sauf que personne n'a été témoin du meurtre."

"C'est sûr qu' on ne pourra pas recueillir les aveux de Patterson... à moins d'avoir une ligne directe avec l'enfer ! plaisanta Sans-Souci. Cette fois, le lieutenant rit avec les autres.

.....

Maintenant qu'il avait réussi à se remettre sur les rails, Alexandre voulut faire le point sur l'autre volet de sa théorie. Lamer avait-il tué Patterson ?

De ce côté-là, malheureusement, l'écoute électronique ne donnait rien du tout. Lamer faisait peu d'appels et ceux qu'il faisait étaient sans conséquence ou encore inintelligibles pour le commun des mortels. Du charabia scientifique...

Voilà ce à quoi se résumait des heures d'écoute.

N'empêche que Lamer était l'une des rares personnes à pouvoir se procurer facilement de l'azote liquide et du nitrotoluène. Substances dont on avait abondamment aspergé Guy Patterson. Or de son propre aveu, Lamer continuait à fréquenter Immaculata et ce, même du temps où elle était la maîtresse de feu le directeur de l'IRMBC. L'aimait-il assez pour en finir avec son rival de cette façon-là ?

"Faudrait voir du côté des gens avec lesquels Lamer a partagé un appartement, fit Alexandre, estimant que ça ne devrait pas être trop compliqué de les retracer. Et vérifier avec eux certains détails : "Entre autres, l'histoire que Lamer m'a raconté à propos d'une aventure qu' Immaculata aurait eue à l'époque avec un de ses colocs. Je ne serais pas étonné que parmi eux, quelqu'un puisse nous éclairer sur la vraie nature de Lamer." C'était une excellente idée et toute l'équipe approuva.

"Lambert et Marie, vous vous mettez là-dessus, ça vous va ?"

Lambert avait commencé des séances intensives avec les psys du SPVM. Bien sûr, rien n'était encore réglé pour sa fille mais lui reprenait lentement le dessus. Et comme Marie Garneau était très proche de Lambert et de sa famille, le lieutenant calculait que, de les faire travailler en tandem ne pouvait qu'aider. Lambert parut satisfait et Marie aussi.

"Il est maintenant dix-huit heures, fit Alexandre. La journée a été longue pour tout le monde, je suggère qu'on plie bagages et qu'on rentre chacun chez-soi. Qu'en pensez-vous ?"

Bonne suggestion. Les autres étaient pleinement d'accord.

.....

En partant, le lieutenant fit un détour par le centre commercial de la Place Versailles. Quand il revint à sa voiture, il avait des sacs contenant un jeu vidéo pour Nicolas, des animaux en peluche pour les jumelles, des caramels pour Armande (ceux à la fleur de sel). Et pour Kim...

... un énorme bouquet de roses rouges.

Bon d'accord, ce n'était pas très original mais la symbolique y était. Aussi, il avait trouvé une carte de souhait avec une reproduction d'une toile de Gustav Klimt, un peintre autrichien du début du vingtième siècle, le père de l'Art nouveau à Vienne et l'artiste préféré de Kim. Ce qui, évidemment, conférait au peintre des lettres de noblesse supplémentaires.

Pour sa part, Alexandre préférait Salvador Dali mais bon, surréalisme espagnol versus art nouveau autrichien n'était pas un sujet de dissension entre eux. À l'intérieur de la carte, il avait simplement écrit : *Je t'aime, ton Alexandre.*

Une fois dans l'auto, il s'empressa de l'appeler pour lui dire qu'il arrivait et lui demander de l'attendre pour donner le bain des jumelles.

Kim parut s'en réjouir : "Ça tombe bien, après on pourra manger en famille, fit-elle.

Alexandre ne détecta aucun signe d'ironie dans sa voix.

Fiou ! pensa-t-il, en s'essuyant le front.

60

La "félicité" rétablie dans le couple Lemelin-Denis, la semaine suivante Kim prit quelques jours de congé. N'allons pas croire que cela avait un lien avec le climat plus serein entre elle et son mari. Non. En fait, son émission faisait relâche pour une semaine.

À cause d'une "spéciale" sur le hockey : les Canadiens de Montréal, le club chouchou des québécois, allaient-ils faire les éliminatoires cette année ? Question cruciale qui méritait certainement qu'on laisse tomber une émission d'affaires publiques pour la traiter en profondeur. Pas vrai ?

Remarquez que Kim Lemelin s'en accommoderait fort bien pour quelques jours. Ainsi, elle pourrait préparer de chez-elle, sa propre "spéciale" sur les femmes autochtones. Avec les téléphones intelligents, les ordinateurs et tous les avantages qu'offrait l'électronique, nul besoin de se déplacer pour faire des recherches, n'est-ce pas ? De plus, et c'était très important pour elle, cela lui donnait l'occasion de passer plus de temps avec les enfants.

Ne prévoyant pas utiliser sa voiture, elle offrit de la prêter à Armande ; celle-ci devant se rendre à Sherbrooke au chevet de sa mère malade. Proposition qui fut accueillie avec reconnaissance. Et c'est l'âme en paix qu' Armande partit pour l' Estrie avec la voiture de Kim.

"Nounou", comme on l'appelait affectueusement, avait à peine franchi le pont Champlain quand l'accident survint. Voiture démolie, nounou sérieusement blessée. Inquiétude et consternation. Armande faisait partie de la famille et pendant un moment on crut qu'elle ne s'en sortirait pas. Ce fut donc avec un véritable soulagement qu'on apprit qu'elle s'en tirerait.

Nounou passerait sa convalescence à la maison du Carré St-Louis.

Kim devant retourner au travail, Louise et Arthur Saintonge se proposèrent pour garder les enfants tout en veillant au rétablissement d'Armande. Et comme Louise avait été infirmière, son expérience allait être fort utile. On pouvait donc dire que tout baignait dans l'huile...

.....

... mais pas complètement.

L'examen de l'auto déglinguée (c'était même un miracle qu'Armande fut encore en vie) démontra que les freins avaient été trafiqués. Et qui conduisait l'auto habituellement ? Kim Lemelin. C'était donc elle, la victime désignée.

Certes, Kim n'avait pas que des amis. Ça pourrait être l'oeuvre d'un invité mécontent, d'un collègue envieux ou simplement d'un "coucou" comme il y avait de plus en plus. Mais le lieutenant était persuadé que ce n'était pas de ce côté qu'il fallait chercher. Après les lettres de menaces, la fusillade, maintenant... **ÇA recommençait.**

Immédiatement, il sollicita un rendez-vous auprès du commandant Brière. Rendez-vous qu'il obtint sans peine pour une fois. Il se présenta donc devant son supérieur avec deux requêtes.

"Premièrement, il me faut une surveillance de 24/7 devant chez-moi."

"Pas de problème, Alexandre, tu vas l'avoir... Mais tu as dit premièrement, donc, il y a un deuxièmement, fit Brière se croyant fin renard.

"Oui commandant, il a un deuxièmement. Je veux qu'on arrête Cyprien Nelson."

"Es-tu tombé sur la tête, Alexandre ? Je n'obtiendrai jamais ça d'un juge. Pas avec le peu que tu as en ce moment."

Le peu que tu as... Alexandre Denis ne se laissa pas désarçonner.

Pour l'avoir pratiqué depuis bon nombre d'années, il connaissait bien son Brière. La recette consistait à lui présenter une requête extravagante, voire utopique, pour ensuite obtenir ce qu'on voulait en réalité. Et en réalité, ce qu'il désirait vivement, c'était un supplément d'effectifs.

Et ce fut finalement ce qu'il obtint.

.....

Les renforts arrivèrent.

Mais là, ce fut la surprise générale. Dans deux cas, à tout le moins.

D'abord, Duclos le retraité. Après deux hivers passés à taquiner le barracuda en Floride, l'ex-sergent-déetective commençait à trouver le temps long. En fait, le métier lui manquait. Duclos avait beau être un matamore, un mal engueulé, c'était un bon enquêteur. Et comme les autres, il avait le métier dans la peau. Accolades et tapes dans le dos.

L'autre cas était plus délicat. Mais comme l'équipe était débordée de tous côtés, on fit bon accueil à... Tristan Delanoix ! Même Alexandre l'accueillit, peut-être pas à bras ouverts, mais quasiment. Judith Chomsky, elle, rayonnait, d'autant qu'elle annonça que la date du mariage était fixée. En août et toute l'équipe serait invitée. *Ben dis-moi donc !*

La légère réticence du lieutenant ne lui ayant pas échappée, Tristan Delanoix s'empressa de répondre à une question non formulée mais qui viendrait à coup sûr :

"Rassure-toi Alexandre, fit-il aimablement, pour la durée de mon contrat avec le SPVM, je laisse tomber mes chroniques judiciaires à la radio."

Un conflit d'intérêt en moins, c'était autant de pris !

"Au travail tout le monde, dit sobrement le lieutenant.

61

Quatre meurtres, plus un complot d'ordre microbio-chimico, génético et... possiblement planétaire. Pour le bénéfice des deux nouveaux enquêteurs, qui n'en étaient pas vraiment, on récapitula les faits. Et récapituler impliquait fatalement une revue exhaustive des moindres détails. Un exercice cher au lieutenant. On était reparti pour une longue séance de remue-méninges. *Oh, boy!*

"Nous avons convenu que Patterson a tué sa maîtresse, commença Alexandre Denis, ce qui n'était pas tout à fait exact. Certains membres de l'équipe en doutaient encore, mais ils n'en parlaient pas. C'était plus sage.

"Je disais donc que... Patterson tue sa maîtresse, Lamer l'apprend d'une façon qui demeure nébuleuse, décide de venger la mort d' Immaculata et assassine Patterson après l'avoir torturé... Lambert et Marie, racontez ce que vous avez appris sur Lamer."

"Bien voilà, fit Lambert. Selon les dires de ses anciens coloc, Lamer s'emporte facilement. Très vindicatif aussi. Ils nous ont parlé du soir où Lamer a surpris Immaculata dans le lit d'un des coloc. Il paraît qu'il a administré toute une raclée au gars en question. Le type s'est ramassé à l'urgence avec une commotion cérébrale et des côtes fracturées."

"Bon, c'était pas génial de faire des galipettes avec la maîtresse d'un copain, mais est-ce que ça méritait une pareille dégelée. En théologie, on dit que ... ?"

Au grand désespoir de ses camarades, Léo Nguyen allait se lancer dans une autre de ses envolées théologico / machin-truc.

Lambert ne lui en donna pas la chance : "Tous les colocs, y inclus le fautif, ont convenu d'un fait. Lamer était amoureux fou d' Immaculata et... continue, Marie." Lambert avait recommencé à respecter une règle, non écrite mais importante quand on jouait en équipe, le renvoi du ballon.

Marie Garneau lui en sut gré : "Oui et amoureux à n'en pas voir clair; du moins ce sont les termes qu'ils ont utilisés. Oh, et en passant, les colocs ont reconnu que les deux amants faisaient du trafic d'amphétamines. Bien sûr, ils étaient réticents à nous avouer qu'ils étaient au courant. Mais quand on leur a dit que personne d'autre que Lamer ne serait inquiété, ils ont paru soulagés."

Ainsi donc, Lamer n'était pas le gentil garçon qu'il prétendait être.

"Il faut lui serrer la vis, à ce tabarnak-là, s'écria Duclos avec sa voix graveleuse qu'on était bien content de réentendre. Le lieutenant couva le "retraité repent" d'un regard bienveillant : "Je vais le convoquer à nouveau pour une session intensive et croyez -moi, cette fois-là, il va cracher le morceau."

Les autres le crurent sur parole. Quand leur chef avait quelque chose en tête et qu'il n'en démordait pas, il s'acharnait sur sa proie jusqu'à ce qu'elle crie "pitié".

Lentement mais sûrement, la thèse du lieutenant tendait à s'avérer. Somme toute, c'était tout à fait plausible que Patterson ait tué Immaculata et que Lamer ait voulu la venger. Même ceux et celles qui avaient encore des réserves reconnurent que : "ça se tenait".

On fit une pause-café avec eau minérale pour Liliane, de plus en plus enceinte.

.....

Au retour de la pause, on s'attaqua au volet "complot" mettant en vedette Nelson, Labonté et compagnie... "Faut absolument trouver où se fabrique ce maudit câlisse d'engin-là ! claironna Duclos. Dieu qu'on était content de réentendre son clairon ! Duclos possédait un don de "vulgarisation" exceptionnel. Et présentement, c'était très bienvenu. Pas indispensable tout le temps, mais là, oui.

On ne connaissait toujours pas la date fatidique de la livraison du prototype et du produit dangereux, mais on l'imaginait imminente. Les enquêteurs n'en dormaient plus tellement ça les hantait. D'autant qu'ils s'étaient dit que les tests devaient probablement s'effectuer sur des cobayes.

Et au vu des profils de Nelson, de Labonté et de leur clientèle supposée, on était presque certain que les cobayes n'étaient pas des singes, des rats ou même des souris.

Donc, une question revenait en boucle, **où** s'effectuaient ces fichus tests ?

"Peut-être dans un entrepôt ?" avança Tristan Delanoix.

Le lieutenant opina du chef. Il avait opté pour une certaine tolérance avec Delanoix. Après tout, il était du métier, et oui, c'était un type intelligent. Et puis, comme il allait entrer dans la grande famille du SPVM par le biais de son mariage avec Judith, autant s'entendre avec lui, une fois pour toutes.

Et tiens, pourquoi pas le jumeler avec Duclos ? Ça risquait d'être assez émoustillant !

"Oui, peut-être un entrepôt, en effet. Faudrait aussi envisager un laboratoire clandestin équipé pour... Ça doit prendre un lieu avec des infrastructures spéciales pour réaliser un projet semblable et..."

Alexandre Denis marqua une pause, puis : "... Duclos et Delanoix, vous vous mettez là-dessus tout de suite. Et cherchez également qui peut fabriquer une telle arme. Armuriers, marchands d'armes ou firmes d'ingénieurs... Inutile de vous rappeler que le temps presse."

Les deux interpellés hochèrent la tête en guise d'assentiment, mais il était manifeste qu'ils ne débordaient pas d'enthousiasme. Ils s'évaluaient l'un l'autre du coin de l'oeil et... très oblique, le regard qu'ils échangèrent. En les jumelant, Alexandre Denis misait gros.

C'était audacieux voire, irresponsable. Confier une tâche de cette envergure à deux êtres aussi différents, relevait de la démence ou du désespoir. Et/ou des deux à la fois. À croire qu'il faisait confiance au choc des cultures. L'avenir dirait s'il avait raison ou pas.

.....

Et que feraient les autres pendant ce temps ?

Et bien les autres avaient du pain sur la planche. Plus qu'il n'en fallait, même.

Liliane Thomas, qui en était à ses derniers milles avant son congé-maternité, serait chargée d'entrer en contact avec le propriétaire du club très privé où se rendaient parfois Nelson et Labonté. Il s'agirait de le persuader de fournir à la police les noms, titres et occupations de ses clients réguliers. Une tâche délicate, mais Liliane avait le bagout qu'il fallait pour la remplir.

Marie Garneau et Lambert travailleraient sur l'affaire Patterson- Immaculata. Quant à Dave Sans-Souci et Judith Chomsky, ils se concentreraient sur le meurtre de Bérubé. Évidemment pour Croteau, c'était réglé. Mais Bérubé, lui ? C'était probablement Nelson, sauf qu' il fallait le prouver.

Quant aux reste des enquêtes, Régimbald s'en occuperait avec l'aide de Blondin et des autres flics dépêchés en renfort. La liste était longue : règlements de compte, une chicane de couple qui avait fini en bain de sang, un enfant battu à mort par des parents débiles, et ainsi de suite...

De par sa fonction, Alexandre Denis superviserait tout ce beau monde et... veillerait personnellement à trouver qui avait tenté de tuer Kim Lemelin ? Le coup du sabotage de freins, il en faisait, et pour cause, **son affaire**. Comme les autres, il subodorait qu'il y avait du Nelson et du Labonté derrière ça ; une ultime tentative pour le dissuader de poursuivre l'enquête.

Mais encore là, ce n'était qu'une supposition. *Bof...* une de plus ou une de moins, on ne se donnait même plus la peine de les compter. Dans ce domaine, l'équipe d'enquête avait quasiment établi un record Guinness. Mais avec les renforts, on finirait par arriver quelque part.

Fallait y arriver.

62

Début mai, le lieutenant reçut une visite inattendue à son bureau. Très inattendue même.

Paula Vadeboncoeur, la femme de Cyprien Nelson.

Plus jeune que son mari d'au moins une décennie, c'était une belle femme brune qui aurait été encore plus séduisante, n'eut été le pli qu'elle avait entre les sourcils. Ride prématurée, préoccupation temporaire ou... La conversation, qu'elle aurait avec le lieutenant, prouverait que le pli n'était pas une ride prématurée et exprimait beaucoup plus qu'une simple préoccupation.

"Lieutenant, commença-t-elle, la voix éteinte, quand vous êtes venu perquisitionner à la maison, j'étais absente. J'ignore ce que vous avez trouvé ou même si vous avez trouvé quelque chose, mais j'ai une histoire à vous raconter qui pourra peut-être vous éclairer."

Surpris, Alexandre Denis s'obligea à garder le silence.

"Le jour de la perquisition, j'étais à l'urgence avec ma fille de treize ans. Elle faisait une crise de panique. Oui, lieutenant, une crise de panique. Vous le savez sans doute, nous avons deux enfants. Un fils de dix-sept ans avec les problèmes normaux d'un jeune de cet âge. Je ne vous cacherai pas que son allure de skin head ne me plaît guère, mais bon, je me dis que ça passera. Mais ce qui ne passera pas, c'est ce qui est arrivé à ma fille Rachelle."

La femme de Nelson marqua une pause. Alexandre comprit vite que ce n'était pas pour faire l'intéressante, mais plutôt pour se donner le courage de continuer : "... Ce jour là, ma fille m'a avoué que son père l'avait violée... Le grand Docteur Cyprien Nelson ! Oui, lieutenant..."

"Vous en êtes certaine, madame ?" La question d'Alexandre n'était que pure formalité.

"Les tests qu'elle a passés prouvent l'abus sexuel. Au début Rachelle ne voulait rien dire. J'ai insisté et elle a fini par tout déballer... Son père, son propre père, lieutenant !... Ma fille n'aurait jamais accusé son père si ce n'était vrai. Elle le vénérât... Il lui a brisé le cœur et son enfance, fit Paula Vadeboncoeur en réprimant un sanglot.

Le lieutenant mit une boîte de papiers-mouchoirs à sa disposition. Évidemment, il n'était pas étonné. Outré, dégoûté, mais pas étonné. Ainsi donc après avoir abusé de sa sœur, l'horrible individu s'en était pris à sa propre fille. Un monstre de la pire espèce !

Il aurait pu dire à Paula Vadeboncoeur qu'elle n'était pas au bon endroit pour porter plainte. Lui, étant aux Homicides et pas aux Crimes contre la personne, mais il n'en fit rien. En lieu et place, il lui demanda si elle désirait un café.

"Non merci, lieutenant, un verre d'eau fera l'affaire."

Le lieutenant avait un pichet d'eau bien fraîche sur son bureau. Il remplit un verre et le tendit à la femme qui but goulûment. Elle semblait complètement déshydratée.

"Vous n'aviez rien soupçonné, madame ?"

"Eh bien non, lieutenant... Vous allez sans doute penser qu'avec la fonction que j'occupe, j'aurais dû... Mais non, je n'ai rien vu. Ironique, n'est-ce pas, fit-elle avec un petit rire triste, plus dur à entendre que des sanglots. Paula Vadeboncoeur siégeait au Conseil du Statut de la femme. C'était en effet assez ironique qu'elle n'ait rien vu. Mais pas impossible, loin de là.

Discrétion oblige, le lieutenant ne mentionna pas l'histoire qu'avait racontée, sur le même thème, la veuve de Bérubé. Et puis, les deux femmes s'étaient-elles déjà rencontrées ? Probablement pas, vu que Gisèle Bérubé disait avoir coupé les ponts avec son frère. Donc pour l'instant, motus.

Par ailleurs, une question lui sembla pertinente : "Saviez-vous, madame, que votre mari a déjà fait l'objet d'une accusation semblable, il y a environ une vingtaine d'année ?" Elle l'ignorait et ça aussi ce n'était pas impossible, les accusations ayant été rapidement retirées.

"Quand j'ai fait la connaissance de Cyprien, il y a de cela dix-neuf ans, je venais d'avoir vingt ans, expliqua Paula Vadeboncoeur. Il était bel homme et m'a impressionnée par sa prestance et son intelligence. Je n'y ai vu que du feu. Croyez bien que si j'avais su ce que je sais maintenant, je ne l'aurais jamais épousé."

Au ton que la femme de Nelson avait pris, Alexandre Denis n'eut pas de peine à la croire. N'empêche qu'il était face à un dilemme : faire coffrer Nelson immédiatement pour le viol de sa fille... ou attendre. Ce n'était pas un choix facile. Parce que Nelson en taule, il ne pourrait peut-être pas lui coller tout le reste sur le dos. Et puis, les tests du fichu prototype étant déjà en marche, son copain Labonté, veillerait certainement à compléter la livraison. *Bon Dieu !*

Il en était là dans ses réflexions quand Paula Vadeboncoeur le tira de sa rêverie : "Merci, lieutenant de m'écouter sans me juger, sans... Voyez-vous, Rachelle était une enfant enjouée, brillante à l'école et oui, j'avais constaté un changement chez-elle. Mais bêtement, je me disais que c'était une phase de l'adolescence, rien de plus. Je n'en suis pas fière, croyez-moi !"

Longue gorgée d'eau et long silence.

Le lieutenant la laissa reprendre son souffle. L'inonder de paroles compatissantes ne ferait qu'amplifier son malaise.

"Mais ce n'est pas le but de ma visite, lieutenant, reprit l'épouse de Cyprien Nelson. Je sais que ce n'est pas ici qu'on traite des affaires de viols. Ce dont je veux vous entretenir, c'est surtout des autres activités de mon mari et..."

Ce fut alors que Paula Vadeboncoeur offrit une solution au lieutenant et à son dilemme :

"Vous n'êtes probablement pas sans savoir, que mon mari n'a pas du tout apprécié les perquisitions que vous avez faites à l'IRMBC et surtout à la maison, si bien qu'il..."

Un euphémisme, pensa Alexandre. Nelson les avait même menacés, son équipe et lui, de les traîner en cour, sauf qu'il n'en avait rien fait et pour cause. L'horrible individu n'avait aucun intérêt à attirer l'attention sur ses activités, autant sexuelles que scientifiques.

"... a juré de se venger et voici ce dont j'ai été témoin, hier soir, lieutenant. Il me croyait au lit mais vous comprenez, qu'avec ce qui est arrivé, je l'ai à l'oeil. Donc, à son insu, je l'ai surpris dans le hall d'entrée en grande discussion avec un visiteur. Quelqu'un que je n'avais jamais vu auparavant. Un personnage à la mine disons, patibulaire. Ce dernier tentait de le faire chanter."

Paula Vadeboncoeur s'était redressée sur sa chaise et son visage mobile reflétait une implacable résolution : "J'ai réussi à saisir des bribes de conversation. Il était question d'un travail que l'autre aurait accompli pour Cyprien. L'homme disait ne pas avoir été suffisamment payé pour avoir saboté les freins d'une voiture et le menaçait de tout dévoiler. J'ai distinctement entendu prononcer le nom de votre épouse, lieutenant, Kim Lemelin."

"Je vois, oui."

Ô qu'Alexandre Denis voyait ! Commander la mort de Kim Lemelin était tout à fait dans les cordes du sieur Nelson. Et du coup, ça éclaircissait le mystère des lettres anonymes : "Donc, ça s'est passé hier soir, dites-vous madame ?"

"Oui, lieutenant. Et à la lueur de cet incident, j'ai aussitôt fait un rapprochement avec les visites répétées du grand ami de mon mari, Labonté, le chef de cabinet du premier ministre."

Tiens, tiens. Le lieutenant ouvrit toutes grandes ses oreilles.

"Je me suis toujours méfiée de Labonté. Quand il est là, mon mari et lui vont souvent manger à l'extérieur, mais quand ils restent à la maison, après le repas, ils s'enferment dans le bureau et tiennent d'interminables conciliabules. Interdiction de les déranger."

"Et...? "

"J'ignore ce qu'ils fricotent mais ils fricotent quelque chose et je suis sûre que ce n'est pas pour faire le bien autour d'eux." Paula Vadeboncoeur avait compris que son mari était un être dangereux. Extrêmement dangereux. Et en femme énergique, elle partait sur le sentier de la guerre.

Se rendait-elle compte qu' elle et ses deux enfants étaient possiblement en danger ? : "Madame, quelles mesures avez-vous prises ou comptez-vous prendre, pour vous protéger, vous et vos enfants?"

"À court terme, mon fils et moi ne risquons rien, je crois. Pour ma fille, je l'ai provisoirement éloignée. Elle réside chez ma jeune sœur, sa marraine, dont elle est très proche. Ma soeur est enseignante et va l'aider à préparer ses examens de fin d'année."

"Votre mari doit trouver cet arrangement étrange, non ?"

"Bien entendu, lieutenant. Mais comme les notes de Rachelle ont chuté depuis quelque temps et je sais maintenant pourquoi, hélas, j'ai prétexté qu'il fallait qu'elle travaille dans le calme. Pas dans une maison où il y a des perquisitions."

La femme de Nelson coula un regard gêné vers son interlocuteur : "Ce n'est pas un reproche que je vous adresse, lieutenant, comprenez-le."

"Cette explication a-t-elle suffi ?"

Paula Vadeboncoeur redemanda de l'eau. On eut dit que sa soif était inextinguible : "Je n'en suis pas certaine, lieutenant, mais je m'en fiche. Ma fille est à l'abri et c'est ce qui importe pour l'instant. Et Cyprien ignore que Rachelle m'a tout raconté, alors ça pourra aller pour un temps du moins."

Re-gorgée d'eau puis : "Une autre chose qu'il ignore, c'est que j'ai entrepris des démarches pour demander le divorce avec la garde pleine et entière de mes deux enfants.

Paula Vadeboncoeur était une femme blessée mais une femme qui n'avait pas froid aux yeux. Histoire d'en être bien certain, Alexandre Denis lui posa encore quelques questions auxquelles elle répondit sans hésiter. *Oui*, Paula Vadeboncoeur avait du cran, mais pouvait-il lui faire totalement confiance ? Et surtout, avait-il le droit de lui infliger un surcroît de stress ?

En écoutant son témoignage, une idée avait germé dans sa tête, laquelle, faut-il en convenir, n'était jamais à court d'idées risquées. Mais venir à bout de Cyprien Nelson, lui paraissant plus urgent que jamais, Alexandre Denis opta pour le risque : "Madame Vadeboncoeur, j'ai une proposition à vous faire, fit-il... vous êtes entièrement libre de l'accepter ou de la refuser."

Ensuite, il lui brossa le portrait de la situation. Les meurtres, le complot autour de la formule, les tests sur le prototype et les clients potentiels.

C'était très risqué.

63

Pendant ce temps, le nouveau tandem, Duclos – Delanoix, passait en revue toutes les firmes d'ingénieurs, grandes et petites, les marchands d'armes ayant pignon sur rue et ceux d'arrière-cours, les laboratoires privés et ceux qui étaient très très privés.

À la surprise de toute l'équipe sauf du lieutenant, qui se félicitait intérieurement d'avoir osé ce coup-là, le duo improbable fonctionnait à merveille. On les avaient même surnommés : Louis de Funès et Elvis Gratton. D'ailleurs c'était assez drôle !

Ignorant tout du phénomène "Elvis Gratton", Tristan Delanoix avait voulu visionner les films, mettant en vedette ce personnage de québécois mal dégrossi, épris d'Elvis Presley et de culture américaine. Bien entendu, l'inverse n'avait pas été nécessaire. Tout le monde connaissait Louis de Funès, même Duclos.

Et plus cocasse encore, les deux hommes avaient développé un mode de communication bien à eux. Duclos mêlait à ses "tabarnak, d'hostie de câlisse", des "y' en marre" et des "que dalle" et finissait ses phrases avec un "là". Aussi, il y allait de diantre, morbleu, tudieu et même ventrebleu !

Des expressions que probablement plus personne n'utilisait en France. Des termes datant du XVI et du XVII siècles. Alexandre soupçonnait Tristan Delanoix de les refiler malicieusement au collègue Duclos. Sans doute pour donner le change, Delanoix risquait des "câlisse" et des "maudite mardé". Ce qui lui valait invariablement des regards réprobateurs de la part de sa future épouse et suscitait des rires gras chez tous les autres.

Eh oui, dans la Division, on trouvait encore le moyen de rire. Même si la situation n'avait rien de drôle. En effet, ça ne prenait pas une imagination débordante pour anticiper ce qui risquait de se produire si on ne modifiait pas le cours des événements.

Autrement dit, si Nelson et Labonté arrivaient à leurs fins, nul besoin de s'inspirer de films-catastrophes pour visualiser des hordes barbares pillant les magasins, violant et tuant tout ce qui bouge. Tout ça pour finir en zombies dans une atmosphère devenue irrespirable. Terrifiant !

Et heureusement qu'on avait réussi, on ne savait trop comment, à dissimuler la menace à la presse. Les enquêteurs priaient pour qu'il en soit ainsi tant et aussi longtemps que le problème ne serait pas réglé. Et c'était une très grosse commande.

.....

"Louis de Funès" et "Elvis Gratton" passaient leurs journées à épilucher les banques de données. Parfois, croyant avoir une piste, ils partaient en vitesse repérer les lieux. Pour ensuite, revenir la mine basse. Mais l'important, c'était de ne pas lâcher et ils ne lâchaient pas.

Quant au lieutenant, il avait donné suite à la proposition faite à Paula Vadeboncoeur. En gros, le projet consistait à mettre une partie de la demeure des Nelson sur écoute. Plus spécialement, le bureau de Cyprien et le rez-de-chaussée. L'épouse de Nelson lui ayant fourni le plan des lieux, Alexandre estimait que c'était faisable sans pour autant grever le budget de la Division.

Évidemment, il avait dû obtenir l'autorisation de Brière, lequel accepta sans faire de chichis. En contre, il refusa carrément de tenter d'obtenir un mandat pour fouiller la maison. Se sachant en terrain plus ou moins légal, le lieutenant n'avait pas insisté, trop heureux de pouvoir réaliser une partie de son projet sans encourir les foudres de son chef. Il lui restait donc à s'assurer de l'absence de Nelson pour une journée entière. Le hasard joua en sa faveur.

Cyprien Nelson avait été invité à l'Université de Sherbrooke pour y donner une conférence sur le génome humain et... les modifications du code génétique. *Non mais...* Nelson avait du front tout le tour de la tête. *Afficher ses couleurs d'une manière aussi probante !* Mais comme l'arrogance du biochimiste servait le lieutenant, il en profita. Et ce fut avec des techniciens, spécialistes de l'écoute électronique de pointe, qu'il se rendit chez-lui.

Paula Vadeboncoeur les y attendait, fermement résolue à jouer le jeu jusqu'au bout.

Cela prit plusieurs heures pour installer le filage et tout le matériel d'écoute. Un matériel dernier cri et hyper-sophistiqué. Restait à espérer que les résultats seraient à l'avenant. Et la réussite de l'opération reposerait en partie sur la capacité de l'épouse de Nelson à faire comme si de rien était.

"Vous allez tenir le coup, Paula ? s'enquit le lieutenant, inquiet pour cette femme courageuse.

"Ça va aller. Ça ne sera pas facile, mais j'y arriverai, Alexandre."

Eh oui, la présidente du Conseil du Statut de la femme et le lieutenant de police s'appelaient maintenant par leurs prénoms. Leur cause commune avait tissé des liens, une sorte de connivence métaphysique. Ensembles, ils allaient vaincre le dragon, Cyprien Nelson.

L'hydre de Lerne, le serpent à sept têtes...

Peut-être que, dans un univers parallèle, ces deux êtres auraient pu tomber amoureux l'un de l'autre. Or comme chacun sait, les univers parallèles ne sont pas encore officiellement reconnus et encore moins, simplement connus.

Dans la vraie vie, Paula et Alexandre avaient chacun son chemin de croix. Bien sûr, comparé au chemin de croix de Paula Vadeboncoeur, celui du lieutenant avait quasiment l'allure d'une journée à la plage. Quoique ce n'était facile tous les jours.

Ni au travail ni à la maison...

La trêve trop courte, *hélas !* du bouquet de roses et de la carte de souhait, avait été, pour ainsi dire, annulée par l'épisode des freins sabotés. Kim était redevenue distante, presque froide. Cette fois, Alexandre craignait ne pouvoir régler le différend avec un bouquet de roses rouges, fut-il gigantesque. Ni même avec une oeuvre de Gustav Klimt, fut-elle d'origine.

64

Pour toutes sortes de raisons, il fallait accélérer le tempo.

Et accélérer le tempo impliquait, entre autres, de prouver que Lamer avait bel et bien tué Patterson. Le lieutenant s'était juré de le faire parler et pour y parvenir, une stratégie s'imposait. Parce que, estimait-il, si le jeune scientifique tenait le coup depuis plusieurs mois, il pouvait tout aussi bien résister à un interrogatoire, si serré fut-il.

Ainsi, dans le but de l'affaiblir, Alexandre Denis opta pour un moyen qui lui répugnait, mais pour une fois, il allait se faire violence. Et pour y arriver, il dut, à nouveau, solliciter la collaboration du commandant Brière. Étonnamment, il l'obtint sans problème. Que se passait-il avec Brière ? Perdait-il la main ? Ou en avait-il simplement assez d'être harcelé par la presse ?

Toujours est-il qu'il marcha dans la combine.

Il s'agissait de laisser courir le bruit que la police allait bientôt procéder à une arrestation dans l'affaire du meurtre de Patterson. On publierait un portrait-robot du présumé coupable, lequel aurait plus ou moins les traits de Lamer. C'était en quelque sorte une façon de traquer la bête avant de l'abattre. Sonner l'hallali avant de porter le coup final.

Le plan fonctionna, un peu trop bien au goût des standardistes du Centre d'appels du SPVM qui furent débordés. Classique ! Ils et elles devaient patiemment répondre à des gens qui croyaient reconnaître un voisin ou encore, quelqu'un- qui -connaissait- quelqu'un -qui- l'aurait aperçu, etc... Mais heureusement, pour les as du téléphone, les résultats de l'opération ne tardèrent pas à se faire sentir.

Les agents, chargés de le filer, signalèrent que Lamer avait coupé sa queue de cheval, paraissait nerveux, marchait vite, la tête rentrée dans les épaules. Un comportement typique chez quelqu'un qui craint d' être reconnu. Un jour, ils rapportèrent que Lamer s'était rendu au Bureau des passeports. Avait-il l'intention de s'enfuir ? On ne pouvait plus attendre.

Avant que le jeune scientifique ne prenne la poudre d'escampette pour on ne sait où, le lieutenant le convoqua. Pour une rencontre très officielle cette fois. Dans une vraie salle d'interrogatoire. Avec vitre sans tain, témoins et enregistrement. Tout le truc, quoi.

Lamer désirait-il appeler un avocat ? Non, avait-il répondu. Peut-être aurait-il dû accepter l'offre, car il finit par craquer. Au bout de dix longues heures. Il était temps parce que s'il n'avait pas craqué, le lieutenant et Régimbald, qui le bombardaient de questions, auraient fini par rendre l'âme.

Quand, après lui avoir lu ses droits, ils sortirent de la salle d'interrogatoire, épuisés et hirsutes, Lamer avait signé des aveux. On avait désormais tout ce qu'il fallait pour l'écrouer.

.....

Grosso modo, voici l'histoire que Jean-Christophe Lamer raconta pendant cette session intensive. Lamer reconnaissait avoir tué Patterson. Quand ça ? Le soir fatidique de la sortie du couple Patterson- Immaculata Orsini sur le Lakeshore et plus précisément, au restaurant le Riverside.

Comment Lamer avait-il appris que le couple s'y rendait. Immaculata Orsini l'en avait averti. Apparemment, quelqu'un de "bien intentionné" avait appris à Patterson qu' elle continuait à coucher avec Lamer. Et disons-le comme ça, Patterson n'était pas content.

En fait, il était entré dans une rage folle et l'avait violemment frappée. Si bien qu' Immaculata avait demandé à Lamer de les suivre dans sa voiture, au cas où. D'autant que, sous prétexte qu'ils prendraient de l'alcool, Patterson avait insisté pour se rendre sur place en autobus.

Ce qui, en soi, était une bonne idée. Mais Immacula avait trouvé étrange, cette soudaine propension à faire "peuple". Bref, elle n'avait eu aucun mal à convaincre Jean-Christophe Lamer de faire le guet pendant toute la soirée. Ce qu'il fit.

Il gara son SUV non loin du Riverside et attendit la sortie du couple.

Vers les 21h00, il les avait vus se diriger vers le bord de l'eau. Il s'apprêtait à descendre de sa voiture pour les filer discrètement, quand il dut attendre qu'un type, qui promenait son chien, s'éloigne avant de procéder. Ce court laps de temps avait suffi. **Pftt... Pftt !** Lamer arriva trop tard. Guy Patterson tenait un pistolet encore fumant et Immaculata gisait à ses pieds, le crâne fracassé.

.....

"C'est là que j'ai pris la décision de tuer Patterson. J'aimais Immaculata et je voulais qu'il souffre. Oui, je l'ai torturé et je ne le regrette pas." C'était clair, net et précis. Néanmoins, certains éclaircissements s'imposaient. Entre autres : à qui appartenait l'arme ? À Immaculata, répondit Lamer en expliquant qu'elle l'avait toujours sur elle.

"Pourquoi ? demanda le lieutenant.

"Avec le trafic d'amphétamines, elle prenait ses précautions, fit Lamer.

"Ça ne semble pas lui avoir réussi, ce soir-là ?"

"Non, en effet."

"Donc Patterson n'avait pas d'arme ?"

"Il n'en avait pas sur lui en tout cas... Il n'en avait pas besoin puisqu'il savait qu' Immaculata en avait une avec elle et qu'il pourrait facilement s'en emparer."

"Et vous, une arme, en possédez-vous ?"

"Je n'aime pas les armes."

"Comment vous y êtes pris pour maîtriser Patterson ?"

"Je lui ai fait croire que j'en avait assez d' Immaculata et qu'en fait, sa mort m'arrangeait."

"Patterson n'a pas paru surpris de vous voir surgir ?"

"Je crois qu'il était dans un état second."

"Et ensuite, que s'est-il passé ?"

"Nous avons lancé le pistolet et le sac à main d' Immaculata dans l'eau... Puis, nous sommes allés chercher une bâche dans le coffre de ma voiture. Nous y avons placé le corps et nous l'avons jeté dans le canal Lachine... Ensuite, j'ai proposé à Patterson de le ramener à Montréal et de venir prendre un verre chez-moi. Il a accepté."

"Et ?"

"Pour moi, ça été un jeu d'enfant de l'assommer et ensuite de le réveiller avec de l'eau glacée pour le torturer. Je le voulais conscient. Et si c'était à refaire, je le referais de la même manière."

S'ensuivit une description détaillée de la séance de torture. C'était relaté avec une énorme charge émotive, une telle haine ! Les détectives eurent soudain l'impression que l'air s'était raréfié dans la salle d'interrogatoire. Lamer n'était pas seulement fou d' Immaculata, il était fou tout court.

Bon, cela dit, était-il au courant pour la formule de Patterson ou de Nelson et de son éventuelle mise en marché ? Non, répondit Lamer.

Alexandre Denis lui avait posé la question par acquis de conscience car, pas un instant, il avait pensé que Cyprien Nelson, qui était tout sauf un imbécile, n'aurait mis dans le secret un homme aussi émotivement instable que l'était Jean-Christophe Lamer.

En terminant, le jeune scientifique reconnut avoir poursuivi le trafic d' amphétamines : "l'oeuvre de sa bien- aimée". En prime, il révéla en avoir consommé le soir du meurtre de Patterson.

Préparait-il le terrain pour un éventuel verdict de non responsabilité criminelle ? Après tout, c'était très à la mode. Les événements s'étaient-ils déroulés exactement comme Lamer les avait relatés ? Dans les grandes lignes, sans doute. Exemple : Lamer n'aurait pas pu inventer le détail du type promenant son chien. Avait-il l'intention de tuer son rival, bien avant le soir du Riverside ?

Ce n'était pas exclu, mais difficile à prouver.

Quoiqu'il en soit, avec ou sans ce supplément d'information, Lamer croupirait en prison en attente de son procès. Et avec ses aveux, ça lui prendrait un fichu bon avocat de la défense pour ne pas y rester très longtemps et ce, en dépit de l'excuse plus ou moins bidon de la prise d'amphétamines.

65

Les meurtres de Guy Patterson et d' Immacula Orsini enfin élucidés, le trafic d'amphétamines sous contrôle, Brière s'empessa de convoquer une conférence de presse. Il était plutôt content de se pavaner devant les caméras et fidèle à lui-même, il s'attribua une grande partie du mérite. Sauf que quand un journaliste lui demanda qui avait tué le député Bérubé, il ne sut que répondre pour la bonne et simple raison qu'il l'ignorait. Et que faisait Brière en pareil cas ?

Et bien, il tenta une feinte ponctuée de heu... et de hum... : "**Nous** sommes sur une piste."

Fait à noter : quand Brière n'avait pas de réponse claire à fournir, il se mettait tout à coup à parler au "nous" et pas au "je". En mettant beaucoup d'emphase sur le "**nous**". Cocasse n'est-ce pas !

.....

Oui, il restait le meurtre de Bérubé à éclaircir.

Les enquêteurs soupçonnaient Nelson mais n'avaient aucune preuve directe. Bien entendu, avec lui, on ne pouvait pas refaire le coup du portrait-robot. Nelson n'était pas de la même trempe que Lamer et c'était peu dire. Mais lui, on l'attendait dans le détour. Le détour étant, sans contredit, le complot avec Labonté et les clients supposés : le groupe armée État islamique.

La gravité de la situation était telle qu' elle prit le pas sur l'élucidation du meurtre de Bérubé. Non pas qu'on jeta la serviette, mais l'équipe du lieutenant n'en faisait plus une priorité. Et que ça plaise ou non au commandant Brière, les détectives concentreraient désormais leurs efforts sur le sort de l'humanité. Mettons que c'était plus urgent !

.....

Avant de partir en congé-maternité, Liliane Thomas avait remis le rapport sur ses démarches auprès du propriétaire du club "très privé" fréquenté par Nelson et Labonté. Après s'être beaucoup fait prier, l'homme en question avait fini par livrer une liste de noms. Des gens avec lesquels les deux lascars dînaient à l'occasion. Ingénieurs, industriels prospères, députés fédéraux et provinciaux, etc...

La haute gomme, quoi !

Bon, ça n'en faisait pas nécessairement des complices mais ça valait la peine d'y regarder de plus près. Et pour y regarder de plus près, ça prenait un effort concerté. Ça tombait bien, parce qu'à l'exception de Liliane Thomas, tous les membres de l'équipe étaient maintenant disponibles.

Ceux et celles qui avaient été assignés aux enquêtes en suspens avaient réussi à en boucler quelques-unes. Ce qui leur laissait maintenant le champ libre pour s'attaquer, avec leurs camarades, au "plat principal". Nommément, le sort du monde dit "libre" menacé par un cataclysme d'ordre moléculo-chimico-génético sans précédent.

Et incidemment, où en était le duo "Elvis Gratton" et "Louis de Funès" dans leurs recherches ?

Et bien, ils avaient peut-être une piste.

Il s'agissait d'une obscure entreprise inscrite sous la rubrique Import-Export. Le duo s'était rendu à l'adresse indiquée sur la page WEB. C'était quelque part, loin dans l'est de la ville. Un quartier plein d'usines dont les cheminées crachaient des saloperies à longueur de jour.

Après avoir longé une enfilade de buildings, tous plus déprimants les uns que les autres, Delanoix et Duclos avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Un édifice un peu en retrait. Une étrange construction en béton sans fenêtres sur le devant mais... entourée d'une clôture de barbelés haute de douze pieds. Des hommes armés montaient la garde à l'intérieur de l'enceinte. Suspect.

Évidemment, pas question d'aller demander à un des gardes : "Est-ce bien ici que se trame un complot ?" Duclos suggéra alors de se balader un peu dans le coin, histoire de voir s'il se produirait quelque chose d'inusité. Tristan Delanoix n'était pas chaud à l'idée. Selon lui, même s'ils étaient en voiture banalisée, ils risquaient d'être repérés.

Le Duclos d'avant la retraite aurait certainement foncé dans le tas, mais le Duclos actuel se heurtait à une volonté aussi forte, sinon plus forte que la sienne. Tristan Delanoix, ex-inspecteur à la Sûreté de Paris, ne voulait rien entendre : "Pour espionner, il faut de sérieuses raisons. En avons-nous ? Peut-être, mais vaut mieux en parler aux autres avant de prendre une initiative, là."

"Ouais mais... y vont pas nous manger, là."

"Duclos, il n'y pas de "ouais mais"... Montréal n'est pas le Far-West et nous ne sommes pas des shérifs de pacotille, là. Assurons-nous d'abord de ne pas faire fausse route."

Tristan Delanoix s'épongeait le front. Calmer les ardeurs belliqueuses de Duclos relevait parfois du sport extrême. À certains moments, Duclos lui rappelait un certain capitaine Haddock des Aventures de Tintin. Il en avait un peu le physique, la bouteille de gnôle en moins.

Duclos rechigna, bougonna, mais finit par se rendre aux arguments de son collègue. Les deux flics rentrèrent au bercail. Sagement dans le cas de Delanoix, beaucoup moins dans celui de Duclos.

66

Salle de conférences, Crimes majeurs.

"Elvis Gratton" et "Louis de Funès" venaient de terminer le récit de leur aventure.

Le lieutenant les avait écoutés attentivement : "Curieux endroit, en effet. À prime abord, ça semble effectivement propice à une opération clandestine. Encore faut-il s'en assurer."

Courte pause, puis : "Mais oui... quand on veut effectuer les dernières mises au point d'une arme de destruction massive, c'est pas mal comme site. Ouais..."

"Ça m'a fait penser à un bunker. "

Dans la bouche de Tristan Delanoix, bunker sonnait comme bûncair. "On prononce bunker, mon chéri, le corrigea Judith Chomsky, sa dulcinée.

"Judith, arrête de chialer cont'e ton chum, laisse-le donc dire c' qui veut, comme y veut, bordel." Le caractère abrasif de la policière lui donnant des boutons, Duclos se portait, avec force, à la défense de son nouveau partenaire. Tristan Delanoix lui coula un oeil reconnaissant . Duclos était un vrai pote. Profitant du momentum, le flic parisien osa une suggestion : "On peut essayer de faire des recoupements avec les noms sur la liste que Liliane nous a remise, là."

"Ça s'impose, il me semble, remarqua le lieutenant, lequel avait observé avec amusement la joute entre le duo Delanoix/ Duclos et la grande Judith Chomsky. *Du vaudeville !* Il se demandait qui, de Judith ou de Duclos, allait remporter le dernier round.

Il misa sur Judith.

Ensuite, il se mit en frais de supputer : "Import-Export... un bunker. Oui, faut voir ça de plus près et... et pour les cobayes ? Qui accepterait de... Des itinérants ou bien... des étudiants désirant se faire un peu d'argent de poche, par exemple ?"

Bien qu'il s'en défendit, le lieutenant était sans conteste un adepte des supputations : "Quel moyen prendrait Nelson pour recruter des volontaires ? Intéressons-nous aux petites annonces classées. Dans les journaux, les réseaux sociaux ou encore, voyons du côté des babillards dans les universités."

"Ouais, c'est une bonne idée lieutenant. Mais on aurait pu y penser avant, non ?"

"Eh oui, Régimbald, on aurait pu y penser avant. Mais on ne l'a pas fait. Alors inutile de nous mettre à verser des larmes de crocodile, rétorqua sèchement Alexandre Denis. Il n'était pas d'humeur à se laisser bulldozer, si bien que Régimbald se sentit personnellement visé par l'allusion aux larmes de crocodile : "OK! vous gagnez, lieutenant."

Le ton de Régimbald était aigre-doux. En fait, plus aigre que doux.

"Il ne s'agit pas de gagner ou de perdre et tu le sais très bien, Régimbald."

Le lieutenant défia le reste de l'équipe : "D'autres commentaires du même style ?" Personne n'avait de commentaire à faire, qu'il fut du même style ou de tout autre style.

"On peut continuer, alors ? Voyons ce qui se passe du côté de chez Nelson."

.....

Du côté de chez Nelson, il ne se passait pas grand-chose.

Labonté n'avait pas rendu visite à son copain depuis un bon moment.

Mais grâce ou plutôt à cause du système audio hyper-sophistiqué, installé dans la maison, on constatait que Paula Vadeboncoeur jouait son rôle à la perfection. Et la pauvre avait beaucoup de mérite. Nelson était infect avec elle.

Sur la bande-audio, on pouvait entendre le langage ordurier qu'il utilisait pour reprocher à son épouse toutes sortes de choses et surtout, surtout... l'absence de leur fille Rachelle.

"Ce type me donne envie de vomir ! s'exclama Sans-Souci.

"Pourvu que Paula Vadeboncoeur tienne le coup, s' inquiéta Marie Garneau.

"C'est une femme remarquable, fit le lieutenant avec enthousiasme. Elle a très bien saisi les enjeux. N'oublions pas qu'elle a une forte motivation, le viol de sa fille. "

"Qu'arriverait-il si Nelson s'en prenait physiquement à sa femme ? insista Marie Garneau.

"Prions pour que ça n'arrive pas. De toute manière, nous maintenons la surveillance de 24/7 devant leur demeure. Les agents sont prêts à intervenir à tout moment, si ça se gâte. Et soit-dit en passant, Paula n'est pas complètement démunie. Elle m'a confié avoir pris des cours d'autodéfense."

"Ah, bon ! Et vous la croyez, lieutenant, persifla Régimbald.

Alexandre Denis fit mine de ne pas avoir saisi le sous-texte : "Ça date de bien avant qu'elle fasse la connaissance de Nelson. C'est une femme qui s'entraîne régulièrement et depuis longtemps. Elle est en excellente forme physique."

"En excellente forme physique... Hem, vous avez l'oeil, persista Régimbald.

Le lieutenant en avait assez : "Toujours aussi subtil, Régimbald. Qu'est-ce que tu essaies encore d'insinuer ?"

"Mais rien du tout, lieutenant, rétorqua l'impertinent avec un petit rire plein de sous-entendus.

C'était bien connu, le lieutenant avait un côté chevaleresque avec les jolies femmes en détresse. Or Paula Vadeboncoeur était une jolie femme en détresse. Mais personne, dans l'équipe, ne mettait en doute la bonne foi du chef-enquêteur. Pas même cet idiot de Régimbald qui continuait, malgré tout, à le taquiner à ce propos.

Il s'apprêtait à en ajouter une couche quand Marie Garneau, chose rarissime, se fâcha : "Bon là, Régimbald, ça va faire tes niaiseries. Te rends-tu compte de la situation de cette femme-là, hein ! T'en rends-tu compte ?" Certes, Marie se portait toujours à la défense des femmes et des enfants maltraités, mais cette fois, en plus, elle défendait son mentor.

Quand elle était arrivée dans l'équipe, le lieutenant l'avait accueillie, conseillée, s'était montré d'une patience infinie avec la *rookie* qu'elle était. D'ailleurs, il était comme ça avec tous les nouveaux. Généreux de son temps et de ses conseils, sans pour autant se montrer inutilement autoritaire. Rarement en tout cas. Ensuite, il n'avait jamais eu une parole ou un geste déplacés envers quiconque.

Et Dieu sait, s'il aurait pu. Il était bel homme, intelligent, articulé et possédait ce magnétisme un peu rugueux qui plaît aux femmes. Et si l'envie lui avait pris de draguer, Marie Garneau en connaissait plus d'une qui auraient bien aimé passer une nuit dans ses bras. Mais le lieutenant ne draguait pas.

Marie se rappelait d'un jour, où elle avait assisté à l'interrogatoire d'une très belle fille, laquelle avait fait des pieds et des mains pour séduire le lieutenant. Il n'avait pas bronché d'un iota. Après, il lui avait dit : "Tu sais Marie, quand on a la chance d'avoir une femme comme Kim Lemelin dans sa vie, on ne cherche pas ailleurs."

C'était du lieutenant tout craché. Intense, dans sa vie privée comme au travail. Pendant que Marie se faisait ces réflexions, celui -qui -ne- cherchait- pas -ailleurs répondait à une question au sujet des enfants de Nelson : "Des séquelles psychologiques, il y en aura. Malheureusement, dans le cas de la jeune Rachelle, le mal est déjà fait et nous n'y pouvons rien !"

"Pauvre petite Rachelle, s'émut Lambert. Le sergent-détective, dont la fille n'avait jamais été violée par son père, elle, mais qui avait quand même trouvé le moyen de se ramasser dans les griffes d'un *pimp* qu'on n'avait pas encore pincé, s'apitoyait sur le sort d'une enfant qu'il ne connaissait pas.

C'était un bel exemple de résilience et peut-être aussi, une façon discrète d'indiquer à Régimbald, où il devait placer ses priorités.

Chapeau, Lambert ! Le lieutenant le regarda longuement puis... : "Concentrons nos énergies à résoudre cette affaire, fit-il simplement. Si jamais Nelson et Labonté réussissent leur coup, beaucoup de gens auront des séquelles et pas uniquement psychologiques, celles-là."

Tout le monde hocha la tête. *En effet...*

.....

Fin mai, une vague de chaleur s'abattit sur la province. On était passé du froid le plus mordant à une température bien au-dessus de la moyenne saisonnière. Toute la province vivait au ralenti.

Il était à souhaiter que Nelson et Labonté fassent de même. Incidemment, où en étaient-ils dans la réalisation du projet de contrôle des masses et dans leurs tractations avec le groupe armé État islamique et/ ou quelqu'un d'autre ?

En fait, l'équipe d'enquêtes en était venue à la conclusion que : oui, le groupe armé État islamique, mais avec un ou des états qui les sponsorisaient. *Une guerre bio-chimique et Dieu sait quoi !* Ce leitmotiv, les détectives n'arrêtaient pas de se le répéter. Mais, "pète et répète", est-ce que ça faisait avancer les choses ? Non.

Le mystérieux bunker repéré par Duclos et Delanoix, continuait à donner de sérieux maux de tête à toute l'équipe. Qui en était le propriétaire et qu'est-ce qu'on y fabriquait ? Sur le NET, on se heurtait à des sites encryptés qui menaient à d'autres sites encore plus encryptés.

Mystère, mystère, mystère...

C'était d'autant plus énervant qu'on suait à grosses gouttes. Cette chaleur, que personne n'avait vue venir ni même désirée, tapait sur les nerfs à la longue.

67

Chez les Lemelin-Denis on s'apprêtait à souligner l'anniversaire des jumelles qui auraient bientôt deux ans. Pour l'occasion, les parents de Kim vinrent passer quelques jours à Montréal. Ils étaient déjà au courant pour les lettres anonymes et la fusillade. Mais quand ils avaient appris que l'accident de voiture avait été provoqué, c'était la goutte de trop.

Consumés d'inquiétude, ils voulaient être près des leurs comme si leur présence avait un pouvoir d'exorcisme. Durant leur séjour à Montréal, Michelle et Jacques Lemelin avaient l'intention de loger à l'hôtel mais Kim insista pour qu'ils s'installent à la maison du Carré Saint-Louis.

Ça faisait pas "mal de monde à la messe" mais Alexandre ne s'en plaignit pas, car...

... en présence de ses parents, Kim se montra à nouveau conciliante. Il était temps, parce que c'était devenu pénible à supporter. Le lieutenant avait eu beau être doux comme un agneau, chercher des sujets de conversation susceptibles de réveiller la nature spontanée de sa femme, rien n'y faisait. Madame était restée de glace. *Oui, il était temps grandement temps que ça change.*

Le soir de l'arrivée de Jacques et Michelle Lemelin, le beau temps aidant, on organisa un BBQ. Louise et Arthur Saintonge furent conviés à cette petite fête improvisée. Armande, qui était presque rétablie, insista pour contribuer à la préparation du festin. Et pour un festin c'en fut tout un. Brochettes variées, poulet, crevettes, légumes grillés, salades mixtes etc...

On songea même aux flics en faction devant la maison. Kim et sa mère, fort séduisantes dans leurs tenues estivales, leur apportèrent des plateaux de victuailles et des rafraîchissements.

Bref, tout ce qu'il fallait pour égayer et sustenter ces vaillantes sentinelles qui n'avaient pas l'habitude de ce service "cinq étoiles". Pas au boulot en tout cas.

.....

Dans la cour arrière, tout le monde était d'excellente humeur ou essayait de l'être. Les jumelles couraient partout, s'émerveillant devant le moindre brin d'herbe. Nicolas et Noémie, "sa blonde", étaient également de la partie. Alexandre les surveillaient du coin de l'oeil. Depuis sa conversation avec le fiston sur "les choses de la vie", Nicolas évitait de caresser le bas du dos de la belle enfant. Du moins, pas devant les parents.

Le repas terminé, on se partagea les tâches en "toute démocratie", bien entendu.

Les femmes s'occuperaient de ramasser la vaisselle et veilleraient à coucher les jumelles qui commençaient à montrer des signes de fatigue. Et quand les mignonnes étaient fatiguées, ça s'entendait à des milles à la ronde.

Les deux ados offrirent d'aider la gent féminine. En fait, c'était l'idée de Noémie et non celle de Nicolas. Ensuite, tout était à parier que les deux ados retourneraient à leur occupation favorite : les jeux vidéo. *No comment*, diraient les anglais.

Et les hommes, eux ? Ils avaient dressé la table, surveillé les grillades, fait le service après cuisson. C'était quand même bien, non ? Néanmoins, et c'était non négociable, ils allaient devoir nettoyer la terrasse et ranger les tables et les chaises. En échange, ils obtinrent la "permission" des dames pour s'attarder dehors, histoire de siroter une bière.

La soirée était jeune et il faisait si doux !

.....

Leur contribution aux travaux communautaires achevée, les trois hommes s'installèrent, la

conscience en paix, pour parler affaires. Jacques Lemelin, un fumeur de pipe, demanda à ses deux compères s'il pouvait en allumer une. Permission qui fut accordée. Arthur et Alexandre ne fumaient pas mais, ni l'un ni l'autre ne faisaient partie de la brigade anti-fumeurs.

Une fois la pipe allumée et les bières servies, les trois hommes abordèrent le sujet de l'heure. À savoir : où en était Alexandre avec son enquête ? Le lieutenant, qui faisait entièrement confiance à ses deux compagnons, ne vit aucun problème à leur dépeindre la situation dans toute son urgence.

"Bon Dieu, un complot de cette envergure ! s'écria le flamboyant Jacques Lemelin. Avec le groupe armé État islamique en prime ! Et Lucien Labonté dans le portrait. Celui-là, je t'en avais parlé à Noël, Alexandre, c'est un magouilleur de première."

"Incidemment, Jacques, lui demanda son gendre, Labonté est-il du genre méfiant ? Nous avons noté que, depuis quelque temps, il ne vient plus rendre visite à son grand ami Nelson."

"Un type comme Labonté est toujours méfiant, Alexandre. Sauf que dans la situation présente, je pense qu'il a la tête ailleurs. Il est très occupé avec la fin de la session parlementaire. Et comme tu le sais, il y a des élections partielles qui s'en viennent. Dans deux comtés. Dont celui de Normand Bérubé." Le père de Kim avait toujours ses antennes bien branchées et faut-il le dire, il avait quitté la politique mais la politique ne le quittait pas facilement.

Social-démocrate jusqu'au bout des doigts, l'ancien ministre des Finances se désolait de l'orientation résolument néo-libérale prise par le parti au pouvoir. Il n'était pas "du bon bord" et ne se gênait pas pour le clamer haut et fort. Notamment, dans une lettre ouverte qu'il avait fait paraître dans un journal à grand tirage. Un véritable pamphlet, où il dénonçait vertement : *"les manières de bandits de grand chemin du PM et de ses sbires, fossoyeurs de la démocratie"*.

Évidemment, ç'avait été plutôt mal reçu par les "fossoyeurs" en question.

Ensuite et comme par hasard, l'entreprise du père de Kim, **Les Verreries Lemelin, père et fils**, avait subitement connu des "difficultés". Divers problèmes de zonage avaient surgi comme d'une boîte à surprise. Pis encore, plusieurs acheteurs lui avait retiré leur clientèle. Pures coïncidences, bien sûr...

"Je crains devoir me résoudre à faire des mises à pied. Et ça, ça me crève le cœur ! confia Jacques Lemelin à ses deux interlocuteurs. Sentant que son beau-père avait besoin de s'épancher, Alexandre proposa de prendre une "deuxième dernière bière". Proposition acceptée.

Jacques Lemelin parla alors des liens qui l'unissaient à ses employés, certains étant dans l'entreprise depuis des années. Entre autres, des fondeurs de verre d'une habileté incroyable :

"Des artisans parmi les meilleurs au monde et pratiquement irremplaçables, déplora-t-il. Évidemment, nous ne sommes pas seuls à pâtir des menées de ces foutus technocrates à genou devant les grandes corporations. Leur parti pris d'austérité, les coupes sauvages dans les programmes sociaux font mal à beaucoup de monde. Ça risque de nous mener droit dans le mur et... "

Jacques Lemelin s'arrêta brusquement : "Je m'emporte et ce n'est pas bon pour ma pression artérielle. Revenons-en à ton affaire, Alexandre."

Ayant reçu le feu vert du beau-père, Alexandre revint à "son affaire" : "Donc, vous disiez, Jacques, que Labonté est très occupé avec la fin de la session et les élections partielles. Et ce serait pour ces raisons qu'il ne vient pas à Montréal aussi fréquemment ?"

"C'est mon interprétation. Et je n'ai rien entendu qui me laisse supposer le contraire."

"Bon, ça me rassure un peu. N'empêche que vous avez raison, Jacques, la situation est loin d'être drôle au Québec... pas plus qu'ailleurs dans le monde, malheureusement."

Gorgée de bière puis : "Mais s'il fallait que le plan de Nelson réussisse, ça serait encore moins drôle, je vous prie de me croire !"

Là-dessus, Arthur Saintonge, qui jusque-là s'était contenté d'écouter, intervint : "Le travail de recherche sur la formule et maintenant, les tests et l'éventuelle mise en marché du produit ne se font certainement pas aux frais de l'IRMBC, un institut des plus sérieux." Sachant que le notaire ne parlait jamais en vain, ses deux interlocuteurs attendirent la suite...

"Nelson et Labonté sont riches, mais le sont-ils au point d'assumer seuls les frais considérables liés à un projet semblable ? Quelqu'un les aide, fournit des fonds, non ?"

"Nous le pensons en effet. Mais qui ?"

"Si tu veux, Alexandre, je peux m'informer auprès de mes collègues." Courte pause puis : "Nous savons beaucoup de choses, nous les notaires. Certaines transactions clandestines peuvent parfois passer à travers les mailles du filet. Tu comprends ce que je veux dire, Alexandre ?"

Le lieutenant sourit à l'homme qu'il considérait un peu comme un père. À plus de soixante-dix ans, Arthur Saintonge continuait à exercer sa profession et ne manifestait aucune intention d'arrêter. Prenant un air scandalisé, Alexandre lui demanda : " Êtes-vous en train de nous dire qu'il existe des notaires véreux, Arthur ?"

"Et pourquoi serions-nous différents des autres, hein, Alexandre !" Clin d'oeil malicieux. Le notaire avait un petit côté facétieux, très étonnant chez cet homme si réservé.

"Ça prend une autre bière pour fêter ça ! s'exclama Jacques Lemelin.

Les deux autres approuvèrent. La deuxième "dernière bière" devint une troisième "dernière bière". Et les trois hommes continuèrent à parler de choses et d'autres. Vint un moment où il fallut songer à rentrer, aucun des trois n'ayant envie de se présenter devant les "dames" en titubant.

Ça n'aurait pas été apprécié. Mais avant de rentrer, ils conclurent un pacte. Proposé par Jacques Lemelin, adopté à l'unanimité. Et en quoi consistait cette entente ?

Eh bien, Jacques Lemelin continuerait à déployer ses "antennes" pendant qu'Arthur Saintonge se renseignerait sur un possible contrat clandestin. Deux alliés de taille, songea Alexandre. Ces enquêteurs improvisés et bénévoles, de surcroît, ne le laisseraient pas tomber.

"Avant que je réclame une quatrième dernière bière, je propose d'aller rejoindre la gent féminine, conclut Jacques Lemelin en souriant.

"Bonne idée ! s'écrièrent les deux autres comploteurs.

68

La visite des parents de Kim à Montréal avait définitivement fait beaucoup de bien au couple Lemelin - Denis. Kim était redevenue la femme souriante et spontanée, celle qui avait conquis le cœur du lieutenant une fois pour toutes.

Un matin, où le lieutenant arrivait au bureau en sifflotant, sa nuit avec Kim ayant été fort agréable, une surprise l'attendait. Lucien Labonté avait refait surface chez les Nelson. Et enfin, on avait du matériel audio intéressant pour ne pas dire plus. L'équipe se réunit d'urgence et tout le monde écouta religieusement l'enregistrement.

"Lamer nous a fait une fleur en tuant Patterson. Tu ne trouves pas, Lucien ?"

"Ouais, c'est sûr. Patterson était devenu encombrant. Il ne voulait pas du groupe armé État islamique pour... Il est vrai que c'était sa formule. Pas vrai, Cyprien !"

"Bon d'accord. N'empêche que je l'ai bonifiée, non ?"

"Ah, pour ça, tu l'as bonifiée !... Quand je pense que cet imbécile de Lamer ne s'est jamais douté de quoi que ce soit."

"Pour rien au monde, je ne l'aurais embarqué dans le projet, celui-là. Trop impulsif, trop sentimental. Et puis son petit trafic d'amphétamines avec Immaculata, ça faisait mauvais genre!"

"Mauvais genre, c'est bien toi qui dit ça, Cyprien ? T'en as de bien bonnes !"

"Oh, ça va hein !"

"Calme-toi Cyprien. Tu montes trop facilement sur tes grands chevaux." Pause...

"Ouais... et parlant d'impulsif, Bérubé ne cédait pas sa place non plus."

"Ah pour ça tu as raison, Lucien... Non seulement mon beau-frère était impulsif mais c'était un fanatique. Le Parti du peuple, je te demande un peu à quoi ça rime! Quand je pense que j'ai dû refiler de l'argent à son fichu parti... Ouais, nous n'avions pas le choix de l'éliminer. Il nous aurait fait des problèmes."

"Et là, Cyprien, tu m'as étonné. Tu as vraiment réussi ton coup. Les flics n'ont pas l'air de se douter que c'est toi qui l'a tué."

"J'ai fait de mon mieux. Je ne suis pas un tueur professionnel, mais je pense m'en être assez bien tiré. Sans mauvais jeu de mots, évidemment."

Rires... Puis à nouveau Cyprien Nelson.

"Et ne t'en fais pas pour l'arme, je l'ai détruite avec un mélange chimique de... Bon, ça ne t'intéresse pas de toute manière."

"En effet, fais-moi grâce des détails scientifiques et..."

"Ouais... mais mine de rien tu me laisses faire tout le sale boulot. Les menaces à la famille du grand flic, les freins sabotés sur la voiture de sa femme. J'ai aussi dû convaincre mon beau-frère de nous débarrasser de Croteau. Après ça, il a fallu que je tue le beau-frère. Tu t'en sors à très bon compte, pas vrai, mon Lucien !"

"N'oublie pas que c'est moi qui ai les contacts politiques et sans eux et bien..."

"OK, Lucien, OK. Bon, il faut que je te dise une chose. Le gars que j'ai trouvé pour saboter les freins me fait chanter. Ça fait au moins deux fois que je dois lui allonger quelques milliers de dollars en plus."

"Il faut que tu règles ça au plus coupant !"

"Je connais quelqu'un, un proche de Giuseppe Cagliari, le gendre de Roselli, le chef de la mafia montréalaise, je lui ai parlé du problème."

"Donc, ça va se régler bientôt ?"

"Ouais. Mais je n'aime pas être tributaire de ces gens-là."

"Tu as des scrupules maintenant ? C'est un peu tard, mon vieux Cyprien !"

Rires... Puis encore la voix de Labonté.

"Oh ! et en passant, nos clients s'énervent. Ils trouvent que ça prend du temps. Ils nous envoient quelqu'un du groupe armé État islamique pour vérifier."

"On a commencé les tests mais... il y a des ratés."

"Comment ça, des ratés ?"

"Quelques cobayes sont décédés. D'autres réagissent bizarrement, ils..."

"Ah non ! Tu m'avais assuré que tout était sous contrôle. Que tu avais bien compris où Patterson allait avec..."

"Justement, c'était sa découverte et pas la mienne. Et même si je l'ai bonifiée, il y a toujours des imprévus. On ne travaille pas sur des souris. On travaille sur des être humains et... Et puis, tu m'as distrait avec toutes tes demandes de lettres anonymes, de... Tes plans A,B,C et... Tu n'as quand même pas oublié ça, Lucien !"

Le reste de la conversation se perdait en considérations diverses, lesquelles n'apportaient rien de plus à ce que les enquêteurs venaient d'entendre.

.....

Et ce qu'ils venaient d'entendre était du matériel qui se prenait à petites doses, même pour des consommateurs avertis comme l'étaient les flics. C'était d'un cynisme effarant. Donc...

- 1) Nelson n'était pas l'inventeur de la formule mais s'en était emparé. Et si Lamer n'avait pas eu l'idée d'en finir avec Guy Patterson, Labonté ou Nelson s'en seraient chargés eux-mêmes ou auraient refilé la commande à un sbire.
- 2) Nelson était l'auteur des lettres anonymes, avait tué son beau-frère après l'avoir obligé à tuer Croteau, lequel, sur l'ordre de Bérubé, avait tiré sur le lieutenant.
- 3) Nelson avait demandé à quelqu'un de trafiquer les freins de la voiture de Kim Lemelin. Le saboteur le faisait chanter et si le type n'était pas déjà mort, il le serait bientôt aux mains d'un tueur relié à la mafia montréalaise.
- 4) Nelson avait disposé de l'arme dont il s'était servie pour tuer Bérubé. Au vu de son accès privilégié à certaines substances chimiques, inutile de la chercher.
- 5) Les tests étaient en marche... des cobayes humains en faisaient les frais et... il y avait des ratés. Qui étaient ces cobayes ?
- 6) Les deux compères attendaient la visite de quelqu'un du groupe armé État islamique, lequel agissait à l'instigation de mystérieux clients. Qui étaient ces clients ?
- 7) À noter : Labonté et Nelson n'étaient pas au courant du "testament" de Bérubé, pas plus qu'ils ne savaient qu'ils étaient sur écoute. Conséquemment, ils ignoraient que les enquêteurs avaient une petite longueur d'avance sur eux. Pas assez pour se mettre à chanter "alléluia" mais quand même...

Théoriquement, les enquêteurs avaient ce qu'il fallait pour coffrer les deux lascars. Le hic : ils n'avaient pas **tout** ce qu'il fallait. **Où** se pratiquaient les foutus tests ? Dans le bunker ou bien ailleurs ? Et les cobayes humains, **eux** ? Ceux qui mouraient et ceux qui réagissaient mal. Et les mystérieux **clients** qui s'impatientsaient et qui allaient dépêcher un émissaire du groupe armé État islamique.

Ou peut-être **deux** et même **trois** ? **Quand ? Bientôt, demain, dans dix jours ?**

Et avant de repartir avec leur butin, **ces gens-là** exigeraient-ils que des tests soient faits dans la population québécoise en général ? Montréal, Québec, Matane, Chicoutimi... Joliette, Saint-Jérôme, Saint Côme, Saint Gédéon... la Gaspésie, les Iles de la Madeleine ou...

Les enquêteurs faisaient face à une bande bien organisée.

Deux des criminels venaient de se dévoiler. Un moment dont tout détective rêve et qui se produit rarement. Un moment qui aurait pu... aurait dû être euphorique mais qui ne suscita qu'un silence consterné dans l'équipe du lieutenant.

69

Ce fut Duclos qui brisa le silence : "Maudite marde ! Dire qu' on peut même pas les arrêter tout d' suite, ces deux tabarnaks-là ! Faut les pogner la main dans l' sac, ciboire !"

Du Duclos à son meilleur ! De tout évidence, on ne pouvait en rester sur cette note colorée, mais peu constructive. Même si, plus que quiconque, le lieutenant avait des raisons d'en vouloir à Nelson et à Labonté, lesquels n'avaient pas hésité à mettre la vie des siens en péril, il opta pour une attitude positive : "Avez-vous noté un petit détail ? demanda-t-il.

Non, personne n'avait noté de petit détail. Il y avait trop de gros détails et on n'avait plus assez de neurones en réserve pour être en mesure de capter les petits détails.

"Labonté a mentionné des contacts politiques. Il ne dit pas lesquels, mais réfléchissons à qui cela pourrait être. Des gens de Québec ou d' Ottawa. Ou peut-être des deux paliers de gouvernement ?"

"Lieutenant, vous pensez sérieusement qu'il y aurait des appuis à ce niveau-là ?"

Dave Sans-Souci n'avait pas de beau-père qui avait fait de la politique et ça paraissait. Pour son bénéfice et celui des autres membres de l'équipe, Alexandre Denis relata la conversation qu'il avait eu quelques jours auparavant avec Jacques Lemelin et Arthur Saintonge : "On peut compter sur eux pour nous donner l'heure juste, conclut-il.

"Oui mais, ça peut être long avant que..."

Manifestement, Sans-Souci n'était pas rassuré. Mais le lieutenant était déjà ailleurs. Plus précisément, en mode action /réaction :

"En attendant, si vous le voulez bien, révisons la liste des gens que Nelson et Labonté rencontrent régulièrement au club privé. Il nous faut beaucoup plus que les vagues indications que nous avons à leur sujet. Je veux des adresses, des précisions sur leurs antécédents, leur entourage politique, leurs goûts, leurs activités, leurs fréquentations en dehors du club privé. Vu. "

Le lieutenant aurait pu tout aussi bien dire : Rompez ! Quand le chef disait "vu" sur ce ton-là, c'était quasiment militaire. Si bien qu'il fallait voir et vite.

.....

Toute l'équipe se mit sur le téléphone, les réseaux sociaux, le ci et ça. Des profils d'entreprises et d'individus furent dressés. Des gens furent rencontrés et interrogés. Tous ne se prêtèrent pas de bonne grâce aux questions, mais dans l'ensemble, les enquêteurs réussirent à ne pas écraser trop de pieds.

Sauf qu'on ne trouva rien.

Les chefs d'entreprises et les politiciens étaient bien qui, ils disaient être. Rien de plus et rien de moins. Personne qu'on pût soupçonner d'être lié d'une manière quelconque à un complot destiné à exterminer la moitié de la planète. C'était simplement des habitués qui fréquentaient le "club très privé", histoire : "d'être bien vus et de bien manger en agréable compagnie".

Alors qui, en politique pouvait être mêlé à la sombre affaire ourdie par Nelson et Labonté ?
Qui ? Question délicate, à n'en pas douter.

Ce fut Jacques Lemelin, qui fournit la réponse ou plutôt... une réponse.

Dans un appel qu'il fit à son gendre, le père de Kim lui rapporta que ses "antennes" lui avaient murmuré deux noms à l'oreille. Et pas les moindres. Il s'agissait de deux ministres occupant des postes stratégiques à Ottawa.

Et quels étaient les postes stratégiques de ces "serviteurs du peuple" ?

L'un était ministre des Affaires extérieures, l'autre, ministre de la Sécurité nationale. Ce dernier contrôlant, entre autres agences, le Service canadien de renseignements et de sécurité, le SCRS.

Au cours des derniers mois, les deux ministres avaient rencontré à maintes reprises, le sieur Lucien Labonté. Ah !

Et les "antennes" de Jacques Lemelin lui avaient confié que, lors de ces rencontres, les discussions auraient porté sur une "affaire en or " censée relancer l'économie du pays. Ah !

Le ministre des Affaires extérieures + le ministre de la Sécurité nationale, *eh ben dis-donc !*

En apprenant ces stupéfiants développements à l'équipe réunie, le lieutenant remercia publiquement Brière et l'état -major du SPVM de ne pas avoir averti les fédéraux (la GRC et le SCRS) de ce qui se tramait. Merci, pour la lenteur du système !

Et il n'était pas le seul à être soulagé . Dans la salle de conférences, il y eut un grand "ouf" collectif. Tout le monde avait saisi : des ministres du gouvernement fédéral impliqués, y aurai-il une tentative de cover-up ou si vous préférez, un maquillage des faits.

Mais que cela se fasse en anglais ou en français, les détectives du SPVM seraient écartés de l'enquête : *Sécurité nationale, ne vous mêlez pas de ça*. Et encore, c'était dans le meilleur des cas. Étant donné l'importance des enjeux, peut-être même qu'on leur imposerait le silence d'une manière plus drastique. Qui sait ?

"Et moi qui croyais qu'au Canada vous étiez à l'abri de ce genre d'intrigues, fit Tristan Delanoix, sur un ton qui se voulait anodin. À quoi faisait-il allusion ? Une expérience qui l'aurait obligé à fuir son pays ? Avait-il dérangé du monde au point qu'on lui organise une sorte de protection des témoins ? Changement d'identité et tout et tout? Perplexe, le lieutenant répondit simplement : "Tu vas devoir perdre tes illusions, Delanoix. Ici comme ailleurs, nous ne sommes pas à l'abri."

Ce qu'il n'ajouta pas mais qu'il avait noté, c'était que, le "parisien" ne finissait plus ses phrases avec un "là". Ceci n'ayant rien à voir cela, évidemment. Quoiqu'il en soit, Alexandre Denis garda pour lui toutes les questions qu'il se posait concernant le statut de Tristan Delanoix.

Si son nom était véritablement Tristan Delanoix ...

.....

De retour à son bureau, le lieutenant plaça un appel au quartier général.

Le commandant Brière ne le fit pas attendre et vint sur la ligne presque immédiatement : deux minutes au lieu des dix minutes "réglementaires".

Allant droit au but, Alexandre lui demanda si des démarches allaient être entreprises pour avertir la GRC et le SCRS. "Pas encore, répondit Brière, puis se méprenant sur les intentions de son interlocuteur, il ajouta : "Calme tes nerfs, y a pas le feu !"

Et ben justement, y avait le feu !

Quand le lieutenant lui eut parlé de l'implication possible de deux ministres du gouvernement canadien dans le complot Nelson /Labonté, le commandant comprit : "Oh, Chriss ! Ouais... bon... Pour le moment, on oublie le SCRS et la GRC."

"Je pense qu'on n'a pas le choix, commandant."

"Non, on n'a pas le choix... Écoute, Alexandre, tiens-moi au courant au fur et à mesure. Et si toi et ton équipe avez besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à me le faire savoir." Légère pause, puis : "Soyez prudents, toute la bande."

Le Brière, qu'il avait au bout du fil, était un Brière que le lieutenant aurait aimé entendre plus souvent : "Merci commandant. Et oui, nous serons très prudents."

70

On cherchait toujours ce qui pouvait bien se tramer dans le mystérieux "bunker".

Sur la page WEB, adresse mise à part, aucun autre détail sur l'entreprise d'import-export.

Aucun renvoi à un autre site ou à une page explicative. Pour les fins limiers, ça devenait de plus en plus suspect. Oui mais, cela dit, on faisait quoi, hein ?

Sans preuves suffisantes, on ne pouvait tout de même pas dépêcher le Swat pour aller se battre contre trois pelés et deux tondus montant la garde derrière des barbelés. Pas tout de suite, en tout cas.

Bon. Et pour les cobayes humains maintenant ?

Les enquêteurs continuaient à éplucher les journaux et les divers sites internet susceptibles de faire du recrutement d'individus, qu'ils soient étudiants ou autres. Jusque-là, ils ne trouvaient rien qui puisse ressembler à ce qu'ils cherchaient. Et dans les dossiers de police, y avait-il des disparitions soudaines et inexplicables ? Pas vraiment.

Les quelques disparitions signalées avaient été vite résolues. Citons en deux. Une adolescente qui voulait faire l'intéressante et qu'on avait retrouvée le lendemain chez sa meilleure copine. Un petit bonhomme de quatre ans recueilli par une dame charitable qui l'avait rendu à ses parents.

Et bien sûr, les inévitables disparitions liées au monde interlope. Dans ces cas-là, il fallait chercher sous les trottoirs ou dans les fondations d'édifices en construction ou encore dans le fleuve. Et pour ça, il y avait au SPVM des unités spécialisées dans le domaine. À court terme et même à moyen terme, ça ne regardait pas l'équipe du lieutenant qui en avait déjà plein les bras.

Donc, ces cobayes qui étaient-ils ?

Les enquêteurs en étaient venus à la conclusion qu'ils devaient être des itinérants ou des jeunes fugueurs. Qui se soucierait de la disparition de ces pauvres gens ? Hein! Qui ?

.....

Récemment, la ville avait fait un recensement chez les itinérants. Les méthodes, disait-on, étaient sérieuses. Selon le rapport, ils seraient moins nombreux que ce qu'on avait cru jusqu'alors. Fort bien, mais encore ? Chose certaine, si Nelson et Labonté avaient mis, ou mettaient présentement le grappin sur certains d'entre eux, ils seraient de moins en moins nombreux. Pas vrai ?

Les travailleurs de rue que l'on approcha ne purent préciser à quel rythme ni, qui se perdait dans la nature. Pas facile de faire le décompte de tout ce monde dormant sous les ponts. Quant aux jeunes de la rue, c'était encore plus difficile. Beaucoup migraient d'une ville à l'autre et c'était pratiquement impossible d'en faire un recensement adéquat.

Que faire alors ? La solution que trouva le lieutenant fut de dépêcher des agents, déguisés en itinérants, sillonner les rues de Montréal. Quand ces derniers revenaient au bercail, d'abord, ils ne sentaient pas la rose et ensuite, à part une peinture sociale des plus déprimantes, ils n'avaient pas grand chose à raconter.

Les pauvres hères qu'ils questionnaient n'étaient pas toujours en mesure de répondre clairement. Souvent complètement ravagés par la bibine infecte qu'ils ingurgitaient, il était difficile de leur tirer les vers du nez. "Ouais, y en a qu'on revoie pas." (...) "So what !" (...) "Who cares !"

C'était le genre de réponses que les flics obtenaient.

.....

Pendant ce temps, les élections partielles s'étaient tenues au Québec.

Fernando Paz, le nouveau chef du Parti du peuple avait été élu. On savait maintenant qu' il était marié à une québécoise de souche, travailleuse humanitaire, dont il était tombé éperdument amoureux lors d'un séjour au Québec, une quinzaine d'années auparavant. C'est alors qu'il avait décidé de s'établir dans la Belle Province. Il était père de deux jeunes enfants.

Économiste de formation, il était tout à fait à l'aise avec des notions aussi pointues que le produit national brut, le Fonds monétaire international, l'autorité des marchés financiers, les taux préférentiels et beaucoup d'autres sujets dont le sens et la portée échappaient à la moyenne des électeurs et certainement à beaucoup d'élus.

Dans une entrevue "exclusive" qu'il accorda à l'animatrice Kim Lemelin, le nouveau député dévoila le programme qu'il entendait défendre à l'Assemblée nationale; un programme, en majeure partie, basé sur l'économie de partage.

Pouvait- on conclure que, contrairement à son prédécesseur assassiné, Paz avait réellement des idées de gauche et les défendrait ? Aurait-il le courage de respecter le slogan qui avait marqué sa campagne électorale et lui avait valu une majorité écrasante ? : **Les démunis d'abord.**

Fait à noter, le nouvel élu avait fait campagne sur les réseaux sociaux et précisait, que le Parti du peuple se limiterait désormais à des dons individuels pour subsister. Pas question de prête-noms et autres entourloupettes. Par ailleurs, était-il ultra-nationaliste ? Non, mais il croyait "à la dignité de tout peuple qui se battait pour son indépendance".

C'était une réponse vague mais suffisamment "vaste" pour lui gagner le cœur de beaucoup de québécois. *"Il y a quelque chose de rafraîchissant dans son arrivée sur la scène politique québécoise"*, écrivirent, à son sujet, certains commentateurs.

Fernando Paz, un politicien 3.0...

Du moins, ce fut ainsi que le décrivent Kim et Alexandre, un soir en buvant une tisane avant d'aller au lit. Et comme la franchise la plus totale faisait désormais partie de la "trêve" que le couple avait conclue, le lieutenant ajouta : "Oui... alors que d'autres, comme les Nelson/ Labonté cherchent à détruire le monde, lui, au moins, essaie de le reconstruire... À sa manière !" Rire.

"Réussira-t-il, Alexandre ? fit Kim avec un demi-sourire.

La journaliste se montrait quasiment aussi cynique que son flic de mari.

Il la prit dans ses bras.

71

On était presque rendu à la fin juin. Et côté "complot" aucun développement.

Probable qu'avec les élections partielles et la session parlementaire derrière lui, Labonté referait surface et le duo Labonté/Nelson allait à nouveau s'activer. En tout cas, pour l'équipe du lieutenant, il n'était pas question de prendre des vacances tant que l'enquête ne serait pas bouclée.

Ça ne réjouissait personne mais ça faisait partie des aléas du métier. Et si t'étais pas content, ben t'avais qu'à aller faire autre chose, c'est tout .

Incidentement, plusieurs années auparavant, il y avait un collègue qui avait quitté la Division et était allé "faire autre chose". Le type était devenu cultivateur dans la région de Laprairie. Chaque année, il venait avec sa femme, une ancienne du SPVM elle aussi, vendre leurs produits au marché Jean-Talon. La plupart des flics se faisaient un devoir d'encourager leurs anciens collègues.

En fait, ce n'était pas vraiment un devoir, c'était plutôt parce que ces maraîchers autoproclamés respectaient consciencieusement leur nouveau code de déontologie. À savoir : offrir à la clientèle des fruits et des légumes fraîchement cueillis et à prix compétitifs.

Et c'était probablement la seule fraîcheur à prix compétitifs dont les enquêteurs bénéficieraient cet été-là. "Ouais... on risque de passer l'été en ville, se lamenta Léo Nguyen.

Ce à quoi son collègue Régimbald rétorqua : "Aye, le théologien, tu pourrais pas prier ton Bon Dieu pour qu'on en finisse avec l'Affaire !" L'Affaire" avec un grand A, c'était maintenant sous ce vocable que l'équipe du lieutenant désignait le complot.

En fait, les détectives en avaient longuement débattu. L'appellation **PROJET DESTROY** concoctée par Nelson avait été rejetée à l'unanimité. On craignait que ça porte malheur.

Devrait-on dire complot avec un grand C ou encore, conspiration avec un petit ou un grand C ? Ou peut-être catastrophe ou cataclysme mondial, cette fois avec un grand C et un grand M ou bien... ? Finalement, on était tombé d'accord pour l'Affaire avec un grand A. C'était plus neutre.

"Je n'ai jamais dit que j'étais croyant, Régimbald, s'emporta Nguyen. Tu ne connais rien à la théologie. Si j'étais toi, je me la fermerais. OK !"

Les esprits s'échauffaient au même rythme que la température de plus en plus étouffante. Certains membres de l'équipe avaient expédié enfants, conjoints et conjointes, qui à la campagne, qui au bord de la mer. C'était dur sur le moral de ceux et celles qui restaient.

.....

Carré Saint-Louis, le lieutenant faisait partie des "esseulés" pour quelque temps, avec Fusain, le chat de la famille, bien entendu. Kim était allée chez ses parents en Mauricie avec les jumelles, Nicolas, sa copine Noémie et Armande, la nounou. Toute la smala, quoi.

Cette fois, Nicolas n'avait pas fait de problème comme à Noël. D'abord, il y avait la présence de Noémie et ensuite, le lac privé des Lemelin. On pouvait s'y baigner, faire du canotage, sans être dérangé par une foule d'estivants en bedaine ou encore par le bruit d'embarcations à moteurs.

C'était parfaitement chill !

Alexandre Denis y faisait un saut les fins de semaine quand il pouvait. Hélas, il ne pouvait pas souvent. Heureusement que Louise et Arthur Saintonge étaient en ville. D'ailleurs, il les soupçonnait d'être restés en partie pour lui tenir compagnie. Le couple était comme ça. Généreux.

Alexandre allait souvent manger chez-eux.

Louise étant une excellente cuisinière, c'était une bénédiction. Car en ce qui le concernait, côté culinaire, il n'avait rien d'un "chef". Rien du tout.

Un soir, où le trio prenait le frais sur la terrasse après le repas, le notaire annonça au lieutenant qu'il avait peut-être trouvé un filon pour son enquête : "Si j'étais toi, Alexandre, je m'intéresserais de plus près à la fondation mise sur pied par Sheila Patterson."

"Sheila Patterson ? "

"Sa fondation, à tout le moins."

"Qu'est-ce à dire, Arthur ?"

"Il semblerait que la dite fondation soit au centre d'étranges activités."

"Ah bon ?"

"On y recueille des fonds censément pour l'avancement des sciences, n'est-ce pas ?"

"Mais oui, Arthur. C'est ce qu'on dit en tout cas."

"Et bien, à ce qu'il paraît, des sommes considérables émises via des compagnies prête-noms aboutissent à une entreprise d'import-export pour le moins douteuse."

Import-export, le bunker, les barbelés, les gardes armés ! "Et, vous tenez ça de... ?"

"Un de mes client m'en a touché un mot."

"Et lui, comment...?"

"Dites donc, vous deux, vous avez l'air de deux gamins qui s'amuse à jouer au plus fin, s'exclama Louise en riant. Les deux hommes rirent avec elle.

"N'empêche que je suis très sérieux, Alexandre. Il se peut et je dit bien, il se peut, que certaines sommes destinées à l'avancement des sciences soient détournées au profit de... tu sais quoi ?"

"Hum... je m'en doute, oui. Mais... qu'en disent vos amis de la Chambre des notaires ?"

"J'ai vérifié avec eux. Ils n'ont rien trouvé qui s'apparente à un contrat."

"Financement occulte, ouais... Ce client, qui vous a mis la puce à l'oreille, vous lui faites confiance, Arthur ?"

"Je le connais depuis des lunes et c'est quelqu'un de fiable. Il serait même prêt à te parler, Alexandre... dans la mesure où son témoignage reste anonyme. Étant lui-même dans le domaine de l'import-export, il ne tient pas à ce qu'on apprenne qu'il est au courant de certaines choses."

"Je comprends mais..."

"En fait, j'ai l'impression qu'il a peur."

"Peur ? Peur pour sa vie ou... ?"

"Ah ça, je ne saurais dire. Il ne l'a pas précisé."

"Vous n'allez pas recommencer votre petit jeu ?" C'était à nouveau Louise qui faisait mine de trouver que ça allait bien faire, ce jeu de chat et de souris.

"Tu es adorable, ma chérie, fit le notaire en posant un baiser sur le bout du nez de son épouse. Brusquement, Alexandre éprouva une bouffée de mélancolie. Kim lui manquait. Les enfants aussi. Le babil des jumelles, Nicolas et sa rébellion d'adolescent.

Il soupira, mais travail oblige, il devait se faire une raison : "Arthur, pouvez-vous me donner les coordonnées de votre client. Il faut absolument que je lui parle."

"Bien entendu, Alexandre, bien entendu."

"Ça vous dirait un café glacé, les gars ? s'enquit Louise en mettant l'accent sur "les gars".

"Bonne idée la fille, répondirent les deux "gars".

C'était l'été, il faisait chaud. Une pointe d'humour s'imposait. Quand Louise revint avec les cafés glacés, une brise bienfaisante s'était élevée.

Et comme elle avait le "pouce vert", on pouvait humer le parfum des fleurs et des fines herbes qu'elle cultivait amoureusement. La nuit d'été enveloppait le trio d'une agréable langueur.

Louise, Arthur et Alexandre dégustèrent leurs cafés à petites lampées et leurs propos se firent plus légers. Il fallait quand même s' accrocher aux "p'tits bonheurs".

Oui, quand même...

"Eh, oui... Sheila Patterson ! J'avais même suggéré qu'on lui fiche la paix. Mais je me trompais."

Le lieutenant reconnaissait son erreur. Dans l'équipe, quelques toussotements se firent entendre mais rien de plus. Ce n'était pas le moment d'insister grossièrement sur une erreur d'interprétation. Même l'incorrigible Régimbald se tint coi.

D'autant que le sujet à l'ordre du jour concernait les révélations que l'homme d'affaires avait faites au lieutenant. Celui qui voulait rester anonyme et le resterait, du moins, jusqu'à la résolution de l'Affaire et possiblement après. L' Indic, le surnom lui avait été donné par Sans-Souci, " l'historien" du groupe. Ce faisant, il avait pris soin de préciser une chose qui lui apparaissait "fondamentale" :

"À ne pas confondre avec Deep Throat ou si vous voulez, Gorge profonde. Vous savez, le type qui a mené deux journalistes du Washington Post à la découverte d'une affaire d'espionnage politique pendant les présidentielles américaines de 1972-74."

Le scandale du Watergate, tout le monde connaissait ça. Mais personne n'avait le cœur de faire un procès à Sans-Souci pour en avoir sorti une aussi facile. Et pourquoi se montrait-on aussi indulgent envers les faiblesses de tout un chacun ? Parce que les révélations de l'Indic procuraient le levier nécessaire pour en finir avec l'Affaire.

L' Indic avait-il un agenda caché ? Sans doute, mais qu'importe ! C'était le résultat qui comptait. Et en quoi l'histoire qu'avait racontée l'Indic aiderait-elle à boucler l'enquête?

Et bien, voici ce qui s'était produit...

...voyant des sommes considérables lui échapper au profit d'une obscure entreprise d'import-export, l'Indic avait engagé un détective privé. Lequel avait réussi à établir un lien entre la fondation de Sheila Patterson, Nelson, Labonté et... le bunker.

Lien que les enquêteurs n'avaient pas pu établir. *Hem...*

Évidemment, n'étant pas soumis aux mêmes règles institutionnelles, un détective privé avait souvent les coudées plus franches qu'un policier. De toute manière, la balle était dans leur camp et c'était clair maintenant, on avait affaire à une sorte de consortium.

.....

Le lieutenant proposa de faire profil bas, pour l'instant. Procéder à l'arrestation immédiate de Sheila Patterson risquait de tout compromettre. Elle avait certainement une batterie d'avocats à son service et pour l'épingler, ça prendrait beaucoup plus que de simples présomptions. Même si elles étaient des plus sérieuses. Sans parler de l'implication des deux ministres du gouvernement canadien.

De plus, laisser tout ce beau monde, y inclus Nelson/ Labonté, sous l'impression que la police était toujours dans le noir, n'était pas une mauvaise tactique. Sheila et ses acolytes finiraient bien par commettre une bourde. C'était généralement ce qui arrivait quand les criminels se croyaient à l'abri. Ils devenaient moins prudents.

Ce fut exactement ce qui se produisit.

.....

L'écoute d'une autre conversation entre Nelson et Labonté révéla l'arrivée imminente de l'émissaire du groupe armé État islamique. Il venait prendre livraison de l'arme futuriste, la formule et tout le bataclan pour le compte du consortium.

Oh boy !

À partir de ce moment, tout alla très vite. En réalité, pas si vite que ça mais un peu vite.

L'équipe d'enquête savait désormais que Nelson/ Labonté et l'émissaire devaient se rendre ensembles au bunker. On avait même la date du rendez-vous fatidique.

Un plan d'attaque fut mis sur pied, et évidemment, il faudrait le faire avaler au commandant Brière. Au besoin, lui tordre le bras ou à la limite, lui rentrer l'idée de force dans la tête. Le lieutenant prit donc rendez-vous avec son chef et cette fois, disons-le, n'eut pas de peine à l'obtenir.

"Alexandre, on doit, au moins, mettre la SQ dans le coup, fit Brière, alors que le lieutenant venait de lui exposer le plan, les réquisitions qui l'accompagnaient et bien sûr, les dangers encourus : "Non, commandant, je pense qu'il est préférable d'y aller seuls. "

"Alexandre, c'est pas le moment de tirer toute la couverture de ton bord."

"Il ne s'agit pas de ça." Et le lieutenant de plaider sa cause avec toute l'onctuosité dont il était capable, c'est à dire pas beaucoup : "Vous le savez, ça risque de créer un confusion, potentiellement mortelle. Il y a eu des précédents où ça n'a pas fonctionné. Ai-je besoin de préciser lesquels, commandant ?"

Brière toisa longuement son subordonné : " Tu as sans doute raison, on avertira pas la SQ." C'était une des rares fois où le lieutenant aurait préféré avoir tort. Mais effectivement l'action conjointe de deux corps de police aurait nui plutôt qu'aider. Ordres et contre-ordres auraient mené tout droit dans le mur. Un "beau risque " qu'on ne pouvait se permettre.

Déjà que des risques, il y en avait suffisamment comme ça. Donc, il faudrait quand même réunir le Swat, la police scientifique, l'Identification judiciaire et tout le tralala. L'opération serait des plus dangereuses et pour qu'elle réussisse, cela prendrait un équipement spécial. *Because...* une fois, les gardes armés maîtrisés, encore fallait-il pénétrer dans le bunker.

Le bunker où se faisaient des tests dont on redoutait les effets dévastateurs et définitifs. En pénétrant dans la bâtisse, on entrerait dans l'inconnu. Les flics seraient-ils réduits à l'état de légume, complètement pulvérisés, ou encore propulsés dans la stratosphère ?

Perspectives qui ne réjouissaient personne, il va sans dire. Mais c'était la moins pire des solutions. Si bien que tout le matériel anti ci et anti ça serait requis. Les combinaisons d'astronaute, les masques à gaz et *tutti quanti*. Serait-ce suffisant ? On verrait bien une fois sur place.

Après avoir accepté tout en bloc, le commandant Brière fit alors une chose étonnante, pour ne pas dire, renversante. Les yeux humides, il se leva de son siège, serra la main du lieutenant et la voix enrouée, dit sobrement : "Bonne chance, Alexandre !"

À tous points de vue, cette intervention-là devait réussir.

Le commandant Brière le savait, le lieutenant aussi.

La **moindre** erreur pourrait s'avérer fatale.

73

L'intervention s'appellerait **Sauvons l'Humanité**. Un nom tout à fait approprié, car il s'agissait bel et bien du salut de l'humanité. Cela dit, les préparatifs allaient bon train. Meetings avec les chefs des unités concernées, vérifications du matériel, etc.

Pendant cette période d'intense fébrilité, le lieutenant et son équipe eurent une bonne nouvelle... et une autre, beaucoup moins bonne, celle-là.

La bonne: Liliane Thomas accoucha d'un beau garçon. La moins bonne : la fille de Lambert avait été tabassée par son *pimp* qui ne l'avait pas ratée. Si bien que la jeune femme était à l'hôpital dans "un état stable mais précaire, disaient les médecins. Le seul point positif dans ce drame ? Le *pimp* était en prison et allait y rester pour un bon bout de temps.

En dépit de son inquiétude, Lambert avait insisté pour prendre part à l'intervention policière, mais le lieutenant n'avait rien voulu entendre : "Tu prends congé, un point c'est tout, lui avait-il intimé. Et excuse-moi d'être aussi brutal, Lambert, mais dans ton état, tu n'as pas la concentration voulue pour être en mesure d' aider." Eh oui, parfois, il fallait se montrer dur pour que les gens comprennent.

Certes, le lieutenant aurait préféré prononcer des paroles de consolation mais, dans le contexte, le ronron des bons sentiments n'avait pas sa place. Il y avait eu moment de silence, puis Lambert avait fini par admettre : "qu'en effet, il n'était pas au meilleur de sa forme."

Ce fut quand même avec émotion que le lieutenant l'avait reconduit à sa voiture : "Lambert, tiens-nous au courant pour ta fille, avait-il fait en mettant une main sur l'épaule du sergent-déTECTIVE.

En guise d'assentiment, Lambert avait hoché la tête.

.....

Le grand jour arriva.

Vers dix heures le matin, le lieutenant et ses troupes donnèrent l'assaut. Avec tambours, trompettes, combinaisons ignifuges, walkie-talkies, bonbonnes d'oxygène, masques à gaz et tout le reste. L'opération s'annonçait des plus délicates, même qu'un instant, le lieutenant se demanda si son plan fonctionnerait.

S'emparer des gardes armés était une chose, mais débrancher le système d'alarme sans alerter tout le quartier, en était une autre. Or c'était ça ou rebrousser chemin, une alternative qui était hors de question, bien entendu.

Il y eut d'abord un bref échange de coups de feu.

Toutefois, que pouvaient une dizaine de gardes armés, probablement mal payés et pas si bien entraînés que ça, contre les hordes casquées, bottées, masques à gaz et tout, qui déferlaient sur eux ? D'autant qu'on prit la précaution de lâcher des gaz lacrymogènes et hilarants. Résultat : les pauvres bougres se mirent à rire et à pleurer en même temps. Ils furent rapidement maîtrisés.

Sans effusion de sang, ni rien.

Ensuite, il fallut s'occuper du fameux système d'alarme. Et quand on s'en occupa, on craignit le pire. Mais fallait croire que les dieux étaient du côté des "bons" car on y arriva sans trop de problème et personne, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du bunker, ne parut se rendre compte de quoi que ce soit.

Aussitôt, l'armée du lieutenant se déploya et on força les portes de l'édifice. Juste à l'entrée, dans une pièce où étaient les écrans de surveillance, trois gardes, censément chargés de veiller à ce qu'il n'y ait aucune intrusion dans la place, ne surveillaient rien du tout.

Deux jouaient aux cartes pendant que le troisième roupillait sur un sofa. Pris en flagrant délit de ne rien foutre, les trois lascars n'opposèrent qu'une faible résistance. Questionné, celui qui admit être le chef de la sécurité, indiqua que les "expériences" se faisaient dans un laboratoire situé au deuxième sous-sol : "Ça vous prend un code d'accès, fit-il, la bouche molle.

Il essayait de gagner du temps et c'était plutôt mal réussi.

À le voir et à l'entendre, il était évident que les fonds considérables investis dans l'entreprise ne servaient pas à payer des super-agents de sécurité. Non plus qu'à s'assurer de leur quotient intellectuel. Néanmoins, le zigoto finit par comprendre qu'il n'avait pas l'envergure nécessaire pour jouer au plus fin. Le code d'accès fut donc produit.

.....

Pour accéder au labo, Alexandre Denis et son armée l'armée durent enfilez une série de corridors où étaient aménagées des cellules pour les cobayes humains. Et là... ça donnait la chair de poule.

Des hommes et des femmes, d'âges variant entre vingt et cinquante ans, gisaient sur des grabats dans divers stades d'hébétude. Ils étaient maigres à faire peur. Certains gémissaient, d'autres n'en avaient plus la force. Aucun ne sembla comprendre qu'enfin, les secours étaient là.

Après s'être assuré que les paramédics prodigueraient les premiers soins, le lieutenant poursuivit son chemin avec le reste de la troupe. Encore mal remis de ce qu'ils venaient de constater, les flics arrivèrent au deuxième sous-sol. Que virent-ils d'abord ?

Dans une salle attenante au laboratoire, Nelson, Labonté et l'émissaire du groupe armé État islamique tenaient un conciliabule avec un quatrième homme qu'on supposa être un ingénieur chargé de superviser l'aspect technique du projet. Une baie vitrée et certainement très étanche les séparait du laboratoire proprement dit.

De l'autre côté, là où se faisaient les tests, des techniciens déguisés en cosmonautes se déplaçaient au ralenti, comme dans un espace intersidéral. Ils paraissaient s'apprêter à faire une démonstration de l'arme futuriste bien installée sur un socle. Des cobayes, fermement sanglés sur des planches inclinables, attendaient les yeux exorbités.

Imaginez les décors du film Doctor No avec le célèbre OO7 et vous n'auriez qu'une pâle idée de la scène qui se déroulait devant les regards ahuris des flics. Sauf que ce n'était pas le moment de rester bouche bée, car il y avait un léger contretemps, lequel méritait quand même qu'on s'y attarde.

L'émissaire du groupe armé État islamique n'était pas venu seul. Deux malabars en djellabas l'accompagnaient, montant la garde. Les deux sbires dissimulaient-ils des armes dans les plis de leurs tuniques ? Probablement. Conséquemment, c'était un cas d'arrosage au gaz lacrymogène et au gaz hilarant. Heureusement qu'on en avait en réserve.

.....

La surprise des conspirateurs fut totale.

Même les gardes du corps en djellabas ou en gandouras ou peu importe, étaient sidérés. Personne, dans cet antre du diable, n'avait entendu les coups de feu, le bruit des sonnettes d'alarme non plus que le bruit des bottes de la cavalerie qui leur fondait dessus.

On en saisit vite la raison. Toute cette partie de l'édifice était complètement insonorisée. Alors voulez-vous bien me dire à quoi pouvait rimer un système d'alarme sophistiqué si on ne pouvait l'entendre ? Les flics ne perdirent pas de temps à essayer d'expliquer un telle incongruité.

Ils arrosèrent copieusement tout le monde de gaz lacrymogènes et hilarants. Les deux animaux à sang-froid qu'étaient Nelson / Labonté n'opposèrent aucune résistance. Pas plus que l'ingénieur chargé de projet qui les accompagnait. D'autant que les trois zigues riaient et pleuraient à chaudes larmes.

Plus coriaces, l'émissaire du groupe armé État islamique et ses acolytes tentèrent de réagir. Ils se mirent à gueuler en arabe. Or, comme dans son plan, le lieutenant n'avait pas prévu de traduction simultanée, les types finirent par comprendre qu'ils n'avaient d'autre solution que de rire et pleurer comme les autres. *Too bad, messieurs et meilleure chance la prochaine fois.*

Pour les techniciens-cosmonautes, ce fut un peu plus long. Non pas, qu'ils tentèrent de résister. Mais avec eux, il fallut attendre qu'ils passent par une chambre de décontamination avant de pouvoir les menotter. On attendit donc patiemment la sortie de ces "opérateurs de très basses œuvres" qui, disons-le, n'avaient pas l'air heureux d'avoir été pris en flagrant délit de...

Du point de vue de la Loi et l'Ordre, l'intervention **Sauvons l'humanité** était un succès. Alexandre "le conquérant" et son armée avaient réussi leur coup de filet. Le reste des opérations appartenait à la police scientifique et à l'Identification judiciaire.

Ça prendrait sans doute des jours avant de recueillir la preuve et débarrasser l'édifice de toute trace de contamination. De quoi faire rêver toutes les polices scientifiques du monde.

Les malheureux cobayes furent transportés en ambulance et mis en isolation jusqu'à ce qu'on puisse trouver un antidote pour contrer, si possible, les effets débilitants de la formule de Patterson. Incidemment, sans doute désireux de rétablir la réputation pas mal amochée de l'IRMBC, le nouveau directeur de l'institut s'engagea formellement à mobiliser son monde pour trouver une solution.

Bonne idée !

Comme on l'avait supposé, les cobayes étaient des itinérants et des jeunes fugueurs. Des gens auxquels on n'avait pas demandé l'heure avant de les kidnapper. Sans doute, que Nelson avait sollicité l'aide de son pote, le gendre du chef de la mafia montréalaise pour procéder aux enlèvements.

Hypothèse qui serait confirmée plus tard, lors des procès.

74

Qui était le véritable maître d'oeuvre de l'Affaire ?

Nelson, Labonté, l'ingénieur chargé de projet, le propriétaire du bunker, les deux ministres du gouvernement fédéral ? Pas du tout. Eux n'étaient que des pantins manipulés par celle qu'on avait trop longtemps négligée, la dénommée Sheila Patterson. C'était elle la grande patronne.

Ne dit-on pas que l'argent mène le monde ? Et bien c'était exactement ça. L'argent... Et quand l'argent est détenu par un être sans scrupules, avide de pouvoir et de plus d'argent encore, ça devenait explosif. Rappelons que la veuve avait hérité des milliards paternels. Et avec le fric était venu le commerce d'eaux embouteillées dont elle demeurait la principale actionnaire.

Or sur la planète, tout le monde a besoin d'eau, pas vrai ? Donc beaucoup de clients dans les pays riches, évidemment. Les autres, ceux qui peuplent le tiers-monde, ils pouvaient tous crever de soif, Sheila s'en tamponnait. Ses préoccupations humanitaires étaient assez limitées mais son portefeuille d'actions ne l'était pas, lui.

Tant et si bien que la veuve s'était mise à entretenir des "relations d'affaires" avec l'Arabie saoudite. Oui, l'Arabie saoudite... Et, croyez-le ou non, ce n'était pas uniquement pour exporter de l'eau embouteillée. Et en fouillait davantage, que découvrit-on ? Les fameuses "relations d'affaires" de Sheila incluait un riche amant saoudien établi au Canada. Vendeur d'armes et trafiquant de cocaïne.

Wow ! dégourdie, la Sheila !

Et maligne, avec ça.

L'amant saoudien avait des accointances avec le groupe armé État islamique et faisait partie d'un réseau occulte qui soutenait financièrement ces extrémistes. Occulte et très étroitement lié au pétrole. Eaux embouteillées, pétrole, vente d'armes, trafic de drogues + la "trouvaille de Patterson" format amélioré, le **PROJET DESTROY**.

Un amalgame explosif, s'il en fut !

Oh oui ! comme elle avait bien joué ses cartes, la Sheila. Et pour jouer avec elle, elle avait recruté le "bon monde". Des êtres à son image, sans foi ni loi. Nelson, Labonté, les deux ministres du gouvernement fédéral et les autres.

Et n'eut été de l'intervention courageuse de l'équipe du lieutenant, le monde n'aurait plus jamais été le même. Déjà que le monde, tel qu'il était, n'était pas drôle tous les jours, mais au moins, c'était un monde connu. Pas parfait, mais connu.

Oui, ce fut un moment d'intense satisfaction pour l'équipe d'Alexandre Denis. Ils avaient rétabli l'ordre des choses, provisoirement du moins. Mais personne ne se faisait d'illusions, c'était une victoire à prendre avec beaucoup d'humilité.

On ne retrouva jamais les corps des malheureux qui avaient succombé aux "expériences". Dès qu'ils mouraient, ils étaient incinérés. Et où enfouissait-on les cendres ? Les membres de l' Identification judiciaire en trouvèrent des vestiges dans la cour entourant le bunker. Leurs cendres servaient d'engrais pour la pelouse. Très verdoyante, voire luxuriante !

Tirez-en vos conclusions.

.....

L' Affaire fit grand bruit. On accourut de partout dans le monde pour constater de *visu* l'étendue des dommages. Bien sûr, il y eut des conférences de presse, des interviews et beaucoup de blabla.

Le commandant Brière tint à souligner publiquement le travail du lieutenant et de son équipe, "leur bravoure et leur détermination". Plus tard, "l'armée" fut reçue en grandes pompes à l'Hôtel de ville par monsieur le maire.

Pour la circonstance, l'uniforme avec les écussons, les médailles et tout le reste, était de rigueur. Les enquêteurs, qui n'étaient pas tenus de porter leurs uniformes au travail, durent les ressortir de la boule à mites. On en recycla un pour Tristan Delanoix qui n'en possédait pas.

.....

Évidemment, il y eut des répercussions sur la scène politique. À Ottawa, les deux ministres, celui des Affaires extérieures et son collègue de la Sécurité nationale, furent tous deux, accusés d'abus de confiance, de complot et de haute trahison.

Bien entendu, ils essayèrent de plaider l'ignorance, tentèrent d'incriminer des membres de leurs cabinets. Rien n'y fit, les preuves recueillies contre eux étaient irréfutables. Citons, entre autres, le fait qu'ils étaient personnellement intervenu pour "arranger" l'arrivée et la sortie de l'émissaire du groupe armé État islamique et de ses acolytes.

De plus, leurs actions criminelles mirent le premier ministre canadien dans une position très inconfortable. Et bien que, celui-ci assura n'avoir rien soupçonné de ce qui se tramait, et c'était peut-être le cas, il n'en demeurait pas moins, imputable.

Les électeurs ne se gênèrent pas pour le signaler : les sondages étaient dévastateurs.

Face à ce déferlement de protestations, le PM canadien avait deux alternatives. Ou bien il démissionnait, ou bien il déclenchait des élections anticipées. Il choisit la seconde solution. Des élections auraient lieu. Le manque flagrant de jugement dont il avait fait preuve en nommant à des postes stratégiques des gens fourbes, allait-il lui coûter sa majorité ?

Et peut être même son job de PM ?

En tout cas, beaucoup pensaient : "qu'il avait fait son temps".

À Québec, ce n'était guère plus reluisant. Le PM dut s'expliquer sur la nature des liens qui l'unissaient à Lucien Labonté. Pourquoi avait-il mis toute sa confiance dans un homme au passé politique aussi trouble ? Confiance au point d'en faire son chef de cabinet, son principal conseiller et son confident. Hein, pourquoi ?

Les journalistes tapèrent sur le clou pendant des semaines. Et à l'Assemblée nationale, ses adversaires politiques, Fernando Paz en tête, se firent un plaisir de le mettre en boîte. Certains députés de l'opposition demandèrent sa démission et la rumeur voulait que même des députés de son propre parti n'auraient pas détesté qu'il s'en aille.

Mais l'homme était un pragmatique. Il attendrait que la tempête se calme, que les médias s'essoufflent et passent à un autre appel. Ce qui ne manquerait pas de se produire, n'en doutons pas. Et non, le PM du Québec ne démissionnerait pas, il avait la couenne dure. Certains pourraient même dire qu'il n'avait pas d'honneur...

.....

Nelson, Labonté et Sheila Patterson furent accusés de meurtres de masse.

Et c'en étaient. Selon les témoignages des techniciens-cosmonautes qui avaient "oeuvré" dans le laboratoire infernal, les victimes auraient été une centaine environ. Mais on chuchotait que Nelson en aurait fait disparaître beaucoup plus.

Et comme "il n'y pas de fumée sans feu", faites vous-mêmes vos calculs.

Les trois larrons furent également accusés de collusion, de fraude, d'abus de confiance, de complot et de haute trahison.

En prime, Nelson dut répondre à un chef d'accusation de meurtre prémédité à l'endroit du député Normand Bérubé. Et pour le sabotage des freins de la voiture de Kim Lemelin, il fut accusé d'incitation à commettre un meurtre. Son complice du monde interlope, étant en bris de conditions, dut retourner d'où il venait, c'est-à-dire en prison. Cette fois, le larron purgerait l'entièreté de sa peine.

Aucune accusation ne fut portée contre Cyprien Nelson pour les viols de sa fille Rachelle et de sa sœur Gisèle. Ce qui, au fond, était peut-être ce qu'il y avait de mieux pour elles. L'attention médiatique, déjà amplement portée sur leurs familles, l'aurait certainement été davantage. De toute manière, c'était leur choix et il fallait le respecter.

Paula Vadeboncoeur obtint le divorce. Ni elle, ni ses deux enfants ne vinrent visiter l'apprenti sorcier dans sa prison. Ce qui fit dire à Régimbald, qui s'imposait de plus en plus comme "chroniqueur" dans l'équipe du lieutenant : "Il ne l'a pas volé. Qu'il s'arrange avec ses problèmes, le Nelson !"

.....

Pour les enlèvements de fugueurs et d'itinérants, le gendre du chef de la mafia montréalaise reconnut avoir été de connivence avec Cyprien Nelson mais... fit porter le blâme sur un de ses hommes lequel, selon lui, "avait mal compris la commande". *Ouais...*

Quant à l'amant de Sheila Patterson, le riche saoudien, il avait disparu de la carte. Comme par enchantement ! Où était-il allé ? Certainement pas dans les montagnes d'Afghanistan, assez inconfortables, il faut le dire. Plus probablement, dans l'un des émirats arabes unis, Dubayy, par exemple. Définitivement, un meilleur endroit pour couler des jours heureux...

L'émissaire du groupe armé État islamique et ses comparses en djellabas, furent écroués et accusés, eux aussi. Complot et complicité de meurtres. Comment réagirait le groupe armé État islamique ? Allait-il protester d'une manière ou d'une autre ?

Couper quelques têtes pour faire bonne mesure ? Et bien non. Rien ne se produisit. Aucune demande d'extradition ne fut présentée au gouvernement canadien, aucune protestation officielle ou officieuse. Apparemment, on n'était pas très solidaire chez les extrémistes musulmans. Les copains avaient eu la malencontreuse idée de se faire pincer et bien, qu'ils se démerdent.

Commentaire de Régimbald : "Trois martyrs de plus pour la cause, ça devrait bien se vendre auprès des jeunes qui rêvent d'aller rejoindre le Jdihad, pas vrai ?"

"Ouais, pis j' suppose que ces trois gars-là doivent être contents de se sacrifier. Ils s'imaginent être en chemin pour retrouver les soixante et onze vierges qui les attendent au paradis de ces maudits trous de cul d'islamistes, renchérit Duclos qui ne perdait rien de sa "verve".

Et au fait, maintenant que leurs contrats arrivaient à échéance, qu'arriverait-il au tandem Duclos/ Delanoix ? Ce fut Tristan Delanoix qui fit l'annonce : "Duclos et moi, nous nous joignons au groupe d'études sur le terrorisme, à titre d'enquêteurs, évidemment."

"Ouais, Tristan pis moi, on veut continuer à faire un différence dans ce maudit monde de fou-là. Pis on va la faire. C' tu clair !" Pour être clair, c'était clair.

Et qu'advierait-il des chroniques judiciaires de Tristan Delanoix à la radio ?

"Fuck les chroniques judiciaires ! s'exclama Tristan.

Fuck ! Si les regards pouvaient tuer, celui que sa fiancée, la superbe Judith, lui lança, était certainement de ceux-là.

75

Le clou de cette fin d'été mouvementée fut indéniablement le mariage de Judith Chomsky et de Tristan Delanoix. Un beau mariage ! Un mariage civil avec pour célébrant le frère de la mariée, laquelle était ravissante et rayonnait de bonheur.

Mais pourquoi un mariage civil chez des descendants d'Abraham ? En principe, des gens de tradition hébraïque, non ? Et bien, voici...

Chomsky, père, était non-pratiquant. De plus, il se vantait d'être apolitique et selon ses propres mots : "il n'en avait rien à cirer des guerres entre juifs et arabes". On pouvait le croire sur parole car pour l'occasion, il avait même fait appel à Jamil, le traître iranien, ami du couple Lemelin - Denis.

C'était tout dire. Et comme beaucoup d'autres, le père de Judith Chomsky en avait marre des guerres. Au Moyen-Orient comme ailleurs.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

.....

La noce eut lieu dans la cour arrière de la maison des Chomsky, rue Esplanade.

On y avait dressé des chapiteaux au cas où il pleuvrait. Heureusement il ne plut pas. Les invités purent donc circuler à leur aise autour des tables regorgeant de victuailles et trinquer au champagne qui coulait à flots. Tous les membres de l'équipe d'enquête et leurs familles étaient présents, sauf Lambert qui s'était excusé. Il avait tout de même envoyé un cadeau et ses bons vœux aux époux.

Lambert avait pris un congé prolongé et largement mérité.

Sa fille était sortie de l'hôpital et les pronostics d'un rétablissement complet étaient positifs. Mais la route serait longue pour la jeune fille et sa famille. Lambert ne voulait rien rater de cette lente remontée. Ça se comprenait fort bien.

Les Lemelin -Denis étaient venus avec Zoé et Chloé, les jumelles. Nicolas, lui, passait quelques jours dans la famille de sa copine Noémie, avant le retour en classe.

Marie Garneau était accompagnée de ses jeunes enfants et de son mari, lui-même sergent-détective dans une autre unité. Nguyen arriva avec une superbe fille aux jambes longues jusqu'à demain. L'eurasien Léo N'guyen, très élégant dans son costume marine et sa compagne faisaient un couple magnifique. Entre eux, cela avait l'air sérieux. À suivre...

Régimbald se pointa avec sa femme Monique et leur fillette. Notons, qu'en présence de son urgentologue d' épouse, Régimbald filait très doux. Il était beaucoup plus classe !

Quant à Dave Sans- Souci, il était venu seul mais n'avait pas l'air de s'en faire pour si peu. Déjà, il s'était trouvé un interlocuteur à "sa mesure" pour parler histoire avec un grand H. Le frère de Judith, Noah Chomsky, était un authentique historien, prof à l' université McGill. Du bonbon pour Sans-Souci.

Oh ! et sans oublier celui qui servait de témoin au marié, Duclos, le grand "pote" de Tristan Delanoix. Apparemment, l'ex-inspecteur de la Sûreté de Paris n'avait plus de famille.

Le mystère Delanoix...

Le lieutenant, qui se faisait une spécialité de résoudre les énigmes (est-il besoin de le dire), avait effectué une recherche sur le site internet de la Sûreté de Paris. Le nom de Tristan Delanoix y figurait avec son titre : inspecteur principal dans l'unité antiterroriste.

Quand Alexandre Denis avait tenté de pousser plus loin ses recherches, l'accès au dossier lui avait été refusé. Cela voulait dire : top secret.

Qui, dans les hautes sphères du pouvoir en France, Delanoix avait-il mis dans l'embarras ? Maintenant qu'il le connaissait mieux, le lieutenant savait que Delanoix était un homme honorable. Suffisant et un peu bavard, mais très courageux.

Et pouvait-on lui reprocher de vouloir refaire sa vie. Sûrement pas...

"Hou, hou... tu es dans la lune, mon chéri ! fit Kim en lui touchant le bras.

Le lieutenant coupa son moteur de recherches intérieures.

Pour l'instant, c'est la fête. Et bien fêtons !

.....

Duclos était venu avec madame Duclos, une personne fort agréable et très distinguée. Tous remarquèrent qu'elle s'exprimait dans une langue beaucoup plus châtiée que celle utilisée par son "tendre" époux.

Finalement, Liliane Thomas et son mari Florian Bégin, économiste principal à la banque CBQ, arrivèrent. Le couple n'était pas peu fier de montrer leur rejeton. Un beau poupon de presque deux mois, déjà. Et devinez quoi ? Celui que l'équipe avait, non sans un certain mépris, surnommé "le banquier" se révéla être un très chic type.

Si chic type qu'on apprit qu'il allait rejoindre les rangs du Parti du peuple de Fernando Paz. Les deux économistes avaient un projet audacieux. Il s'agissait de la création d'une banque du peuple. Une sorte de réédition du Mouvement Desjardins, version 3.0, cela allait de soi.

"Ça va s'appeler, Les Caisses d'économie du peuple, confia Florian Bégin au lieutenant, après quelques verres de champagne.

S'ensuivit une longue démonstration de la stratégie qu'il adopterait. N'étant pas économiste, Alexandre Denis eut du mal à saisir toutes les subtilités du discours de Florian Bégin.

Au bout d'une demi-heure d'explications, il finit par comprendre dans les grandes lignes. Pas dans les interlignes mais cela ne l'empêcha nullement, sur le chemin du retour à la maison, de faire le sommaire du projet pour le bénéfice de Kim.

Et comme il avait un côté septique très développé, ce fut sur un ton empreint d'ironie qu'il conclut : "C'est quand même rassurant de savoir qu'il y a de l'espoir pour l'avenir de nos enfants, non ?"

"Mmm..." Kim Lemelin doutait, elle aussi. Mais plus discrètement.

À l'arrière, bien sanglées dans leurs sièges d'auto, Zoé et Chloé babillaient et riaient aux éclats. Le lieutenant les admira dans le rétroviseur : "Qui sait, dit-il, dans vingt-cinq ans, peut-être deviendront-elles membres des Caisses d'économie du peuple ? La relève !"

Cette fois, il n'y avait pas d'ironie dans sa voix. Le monde était loin d'être parfait, n'empêche qu'il fallait continuer à espérer. Autrement, ce serait invivable.

Kim posa sa main sur celle de son mari et lui sourit.

Montréal, novembre 2015.

septembre 2017.

